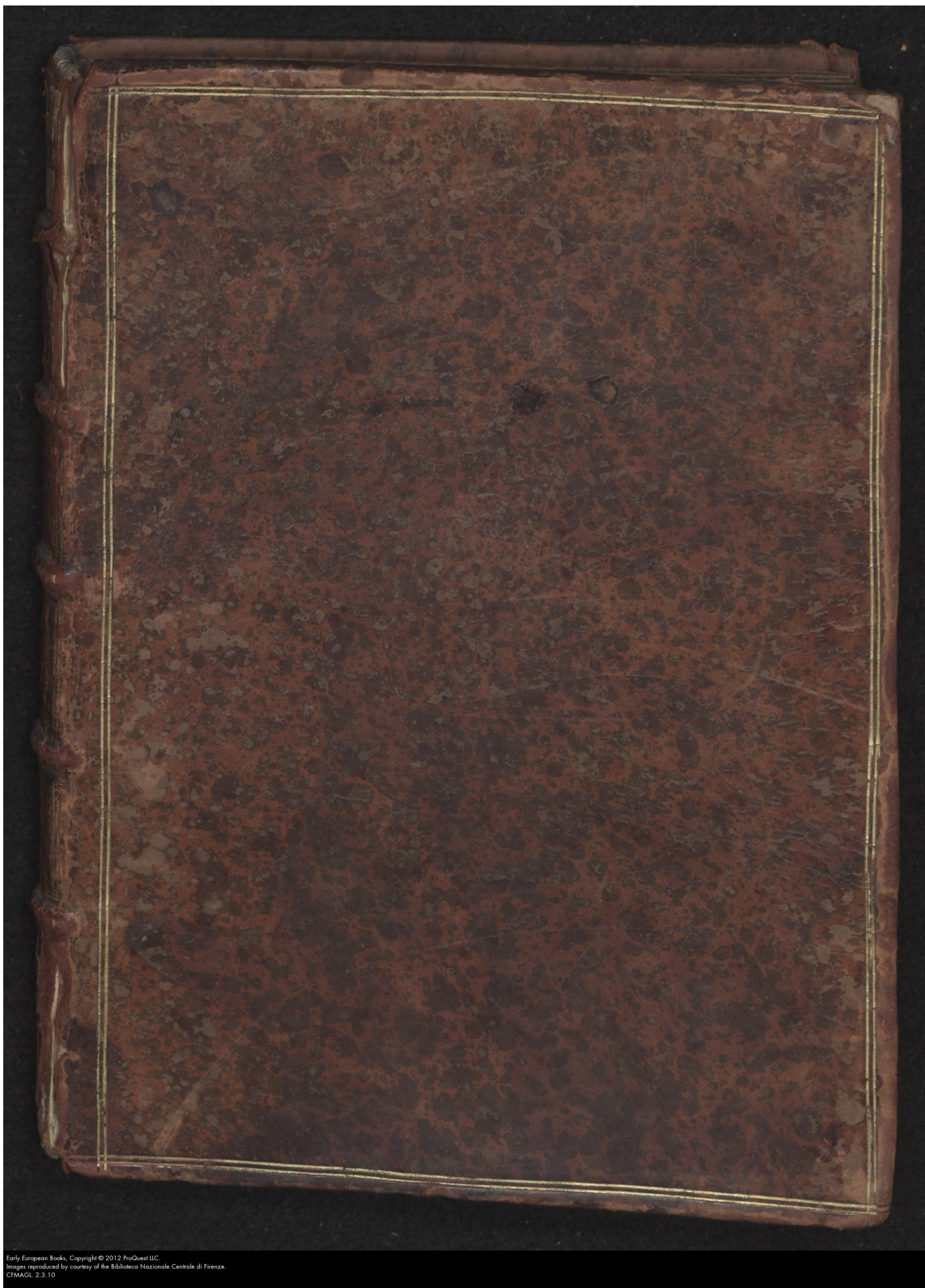
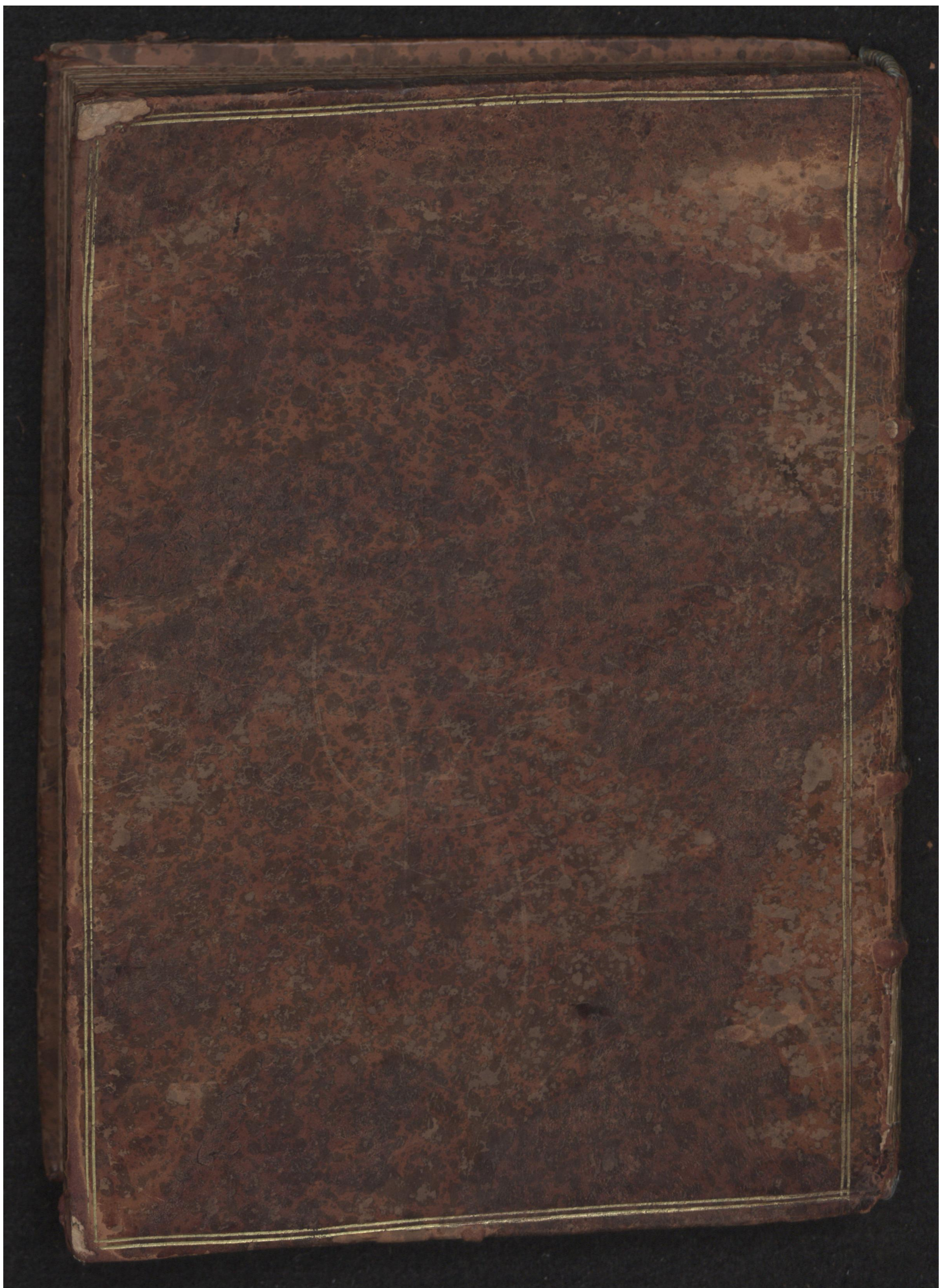
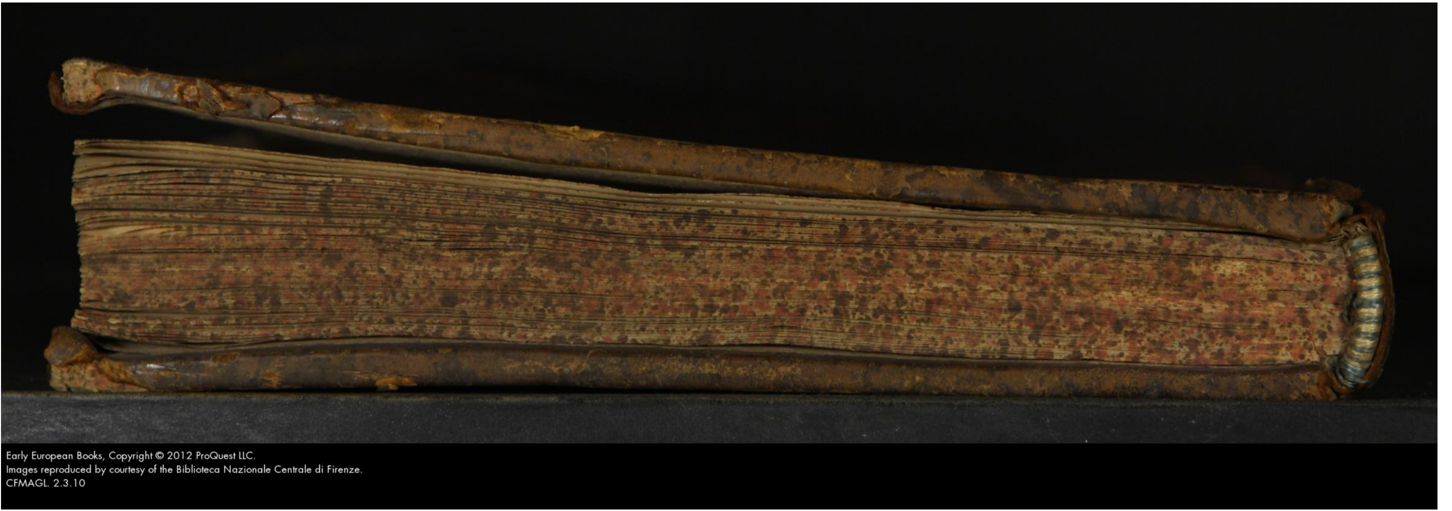












XXI 4

BALZ ~~[illegible]~~



ARISTIPPE OV DE LA COVR, PAR FEV Mr. DE BALZAC.

ARISTIPPE,

OV

DE LA COVR.

PAR

MONSIEVR

DE BALZAC.





A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', au Palais, en la Galerie des Merciers, à la Palme.

M. DC. LVIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



LE LIBRAIRE AV LECTEVR.



OVR t'obliger à lire ce Liure, & à l'estimer infiniment, il suffiroit que tu visses le Titre qu'il porte, & le Nom de l'Escriuain qui l'a composé; Et si i'en eusse creû quelques Personnes sensées, qui en ont veû la Copie, ie n'eusse mis à sa teste autre

Aduertissement que celuy-là. Leur ayant toutefois oüy dire, que cet excellent Homme n'auoit iamais rien fait de si regulier, ni de si eloquent; & le Gentilhomme son Allié, de qui ie le tiens, & qui le tenoit de luy, m'assurant que de toutes les Pieces de son Cabinet, il n'en regardoit aucune auec tant d'amour, & qu'il l'appelloit son Chef-d'œuure, ie n'ay pas creû te le deuoir laisser ignorer, pour nostre auantage commun. En effet tous ses Amis & tous ses Proches sçauent, que l'ayant faitte dans le plus beau feu de sa ieunesse, il estoit persuadé qu'elle deuoit, plus que

toutes les autres, eſtablir ſa reputation, & teſmoignent que s'il ne l'auoit pas publiée, il y a plus de vingt ans, c'eſtoit ſeulement afin de ſe donner le loiſir de la porter à la plus haute perfection, dont elle ſeroit capable. Tu verras à ſa ſuitte vne autre Piece, qui a deſia paru, dans le Volume de ſes Entretiens, & que Monſieur Girard y auoit miſe, ſans ſçauoir qu'il l'euſt iointe à ſon ARISTIPPE, *comme traittant du meſme ſuiet. Mais outre qu'elle eſt icy en ſon vray lieu, tu dois encore eſtre bien aiſe qu'elle y ſoit, par-*

ce qu'elle y est, de la derniere reuision de son Autheur, & auec quelques coups de pinçeau, qui la rendent beaucoup meilleure.

Pour les fautes d'impression la diligence des Ouuriers a esté si exacte que tu n'en auras que deux à corriger.

Page 201. ligne 6. *estrange*, lis *estranger*.
Page 205. ligne 21. *venus*, lis *venuës*.

ARISTIPPE
OV
DE LA COVR.
A LA
SERENISSIME
REYNE
DE SVEDE.



ARISTIPPE OV DE LA COVR.

AVANT-PROPOS.



'ANNE'E mille six cens dix-huit, Monsieur le Landgraue de Hesse, Ayeul de Monsieur le Landgraue d'auiourd'huy, fit vn voyage aux Eaux de Spâ, qui luy auoient esté ordonnées par les Medecins. A son retour, se trouuant sur la frontiere de France, & ayant sceu que Monsieur le Duc d'Espernon estoit en son Gouuernement de

Mets, il eut enuie de voir vn Homme, dont l'Histoire luy auoit tant parlé. Il auoit appris d'elle, que la Vertu auoit esleué cet Homme, & que la Fortune ne l'auoit pû abbaisser; Que ses disgraces auoient esté plus glorieuses & plus éclatantes que sa faueur; Qu'il eut la force de resister à vn Parti, qui faillit à renuerser l'Estat; & qu'il merita les bonnes graces d'vn Roy, auquel il ne manquoit rien que d'estre né, en vn meilleur Siecle.

Monsieur le Landgraue, touché de l'admiration d'vne si longue & si durable vertu, iugea cet illustre Vieillard, digne de sa curiosité, & luy fit l'honneur de le venir visiter à Mets. Par malheur, la Goutte le prit le lendemain qu'il y arriua: Et quoy qu'elle eust accoustumé de le traiter assez doucement, estant plustost vn repos forcé, qu'vne veritable douleur, il falloit pourtant la receuoir en malade, & garder le lit, tant qu'elle duroit. Cette attache le retint plus qu'il ne pensoit, en vn lieu, où sans cela il ne se fust pas ennuyé. Elle nous

donna auſſi le moyen de le conſiderer de plus prés.

Comme il eſtoit Prince qui aymoit les Lettres, il employoit les heures de ſon loiſir, & les interualles meſmes de ſes maux, ou à lire les bons Liures, ou à s'entretenir, auec les Sçauans, qui les entendoient. Alors il y en auoit vn prés de ſon Alteſſe, dont elle faiſoit vne eſtime particuliere, & qui en effet n'eſtoit pas vn homme commun. D'ordinaire elle l'appelloit SON ARISTIPPE, & quelquefois SON SAGE SÇAVANT, pour expliquer le nom D'ARISTIPPE, qu'elle luy auoit donné.

C'eſtoit vn Gentilhomme de iugement exquis, & d'experience conſommée; Catholique de Religion, François de naiſſance, & originaire d'Allemagne; âgé de cinquante-cinq ans ou enuiron. Il auoit le don de plaire, & ſçauoit l'art de perſuader. Il ſçauoit de plus, la vieille & la nouuelle Cour; & ayant obſerué dans pluſieurs voyages qu'il auoit faits, les mœurs & le naturel des Princes & de leurs Miniſtres,

on trouuoit en luy vn Thresor des choses de nostre Temps; outre les autres connoissances qu'il auoit puisées dans l'Antiquité, & acquises par la Meditation.

Ie fus si heureux que de faire d'abord amitié aueque luy. Il me presenta à Monsieur le Landgraue, & dit du bien de moy à toute sa Cour. Il fit mesme trouuer bon à son Altesse, que i'assistasse aux Conuersations qu'ils auoient ensemble, à l'issuë de son disné. En partant d'Allemagne, ils auoient choisi Corneille Tacite, pour estre le compagnon de leur voyage, & ne s'en estoient pas mal trouuez. Il les auoit diuertis à Spâ, & par les chemins; & lors qu'ils arriuerent à Mets, ils en estoient au commencement de l'Empire de Vespasien.

Aristippe estoit le Lecteur & l'Interprete: Apres auoir leû, il faisoit des reflexions sur les choses qu'il venoit de lire; quelquefois en peu de mots, & passant legerement sur les choses; quelquefois aussi en s'y arrestant, & par des discours assez estendus;

ſelon que la matiere le deſiroit, ou que Monſieur le Landgraue l'exigeoit de luy. Il y auoit plaiſir à ouïr vn Philoſophe parler de la Cour ; & ſi ce Sophiſte qui ſe rendit ridicule deuant Annibal n'euſt pas plus mal-parlé de la Guerre, ie m'imagine qu'Annibal ne ſe fuſt pas moqué de luy.

Les affaires publiques ſont ſouuent ſales & pleines d'ordure : On ſe gaſte pour peu qu'on les touche : Mais la ſpeculation en eſt plus honneſte que le maniment : Elle ſe fait auec innocence & pureté. La Peinture des Dragons & des Crocodiles, n'ayant point de venin qui nuiſe à la veuë, peut auoir des couleurs qui reſiouïſſent les yeux ; Et ie vous auouë que le monde qui me deſplaiſt tant en luy-meſme, me ſembloit agreable & diuertiſſant, dans la conuerſation d'Ariſtippe.

En cette conuerſation, habile & ſçauante, comme dans vne Tour voiſine du Ciel, & baſtie ſur le riuage, nous regardions en ſeureté, l'agitation & les tempeſtes du Monde. Nous eſtions Spectateurs des Pie-

ces qui ſe ioüoient par toute l'Europe: Ariſtippe nous faiſoit les Argumens de celles qui ſe deuoient ioüer, & ſa Prudence tant acquiſe que naturelle, ſçachant tout le Paſſé & tout le Preſent, nous apprenoit encore quelques nouuelles de l'Auenir. I'eſtois attaché à ſa bouche, depuis le commencement de la Conuerſation iuſques à la fin, & ie l'eſcoutois auec vne attention ſi peu diuertie, qu'il ne m'eſchapoit pas vn ſeul mot de ce qu'il diſoit. Mais pour faire place à ce qu'il deuoit dire le lendemain; eſtant retiré en ma chambre, i'eſcriuois le ſoir les Diſcours que i'auois oüis l'apreſdinée, & me déchargeois ſur le papier, *d'vn fardeau de perles & de diamans*, comme les appelloit le bon Monſieur Coeffeteau, à qui ie les communiquois tous les matins.

En ce temps-là, i'auois autant de ſujet de me loüer de la fidelité de ma memoire, que i'ay raiſon de me plaindre des ſupercheries, qu'elle me fait auiourd'huy. Seneque le Pere conte des miracles de la ſienne,
dans

dans la Preface de ſes Controuerſes. Ie ne vay pas ſi auant que luy, & ne veux rien auancer de moy, qui ſente le Charlatan. Mais il eſt tres-vray que, l'année meſme des Conuerſations d'Ariſtippe, ayant eſté à vn Sermon qui dura deux heures, ie l'eſcriuis tout entier, à mon retour de l'Egliſe; veritablement ſans m'aſſuiettir aux paroles aueque ſcrupule, mais auſſi ſans perdre quoy que ce ſoit de la ſubſtance des choſes.

Il y a encore des teſmoins de ce que ie dis: I'en puis nommer d'eminente qualité, qui ſont pleins de vie; Et perſonne ne doit trouuer eſtrange, qu'apres vn effort de memoire, qu'on crût n'eſtre pas petit, ie me ſois ſouuenu de ſept Diſcours de mediocre grandeur, qu'Ariſtippe fit, ſept iours de ſuite. Vne ligne de l'Hiſtoire de Veſpaſien luy ſeruit de Texte pour commencer, & les prieres de Monſieur le Landgraue l'obligerent à ne pas finir ſi-toſt.

De parler du merite des Diſcours, ie ne penſe pas qu'il ſoit neceſſaire. Ie ne veux

point alleguer l'approbation qu'ils ont euë, deçà & delà les Monts. Il me ſuffira de dire qu'ils ont eſté leûs par ceux qui corrigent les Edits & les Ordonnances, & que Monſieur le Cardinal de Richelieu, les ayant portez aueque luy en Italie, me les rendit à Paris, au retour du fatal voyage de Lyon. Ce fut non ſeulement auec des paroles tres-ciuiles, mais auſſi auec des Notes tres-obligeantes, dont il borda les marges du Manuſcrit. *Voila qui me plaiſt. Il ne ſe peut rien de plus ioly. Cecy ſe peut dire beau. Ie ſçay bien de qui il entend parler, &c.*

Ces ſortes de marques, qu'il auoit accouſtumé de faire ſur les Compoſitions d'autruy ſont connuës de ceux qui le voyoient dans la vie ſecrette, & qui eſtoient receus en ſon Cabinet, aux heures de ſes diuertiſſemens. Tant y a que ſon Eminence eut la bonté de ne rien prendre pour ſoy, de tout ce qu'elle leût dans les ſept Diſcours : Elle diſtingua les temps & les lieux ; & me fit la grace de conſiderer, que quand Ariſ-

tippe parloit à Mets, elle eſtoit encore Monſieur de Luçon, & que Monſieur de Luynes n'eſtoit pas encore Conneſtable.

MAIS il n'eſt pas temps de raconter les Auantures des Diſcours, puis qu'elles ne ſont pas encore finies, & qu'il leur reſte vn voyage à faire, aux dernieres parties du Septentrion. Leur Eloge, non plus, ne doit pas eſtre tiré du teſmoignage qu'on a rendu d'eux, en France & en Italie : Il faut l'attendre du iugement qu'en fera la REINE, à laquelle ie les enuoye en Suede. Eſtant eclairée au point qu'elle l'eſt, elle les connoiſtra mieux par leur monſtre que par le rapport d'autruy ; & preſuppoſé qu'elle les deſire, il vaut mieux contenter d'abord ſa curioſité, , que de laſſer ſa patience dans vne longue Preface.

N'apportons point tant de façon à noſtre Preſent, & faiſons paroiſtre Ariſtippe deuant elle, le pluſtoſt que nous pourrons. Ne nous amuſons point à l'Inutile des Dialogues : Le plus ſouuent il embaraſſe le

Neceſſaire. Il ſe pert trop de temps aux ciuilitez & aux complimens ; aux bons iours & aux bons ſoirs. I'ay crû qu'il ſeroit bon de retrancher toutes ces ſuperfluitez , & d'apporter icy les choſes pures & ſimples, comme ie les conſeruay auec ſoin, dans mes papiers, apres les auoir recueillies, auec plaiſir , de la bouche d'Ariſtippe.

Mais auant que de paſſer outre, il n'y aura point de mal de faire ce que feroit Ariſtippe , s'il eſtoit au Monde, & qu'il fuſt luy meſme ſon Hiſtorien. Ayant commencé par vn NOM , qui portera bonheur à noſtre Volume ; ſans differer dauantage, rendons luy les hommages qui luy ſont deûs. La vertu de CHRISTINE merite quelque choſe d'extraordinaire : Mais le Temps preſent eſt pauure , pour vne telle reconnoiſſance : Il faut luy chercher des honneurs dans la vieille Rome , & au Païs des Triomphes. Et pourquoy ne renouuellerons nous pas en cet endroit l'ancien vſage des Acclamations , qui eſtoient des Triomphes de tous les iours ? Ils ne de-

mandent point de pompe, comme les autres, & la despense s'en peut faire par la Pauureté.

QV'ON LOVË DONC, QV'ON BENISSE LA FILLE DV GRAND GVSTAVE, LA GRANDE L'INCOMPARABLE CHRISTINE; POVR LES BONS EXEMPLES QV'ELLE DONNE A VN MAVVAIS SIECLE; POVR AVOIR ACHEVÉ LA GVERRE, ET POVR AVOIR FAIT LA PAIX, POVR SÇAVOIR REGNER, ET POVR N'IGNORER RIEN DE CE QVI MERITE D'ESTRE SCEV. C'EST CHRISTINE QVI S'EST OPPOSÉE A LA BARBARIE, QVI REVENOIT, ET QVI A RETENV LES MVSES, QVI S'ENFVYOIENT. C'EST ELLE QVI CONNOIST SOVVERAINEMENT DES SCIENCES ET DES ARTS. ELLE MET LE PRIX

AVX OVVRAGES DE L'ESPRIT. COMME ELLE REÇOIT DES APPLAVDISSEMENS DE TOVS LES PEVPLES, ELLE REND DES ORACLES EN TOVTES LES LANGVES. ON NE PEVT POINT APPELLER DE SES OPINIONS; NON PAS MESME A LA POSTERITÉ.

Si cela eſt, & ſi elle approuue mon Liure, où il ſera aſſeuré de l'approbation publique, où il n'en aura pas beſoin. Mais il ne faut pas faire ce tort au Public, de croire qu'il puiſſe eſtre d'vn autre auis que CHRISTINE. Le Monde ne voudroit pas deſplaire à vne Perſonne, qui luy fait tant d'honneur, & qui l'embellit ſi fort; en contrediſant la meſme Perſonne, qui iuge ſi ſainement, & qui opine ſi bien.



ARISTIPPE
OV
DE LA COVR,
DIVISE'
EN SEPT DISCOVRS.



DISCOVRS
PREMIER.



C'EST vne opinion ſinguliere de certains Philoſophes affirmatifs, *Que le Sage n'a beſoin de perſonne, & que tout ce qui eſt ſeparé de luy, ne luy ſert de rien.* Par là ils oſtent l'Amitié du nombre des choſes neceſſaires, & luy donnent rang ſimplement, parmi celles qui ſont agreables. Et neantmoins de plus honneſtes gens qu'eux, ie veux dire les Philoſophes de la Famille de Platon & de celle d'Ariſtote, ont crû que ſans l'Amitié, la Felicité eſtoit imparfaite & defectueuſe, & la Vertu foible & im-

puiſſante. Ils ont dit que les Amis eſtoient les plus vtiles, & les plus deſirables des Biens eſtrangers. Ils les ont conſiderez, non pas comme *les ioüets & les amuſemens d'vn Sage en peinture*, mais comme *les aides & les appuis d'vn homme du Monde.*

Il n'y a que Dieu ſeul, qui ſoit pleinement content de ſoy-meſme, & de qui il faille parler en termes ſi hauts & ſi magnifiques: Il n'y a que luy, qui, eſtant riche de ſa propre eſſence, ioüiſſe d'vne Solitude bien-heureuſe, & abondante en toutes ſortes de biens; luy qui puiſſe operer ſans inſtrumens, comme il agit ſans trauail; luy qui tire tout du dedans de ſa nature, parce que les choſes en ſont ſorties de telle façon, qu'elles ne laiſſent pas d'y demeurer. Les Hommes au contraire ne peuuent, ni viure, ni bien viure; ni eſtre hommes, ni eſtre heureux, les vns ſans les autres. Ils ſont attachez enſemble, par vne commune neceſſité de commerce. Chaque Particulier n'eſt pas aſſez de n'eſtre qu'vn, s'il n'eſſaye de ſe multiplier

en quelque ſorte, par le ſecours de plu-ſieurs; Et à nous conſiderer tous en gene-ral, il ſemble que nous ne ſoyons pas tant des Corps entiers, que des Parties coup-pées que la Societé reünit.

Les Offenſez demandent iuſtice; les Foibles ont beſoin de ſupport, les affligez de conſolation; mais tous ont vniuerſel-lement beſoin de conſeil. C'eſt le grand Element de la Vie ciuile: Il n'eſt gueres moins neceſſaire que l'eau & le feu: & les deux moyens d'agir, que la Nature nous a fournis, ſe rapportent à cette fin; LA RAISON ET LA PAROLE nous ayant eſté données principalement, pour le CON-SEIL. Les beſtes ſont emportées, par la ſu-bite impetuoſité de leur naturel, & par la preſence du premier obiet. Les Hommes ſe conduiſent, par la deliberation, & par le diſ-cours. Ayant le don de chercher, & de choi-ſir, ils peuuent paſſer d'abord du Preſent à l'Auenir, & du Premier au Second, pour s'y arreſter, s'ils s'y trouuent bien.

Les Pyrates ſe ſeruent de Conſeil: Le

Conſeil eſt en vſage parmi les Sauuages ; A plus forte raiſon parmi les Peuples ciuiliſez. Mais par tout, il faut que les Sages l'empruntent d'autruy, parce que leur Sageſſe leur doit eſtre ſuſpecte, aux choſes qui les regardent. L'Homme eſt ſi proche de ſoy-meſme, qu'il ne peut trouuer d'entre-deux, ni d'eſpace libre, pour le debit du conſeil qu'il ſe veut donner : il ne ſçauroit empeſcher que les deux Raiſons, qui deliberent en luy, ne ſe confondent dans la communication, celle qui propoſe eſtant trop meſlée, auec celle qui conclut.

Il faut donc que celuy qui conſeille, ſoit vne perſonne à part, & diſtincte de celuy qui eſt conſeillé. Il faut qu'il y ait vne diſtance proportionnée, entre les obiets, & les facultez qui en iugent ; Et comme les yeux les plus aigus ne ſe peuuent voir eux-meſmes, auſſi les iugemens les plus vifs manquent de clarté, en leurs propres intereſts. Quelque connoiſſance naturelle que nous ayons, & quelque lumiere qui nous vienne de plus haut, nous ne deuons point

reietter les moyens humains, ni mespriser ce surcroist de raison, & ce plus grand esclaircissement de verité, qui se tire de la Conference.

Reconnoissons l'imperfection de l'Homme, separé de l'Homme, & l'auantage qu'a la Societé, sur la Solitude. Puis que l'Amy de Dieu, & le Conducteur du Peuple de Dieu, bien qu'vne Nuée miraculeuse marchast le iour deuant luy ; bien que la nuit vne Colonne de feu fist la mesme chose, & qu'elles se posassent au lieu où il falloit camper, ne laissa pas de prendre vn Guide, pour s'en seruir aux autres difficultez qui pouuoient suruenir en son voyage ; y aura-t'il quelqu'vn, apres cela, qui ne demande des guides, & qui ne cherche des aides ? Qui se fiera de telle sorte aux auantages de sa naissance ? qui s'endormira si negligemment sur les faueurs qu'il attend du Ciel, que de s'imaginer que l'assistance d'autruy luy soit inutile, que de croire que sa seule fortune, & sa seule sagesse luy suffisent, pour bien gouuerner, & pour bien conduire ?

Ceux qui ſe ſont eſleuez au delà de la commune condition des hommes, y ſont montez par quelques degrez : Ce n'eſt pas le Hazard qui les a iettez, au deſſus des autres ; Ce n'eſt pas auſſi leur Vertu qui a tout fait ; Les Seruices de quelqu'vn ſe rencontrent ordinairement, parmi les Merueilles de leur vie ; & il eſt viſible par la ſuite de tous les temps, que les Princes qui ont le plus gaigné, ſont ceux qui ont eſté le mieux ſecondez. De tant d'exemples, dont il y a foule dans les Hiſtoires, ie ne veux que celuy, ſur lequel nous-nous arreſtaſmes hier, & qui obligea ſon Alteſſe à me faire parler auiourd'huy.

VEſpaſien auoit veſcu ſous la Tyrannie, & s'eſtoit ſauué par miracle des mains de Neron. Mais il ne ſe contenta pas de ſon propre ſalut, apres la mort de ce Monſtre : Il prit du cœur, & entreprit dauantage, pour le Bien Public. Voyant que d'autres Nerons menaçoient le Monde, & que de nouueaux Monſtres ſe deſ-

chaiſnoient, il ſe hazarda de conſeruer le Monde, en ſe ſaiſiſſant de l'Empire. Il embraſſa la protection du Peuple Romain, dont la fleur eſtoit preſque toute tombée, par le glaiue, ou par le poiſon ; & le demeurant s'eſpuiſoit chaque iour, à remplir les Iſles & les Cachots. Il en fuſt pourtant demeuré à ſa bonne volonté, & à ſes bonnes intentions : Il euſt veû acheuer d'eſteindre toutes les lumieres du Senat, & perir la Republique deuant ſes yeux, ſans les puiſſantes ſollicitations, & les viues pourſuites de Mucien, qui luy mit, comme par force, la Couronne ſur la teſte, & le fit Empereur, en deſpit de luy.

Il eſbranla premierement l'eſprit de Veſpaſien, qui ſe tenoit aux choſes preſentes, bien qu'il ne les approuuaſt pas, & n'oſoit eſtre autheur du changement qu'il deſiroit. Et apres l'auoir ietté dans l'irreſolution, il le preſſa de tant de raiſons, & le combatit de tant d'eloquence, qu'il fut à la fin contraint de faire le reſte du chemin, & de s'engager, dans la Cauſe Pu-

blique, par vne ouuerte declaration.

Or il est besoin de sçauoir, que ce Mucien n'estoit pas homme à n'apporter dans vn Parti, que de belles paroles, & de bons desirs. D'abord il fortifia Vespasien d'hommes & d'argent; Il luy acquit des Prouinces, & luy amena des Legions. Il n'espargna point sa personne, quand il crut qu'il faloit payer de la vie, & voulut estre l'Executeur de la pluspart des choses, dont il a-uoit esté le Conseiller.

Les Princes à faire ne peuuent se passer de ces gens-là, & les Princes faits en ont grand besoin. Il n'y en a iamais eu de si fort, qui de sa seule force ait pû porter le faix de tout le Gouuernement; Iamais eu de si ialoux de son authorité, qui ait pû regner tout seul, & estre veritablement *Monarque*, à prendre le mot, dans la rigueur de sa signification. Aussi est-ce vn ieu & vne inuention des Platoniciens, pour flater la Royauté, & la mettre au dessus de la condition humaine, de dire *que Dieu donnoit deux esprits aux Rois, pour bien gouuer-*

gouuerner. Platon ſe ioüe ſouuent de la ſorte : Il philoſophe poëtiquement , & meſle la Fable dans la Theologie. Ce double Eſprit eſt de ſa façon ; Et il vaut encore mieux l'expliquer de l'Eſprit du Roy, & de celuy de ſon Confident , que d'auoir recours aux Miracles , qu'il ne faut employer qu'en cas de neceſſité , non pas meſme pour l'honneur & pour la gloire des Rois.

Il eſt certain qu'ils ont vn fardeau ſi diſproportionné à la foibleſſe d'vn Seul ; que s'ils ne s'appuyoient ſur pluſieurs , ils feroient vne cheute , des le premier pas qu'ils voudroient faire. S'ils n'appelloient leurs Amis à leur ſecours , & s'ils ne diuiſoient la maſſe du Monde , ils ſeroient bien-toſt punis de la temerité de leur ambition, & accablez de la peſanteur de leur fortune. La multitude des ſoins qui leur viennent de toutes parts , ne leur laiſſeroit pas la reſpiration libre : la foule des affaires les eſtoufferoit , à la premiere audience qu'ils voudroient donner.

Il y a diuers degrez de Seruiteurs, qui trou-

uent tous leur place, dans l'administration de l'Estat. Il y a des Esprits d'vne mediocre capacité, qui defrichent, qui preparent, qui entament les affaires. Ils sont bons à commencer la besogne. Ils font les chemins, & ostent les difficultez, qui sont à l'entour des choses. Le Prince met ces Esprits à tous les iours, & se descharge sur eux, des plus grossieres fonctions de la Royauté.

Il y a d'autres esprits d'vne plus haute eleuation, à qui il peut fier de plus importans emplois, & donner vne plus noble part en ses desseins. Ceux-cy gouuernent sous luy, & aueque luy, & ne sont pas mauuais Pilotes, dans les Saisons douces, & sur les Mers peu agitées.

Mais que le Prince est heureux & que le Ciel l'aime, s'il se rencontre, en son temps, des Esprits du premier Ordre; des Ames egales aux Intelligences, en lumiere, en force, en sublimité; des Hommes que Dieu crée expres, & qu'il enuoye extraordinairement, pour preuenir, ou pour forcer les maux de leur Siecle; pour em-

peſcher ou pour calmer les orages de leur Patrie.

Ce ſont les Anges tutelaires des Royaumes, & les Eſprits familiers des Rois. Ce ſont les Seconds des Alexandres & des Ceſars. Ils ſoulagent le Prince, dans ſes grands trauaux : Ils partagent aueque luy les ſalutaires inquietudes, ſans leſquelles le Monde n'auroit point de tranquillité. Si dans les Eſtats où nous viuons, nous auons de ces gens là, beniſſons leurs Veilles, qui ſont ſi neceſſaires au Repos public, & ſous la protection deſquelles nous dormons ſeurement, & à noſtre aiſe. Ces excellentes Veilles ne ſeroient-elles point cauſe, Monſeigneur, que les Poëtes Grecs ont donné à la Nuit le nom DE SAGE ET DE CONSEILLERE? Ie viens de me l'imaginer; & les Grammairiens donnent bien quelquefois aux Poëtes des explications plus eloignées.

Les Poëtes, Voſtre Alteſſe le ſçait mieux que moy, ont eſté les plus anciens Precepteurs du genre humain. Ils luy ont en-

ſeigné les premiers principes de la Politique & de la Morale. Icy donc, comme ailleurs, ils ont deſcouuert & marqué du doigt la Verité : Les Philoſophes l'ont depuis eſtalée & miſe en ſon iour. Ayant reconnu cette neceſſité de Societé, & ce defaut qui ſe trouue dans la Solitude, outre leur *Iupiter Conſeiller*, & leur *Minerue Conſeillere*; outre les Dieux & les Demons, dont ils ont accompagné leurs Heros, ils leur ont encore donné des Hommes, pour les aſſiſter en leurs entrepriſes, ou d'autres Heros, pour entreprendre & pour agir auec eux.

A meſure qu'Hercule coupe les teſtes de l'Hydre, Iolas y applique le feu, afin de les empeſcher de renaiſtre. Diomede ne fait rien, ſans Vlyſſe. Les actions d'Agamemnon naiſſent des conſeils de Neſtor: Et ce Prince, ayant à faire vn ſouhait, qui comprenne tous les autres, ne deſire, ni de plus puiſſantes forces que les ſiennes, ni des richeſſes qu'il n'auoit pas, ni la deſtruction de l'Empire d'Aſie, ni l'accroiſ-

ſement de celuy de Grece, mais ſeulement *dix hommes qui fuſſent ſemblables à Neſtor:* Agamemnon nous monſtrant, par là, que dans la crainte qu'il auoit de perdre Neſtor, veû l'extreme vieilleſſe où il eſtoit, il apprehendoit de manquer de gens, pour mettre en ſa place ; & Homere nous faiſant voir, qu'vn Neſtor ſe peut quelquesfois trouuer en vn Siecle, mais que dix Neſtors ne ſe peuuent que ſouhaiter.

Ce ſouhait n'a point fait de tort à la bonne renommée d'Agamemnon : La Grece ne luy a point reproché de s'eſtre laiſſé gouuerner à Neſtor : Pour cela, le Roy des Rois n'a pas eſté eſtimé moins ſage, ni moins digne de la ſouueraine Authorité. Au contraire, c'eſt vn Axiome dans la Politique, qui paſſe pour vne propoſition d'eternelle verité, & qui eſt auſſi vieux que la Politique meſme, QV'VN PRINCE MAL-HABILE NE SÇAVROIT ESTRE, NI BIEN CONSEILLÉ, NI BIEN SERVI.

Que ſi receuoir conſeil, preſuppoſe quel-

que auantage, du costé de celuy qui le donne; l'inferiorité de la part de celuy qui le reçoit, ne laisse pas d'auoir son merite. Il est à son tour le Superieur : Il reprend la premiere place , quand il met la main à l'œuure , & que, par l'execution des choses deliberées, il change les regles en exemples, & les belles paroles en bons effets. Car quoy qu'on ait dit autrefois à Rome, *que Lælius estoit le Poëte, & que Scipion estoit l'Acteur*, & qu'il soit vray que celuy qui compose les vers agit plus noblement que celuy qui les recite ; il n'est pas pourtant vray que la Personne, qui execute les entreprises glorieuses , produise vne operation moins releuée que celle, qui seulement les conseille. Le Conseiller ne conserue son auantage, que dans les commencemens des Choses, mais il le perd dans l'euenement : Et, dans les commencemens mesmes, il ne l'a pas tout entier ; celuy qui est conseillé , ne demeurant pas inutile & sans mouuement, tandis que dure l'action de celuy qui le conseille.

La Nature ſemble nous monſtrer ce que nous diſons, & en a formé ie ne ſçay quel crayon dans l'ame de l'Homme, où l'Intellect, qu'on nomme patient, & qui eſt le ſiege de la doctrine, quoy qu'il ſoit eclairé, par la lumiere de l'Intellect qui agit, ne ſouffre pas neantmoins de telle ſorte, que de ſon chef auſſi il n'agiſſe. Il iuge de la connoiſſance qu'il a reçeuë : Il tourne, il remuë, il deſplie, il eſtale en luy-meſme cette connoiſſance. Apres l'auoir comparée aux autres, il en recueille des conſequences & des concluſions. Et ainſi on peut dire, qu'il trauaille en compagnie : Et s'il pâtit, c'eſt de la plus belle eſpece de paſſion, qui ne gaſte & ne corrompt pas, comme celle d'vne playe, ou d'vne bruſlure, mais qui acheue & qui perfectionne, comme celle de l'illumination en l'Air, & de la reception des images dans les yeux.

Parlons moins ſubtilement, & d'vne maniere plus populaire. Concluons qu'il eſt neceſſaire d'auoir des mains, pour s'aider

vtilement des outils; & d'auoir de la prudence, pour vſer comme il faut de celle d'autruy. La Sageſſe elle-meſme eſt irreſoluë & peu aſſeurée, quand elle manque d'approbation, & qu'elle eſt reduitte à ſon propre teſmoignage. Le raiſonnement concerté ne nuit point à la premiere apprehenſion que nous auons de la verité des choſes; & noſtre Ariſtote dit là deſſus, *que le ſel ne fait point de mal au poiſſon de mer, & que l'huile aſſaiſonne les oliues.* Le Courtiſan eſtourdi & intereſſé, met toutes les affaires en deſordre, & ruïne au lieu d'edifier : Mais le Miniſtre ſage & fidele, qui diuiſe egalement ſon affection, entre le Roy & l'Eſtat, rend de tres-grands ſeruices à l'vn & à l'autre, & ſe peut dire, à mon auis, aueque raiſon, LE TEMPERAMENT DE LA PVISSANCE D'VN SEVL, ET LE BIEN COMMVN DE LA REPVBLIQVE.

Mais mon opinion particuliere ſeroit peu de choſe, & n'auroit pas aſſez de force, pour former & conclure ce Diſcours, ſi ie

ſi ie ne la confirmois par la reconnoiſſance publique, enuers des perſonnes ſi vtiles au bien general du Monde, & par les preuues eclatantes d'affection & d'eſtime, que les Princes ont renduës eux-meſmes, à la ſageſſe, & à la fidelité de leurs Miniſtres.

Ie laiſſe la Grece, où ils ont regné aueque les Rois; Ie laiſſe la Perſe, où les Rois ont regné par eux, & où ils eſtoient nommez *les yeux du Roy*; c'eſt à dire, comme l'explique vn excellent homme, les yeux du Roy, touſiours ouuers & touſjours veillans, pour le ſalut du Royaume; qui regardent en meſme temps, deuant, derriere, à droit, & à gauche.

Ie m'arreſte à Rome, où les Empereurs voulant corriger l'amertume qui ſe trouue dans les mots de ſeruitude & de ſuiection, ont honnoré pareils Seruiteurs du titre d'*Amis*. Ils les ont appellez *leurs Compagnons*; *quelquesfois les Compagnons de leurs peines*, *les Compagnons de leurs guerres*, *& de leurs victoires*, & ont meſme trouué bon que le Peuple les appellaſt ainſi.

Ils leur ont fait eriger des Statuës, vis à vis des leurs. Ils les ont fait depositaires de leur Espée, auec permission de s'en seruir contre eux-mesmes, si le bien de l'Estat le requeroit, & s'ils se rendoient indignes de leur puissance. Ils ont fait battre de la monnoye, où estoit l'Image d'vn General de leurs Armées, & ces paroles à l'entour, BELIZAIRE LA GLOIRE DES ROMAINS: Et on voit encore auiourd'huy vne Medaille d'argent, d'vn costé de laquelle est representée la figure de Valentinien, & de l'autre costé celle d'vn de ses Suiets, assis dans la Chaire Consulaire, tenant des papiers en la main droitte, & en la gauche vn baston, auec vn Aigle perché dessus. On peut voir aussi dans l'Histoire Auguste, ce superbe Monument, consacré à la memoire d'vn grand Ministre, A MISITHÉE LE PERE DES PRINCES, ET LE TVTEVR DE LA REPVBLIQVE.

L'Inscription est singuliere, & la qualité *de Pere du Prince* n'est pas commune, pour

ce temps-là, le ſiege de l'Empire n'ayant pas encore eſté transferé de Rome à Conſtantinople; car apres que cela fut, cette qualité fut comme erigée en titre d'office, & on appelloit vulgairement ceux qui auoient la principale direction des affaires, LES PERES DE L'EMPIRE, ET DE L'EMPEREVR.

L'Hiſtoire eſcritte, depuis Conſtantin, ne parle d'autre choſe que de cette Dignité *du Patriciat*. La Poëſie meſme ne s'en eſt pas teuë; & il y a encore des Vers moqueurs, que fit le Poëte Claudien, contre l'Eunuque Eutropius, Conſul & Patrice de l'Empire. Sa cheute eſt celebre dans les Liures de ce Siecle-là, & Saint Iean Chryſoſtome en a fait vn Homilie preſque toute entiere. Les Vers moqueurs marquent particulierement la confiſcation de ſon bien, & en voicy le ſens à peu pres, ſi ma memoire ne me trompe. *Pourquoy pleures-tu la perte de tes richeſſes, qui tomberont entre les mains de ton Fils? L'Empereur ſera*

ton Heritier , & ce n'est que de cette sorte qu'il faloit que tu fusses le Pere de l'Empereur. Mais ma memoire m'est reuenuë, & le François m'a fait trouuer le Latin;

Direptas quid plangis opes, quas Natus habebit?
Non aliter poteras Principis esse Pater.

Surquoy me ressouuenant que la Croix de IESVS-CHRIST auoit pris la place des Aigles Romaines, & qu'alors les Empereurs estoient deuenus domestiques de la Foy, & membres de l'Eglise, d'Estrangers & de Persecuteurs qu'ils estoient auparauant; i'ay pensé qu'ils pouuoient auoir emprunté ce terme des Lettres Saintes, & du Discours du Patriarche Ioseph.

Ce grand Ministre se glorifie, dans la Genese, QVE DIEV L'A DONNE' POVR PERE A PHARAON, (quoy que peut-estre il fust plus ieune que luy) QV'IL A ESTE' ESTABLI PRINCE DE TOVTE LA

MAISON ROYALE, ET SEIGNEVR DE TOVT LE PAÏS D'EGYPTE: Et les meſmes Lettres Saintes nous apprennent, vn peu deuant, que Pharaon tira ſa bague de ſon doigt, & la mit en celuy de Ioſeph; qu'il le fit monter ſur vn Chariot de triomphe; qu'il fit faire commandement par vn cri public, que tout le monde ſe proſternaſt deuant luy; qu'il luy dit en pleine & generale aſſemblée, TV ES, NE PLVS, NE MOINS QVE PHARAON, ET IE N'AY RIEN QVE MON NOM, ET MON THROSNE PLVS QVE TOY.

Il ne ſe peut rien adiouſter à vn ſi illuſtre teſmoignage du reſſentiment d'vn Prince bien conſeillé: Et ie vous prie, qu'y a-t'il à dire & à s'imaginer, apres cela? Vous voyez que la plus haute idée, que i'auois pû conceuoir de la dignité du Miniſtere, eſt authoriſée par le plus ancien de tous les exemples de cette nature. Il n'y a pas moyen d'aller plus loin, dans l'Hiſtoire; & ie vous auouë, Monſeigneur, que ie ſens

quelque tentation de vaine-gloire, de ce qu'vn grand Prophete m'explique par la bouche d'vn grand Roy.





DISCOVRS

DEVXIESME.

CETTE Verité eſtablie, que les Rois ne ſçauroient regner ſans Miniſtres ; il eſt preſque auſſi vray, qu'ils ne ſçauroient viure, ſans Fauoris. Le Bien ne s'arreſte pas au lieu de ſa ſource : Il veut couler & s'eſpandre ; Et ce n'eſt qu'vn Bien commencé, s'il ne croiſt par la communication, & s'il ne s'acheue, en ſe dilatant. Mais adiouſtons quelque choſe de plus eſtrange & d'auſſi certain. On nous a aſſuré il y a long temps, de la part de la Raiſon, *que ſi vn Homme eſtoit tout ſeul dans le Ciel, & qu'il ne*

fust pas en sa puissance d'en faire part à vn autre, il s'ennuyeroit de sa propre felicité, & voudroit descendre du Ciel en Terre.

Ie dis donc sur ce fondement, que les plus sages Princes qui soient au Monde; que les Augustes & les Antonins, s'ils y reuenoient; que les Constantins & les Theodoses, peuuent auoir de legitimes affections, & aimer raisonnablement celuy-cy plus que celuy-là.

QVE CE SOIT VOSTRE PEVPLE, QVI SOIT VOSTRE FAVORI: Cet auis fut donné autresfois à vn grand Prince, mais par vn Philosophe vn peu trop seuere. De deffendre aux Rois le plus doux vsage de la volonté, & de les despoüiller de la plus humaine des passions, ce seroit estre Tyran des Rois, & ne leur permettre pas qu'ils fussent hommes: ce seroit les lier à la grandeur de leur condition, & les cloüer sur le Throsne. Quelle rigueur, de vouloir qu'ils n'apparoissent iamais, sous vne forme semblable à la nostre?

tre ? qu'ils ne puiſſent iamais ſe desfaire d'vne grauité qui les incommode ? Eſt-ce vn crime d'auoir vn Confident, dans la compagnie duquel on vienne chercher du repos apres le trauail, & des diuertiſſemens apres les affaires?

La Vertu n'a garde d'eſtre auſtere & farouche à ce point là: Elle ne deſtruit pas la Nature; Elle en corrige ſeulement l'imperfection; Elle ſçait rendre iuſtice; mais elle ſçait auſſi faire grace: Elle donne rang dans la Charité à qui que ce ſoit; L'Eſtranger y eſt receu comme l'Hoſte, & le Barbare comme le Grec; Mais elle reſerue l'Amitié pour le petit nombre: Elle n'eſpouſe pas tout ce qu'elle embraſſe.

Dans le Ciel, où ſe trouuent les Idées & les premieres formes des choſes, n'y a-t'il pas des regards bien-faiſans, & des inclinations fauorables, pluſtoſt pour ceux-cy, que pour ceux-là, d'où naiſſent ſur la Terre les Predeſtinez & les Eleus ? N'y a-t'il pas eu vne Nation choiſie, qui a eſté preferée à toutes les autres Nations ? Elle

a esté nommée *la part & l'heritage du Seigneur* : Le Seigneur luy a dit, IE SERAY TON DIEV, ET TV SERAS MON PEVPLE. Dans la Maison des Patriarches, cette preference est tousiours tombée d'vn costé, à l'exclusion de tout le reste. Les Cadets ont emporté le droit d'Aisnesse, & les auantages de la Nature ont fait place aux ordres de Dieu.

Et quand le Fils de Dieu luy-mesme est venu au Monde ; outre les soixante & douze Disciples qui estoient de sa suite, & qui s'auoüoient à luy, il a appellé douze Apostres, pour luy rendre vne plus particuliere suietion, & estre plus proches de sa Personne. Entre ceux-là mesme, il y en a eu trois, à qui il s'est ouuert plus familierement qu'aux autres : Il leur a monstré des marques de sa Diuinité, qu'il auoit cachées à leurs Compagnons : Il leur communiqua beaucoup de secrets de l'Auenir, dans l'agitation de sa prochaine mort, & parmi les inquietudes de ses dernieres pensées.

Encore a-t'il teſmoigné plus de tendreſſe pour l'vn des trois, que pour les deux autres. Saint Iean ne fait point de difficulté de ſe nommer le Cher & le Fauori de ſon Maiſtre. Il ſe glorifie par tout de cette faueur; & il me ſemble qu'il en vſa auec aſſez de liberté, lors qu'il s'endormit, dans le ſein d'vn Maiſtre ſi grand & ſi redoutable. Conſiderez-le dans le Tableau de la ſainte Cene, & voyez comme il repoſe ſa teſte negligemment, ſur vn lieu, où les Seraphins portent leurs regards, auec reuerence.

Puis, donc, que l'Autheur & le Conſommateur de la Vertu, auſſi bien que de la Foy, a eu ſes inclinations & ſes amitiez, & n'a pas touſiours voulu commander à la Nature; le Prince ne doit point craindre d'aimer, apres vn Exemple de telle authorité, qui luy en donne toute permiſſion; & par les principes d'vne plus ſage Philoſophie, que n'eſt celle de Zenon & de Chryſippe, il peut eſtre ſenſible, ſans qu'on le puiſſe dire Intemperant.

Il faut seulement que les mouuemens de son ame soient iustes & bien reglez. Qu'il face du bien; mais qu'il garde de la proportion & de la mesure, en la distribution du bien qu'il fait; Qu'il ne pousse pas incontinent, dans le Conseil, ceux qui luy auront esté agreables, dans la Conuersation. Il doit faire difference, entre les personnes qui plaisent, & celles qui sont vtiles; entre les recreations de son Esprit, & les necessitez de son Estat; Et s'il n'apporte vne grande attention, dans l'examen des differens suiets qu'il employe, il fera des Equiuoques, dont son Siecle pâtira, & qui luy seront reprochez, par les Siecles à-venir.

Les Courtisans sont la matiere, & le Prince est l'Artisan, qui peut bien rendre cette matiere plus belle, mais non pas meilleure qu'elle n'est: Il peut y aiouster des couleurs & de la façon, par le dessus; mais non pas luy donner aucune bonté interieure: Il en peut faire vne Idole, & vn faux Dieu; mais il n'en peut pas faire vn

Eſprit, ni vn habile homme.

Il ſe voit de ces Idoles, en païs meſme de Chreſtienté. Il y a touſiours eu d'indignes Heureux; touſiours des Guenuches careſſées dans le Cabinet des Rois, & veſtuës de toile d'or. Il y a eu en Egypte des beſtes ſur les Autels: Il y a eu par tout des defauts & des vices adorez. Ce que ie m'en vais dire à voſtre Alteſſe, ie l'ay appris d'elle, & ie le trouue digne de l'eſprit de Marc Antonin le Philoſophe. *Il y a vne Authorité aueugle & müete, qui ne connoiſt, ni n'entend; qui paroiſt ſeulement & qui eblouït; qui eſt toute pure authorité; ſans aucun meſlange de Vertu, ni de Raiſon. Il y a des Grands qui ne ſont remarquables, que par leur Grandeur, & leur Grandeur eſt toute au dehors, & toute ſeparée de leur perſonne.*

Ces Grands, Monſeigneur, me font ſouuenir de certaines Montagnes infructueuſes, que i'ay veuës autrefois, allant par le Monde. Elles ne produiſent, ni herbe, ni plante: Elles touchent le Ciel, &

ne ſeruent de rien à la Terre : Leur ſterilité fait maudire leur eleuation. Ceux-cy, de meſme, ne ſont pas moins inutiles, qu'ils ſont grands ; Et ie les regarde, comme de vaines monſtres du pouuoir & de la magnificence des Rois ; comme des Coloſſes qu'ils ont eleuez, & des Pyramides qu'ils ont baſties. Ce ſont des fardeaux, & des empeſchemens de leurs Royaumes, qui peſent à toutes les parties de l'Eſtat. Ce ſont des ſuperfluïtez, qui occupent plus de place que toutes les choſes neceſſaires. Cela s'entend à les conſiderer, dans vne foibleſſe encore innocente, & auant qu'ils ayent adiouſté l'iniuſtice de leurs actions, à l'indignité de leur perſonne.

Voilà les beaux ouurages de la Fortune ; Voilà les meſpriſes & les extrauagances de cette Deeſſe, ſans yeux & ſans iugement, à qui Rome a donné tant de Noms, & a dedié tant d'Autels. Vous auez bien ouï parler de quelques Reines hipocondriaques, qui ont eu de l'amour, pour vn Nain, & pour vn Maure, voire pour vn

Taureau, & pour vn Cheual : La Fortune eſt à peu pres de l'humeur de ces Princeſſes mal-ſages ; Elle choiſit d'ordinaire le plus laid & le plus mal-fait : En la demande de la Preture, elle prefere les eſcroüelles de Vatinius à la Vertu de Caton : Pour ne rien dire de pis, elle fait des profuſions, & ne paye pas ſes debtes.

Mais nous parlons d'vn Fantoſme, lors que nous parlons de la Fortune : La force des Aſtres, & la neceſſité du Deſtin ſont encore d'autres Fantoſmes, que l'opinion des Hommes ſe forme, & apres leſquels ie ne ſuis pas d'auis de courir. Cherchons quelque cauſe plus apparente de cette faueur qui ſemble n'auoir point de cauſe, & voyons à peu pres quelle eſt la naiſſance de cette mauuaiſe Authorité.

Ce que nous cherchons ſeroit-ce point vn tranſport de paſſion, qui ſort ſans raiſonnement, de la partie animale, & s'arreſte au premier objet qui plaiſt, & à la premiere ſatisfaction de la volonté.

Seroit-ce point vn jeu, & vne fantaisie de la Puissance; vn exercice, & vne occupation de la Royauté, qui prend plaisir à faire des choses estranges; à estonner le Monde par des Prodiges; à changer le destin des Petits & des Miserables; à peindre & à dorer de la bouë?

N'est-ce point, au contraire, vne erreur serieuse & deliberée, vne tromperie de bonne foy, faitte à soy-mesme par soy-mesme; aidée par l'imposture de l'apparence, qui desguise quelquefois les hommes de telle sorte, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à Dieu? Il est certain que le plus souuent ils portent des marques si douteuses, & ce qui paroist d'eux est si faux, qu'il n'y a que Celuy qui les a faits, qui sçache leur veritable prix.

Mais l'Effet, que nous auons tant de peine à tirer de l'obscurité des Causes, ne seroit-ce point vn present de l'Occasion? Car d'ordinaire elle offre aux Princes des Seruiteurs; Elle les oblige à prendre ce qu'ils trouuent à leur main, & ce qui leur

leur passe deuant les yeux. Leur impatience ne pouuant souffrir de retardement, & leur mollesse estant ennemie de toute sorte de peine; pour s'espargner les longueurs de la recherche, & les difficultez du choix, ils mettent en œuure les instrumens les plus proches, & gardent, par coustume, ceux qu'ils n'auoient pris que, par rencontre.

Pour conclusion, cette Faueur qui s'eleue si haut, sans auoir de fondement, ne seroit-ce point plustost vn effet de l'amour propre, & vne complaisance, que personne ne refuse à ses opinions? Ne seroit-ce point nostre honneur, que nous croyons engagé, dans la perfection de nostre Ouurage? Ne seroit-ce point vn leuain de cet orgueil naturel, caché dans l'esprit des hommes, & qui enfle particulierement le cœur des Rois, quand il est question de maintenir vne faute qu'ils ont faitte, & de ne pas auouër qu'ils peuuent faillir?

Quoy que puisse estre cette Faueur, ce

n'eſt point vne creature de la Vertu ; non pas meſme de la Vertu du Sang : Le merite n'y a point de part ; non pas meſme le merite de la Race. Les Affranchis de Claudius, les Valets des Enfans de Conſtantin, les Gouuerneurs des Enfans de Theodoſe, les Euſebes & les Eutropes ne ſont point de legitimes Fauoris, & beaucoup moins de legitimes Miniſtres. Et certes, i'ay pitié de l'Empire, & i'ay honte pour l'Empereur, quand ie voy l'Empire & l'Empereur, dans ces mains ſeruiles & mercenaires.

Ie voy, auec horreur, ces vilains ſpectacles des Regnes infortunez, ces productions monſtrüeuſes des mauuais Temps. Temps aueugles, & pleins de tenebres ; Malheureux en Princes, & ſteriles d'Hommes. Et, à voſtre auis, y a-t'il eu de Solitaire ſi eloigné de la Cour, & prenant ſi peu de part aux choſes du Monde, qui ait pû regarder, ſans deſpit, les choſes tellement hors de leur place, & le Monde renuerſé de cette ſorte ? Y a-t'il eu de ſi

tranquille Contemplatif, qui ait pû voir ſans emotion, des gens de neant s'emparer de la conduite des grands Eſtats, & s'aſſeoir au Timon; bien qu'ils ne deuſſent eſtre qu'à la Rame? Cela s'eſt veû neantmoins, & aſſez ſouuent. Le Conſulat a eſté profané plus d'vne fois, par des perſonnes infames: Et tel, qui ſous vn autre Regne euſt eſté caché, parmi le Bagage, a eu le commandement de l'Armée.

Mais outre les Euſebes, & les Eutropes, l'Hiſtoire de l'Empire d'Orient ne manque pas de ces Exemples honteux. Elle nous monſtre de miſerables Eunuques, qui n'auoient appris qu'à peigner des femmes, & à filer, erigez tout d'vn coup en Chefs du Conſeil, & en Capitaines Generaux. Et d'autres Hiſtoires plus recentes nous produiſent des Barbiers, des Tailleurs, des Valets de chambre, changez du ſoir au matin en Chambellans, en Ambaſſadeurs, &c. employez aux plus importantes negociations & aux plus illuſtres Charges de leur Païs. Ainſi

quoy que puiſſe dire noſtre Homme, qui admire tant la Cour, & l'Art de la Cour, l'Ignorance audacieuſe a ſouuent preſidé à la conduite des choſes humaines : Quoy qu'il iure qu'il a veû des rayons ſur le viſage de Monſieur le Duc de * * *, cette fauſſe lumiere eſt vne beveuë de ſes yeux, & vne illuſion de ſon eſprit. Les Sots ont ſouuent tenu la place des Sages, & vn temps a eſté, où ceux qui deuoient dicter les Loix, & prononcer les Oracles, ne ſçauoient, ni lire, ni eſcrire.

Ce n'eſt pas que leur ſens commun fuſt plus net, pour n'eſtre enueloppé d'aucune connoiſſance eſtrangere. Ils n'auoient, ni les biens naturels, ni les biens acquis : Ils auoient ſeulement ce qui ſuit d'ordinaire les biens naturels & les biens acquis ; ie veux dire la bonne opinion de ſoy-meſme, accompagnée du meſpris d'autruy. Quoy que ce ne ſoit pas la couſtume de ſçauoir les affaires, par reuelation, & qu'il faille les apprendre, par experience, ou deuancer l'experience, par la force du rai-

ſonnement ; ils ſe perſuadoient que l'Authorité ſuppleoit à tout cela, & qu'immediatement apres leur Promotion, Dieu eſtoit obligé de leur enuoyer de l'eſprit, pour bien gouuerner ; & de faire valoir l'election du Prince, par la ſubite illumination de ſes Miniſtres.

Il n'en va pas toutefois ainſi : C'eſt tout ce que Dieu a voulu faire, pour les Miniſtres de ſon Fils vnique, deſquels nous auons dit quelque choſe, au commencement de ce Diſcours. Par là il s'eſt moqué de la ſuperbe Philoſophie. Il a confondu la Prudence humaine ; prenant ces Ames neuues & groſſieres, pour eſtre les Confidentes de ſes ſecrets ; les rempliſſant beaucoup, comme dit vn Ancien Chreſtien, parce qu'il y trouua beaucoup de vuide. Il a tiré des cabanes & des boutiques, ceux qu'il vouloit faire Rois & Docteurs des Nations. Il ne faut pas que les autres Ignorans pretendent d'eſtre eſclairez de la ſorte ; ni qu'au lieu de l'eſprit de Prophetie, de l'explication des Eſcritures, & du

don des Langues, ils attendent du Ciel, la connoiſſance des choſes paſſées, la penetration dans celles de l'Auenir, la lumiere qui debroüille les intrigues de la Cour, la ſcience de faire la Guerre, & la dexterité de traiter la Paix.

Auſſi d'ordinaire ils reüſiſſent tres-mal, en vne profeſſion qu'ils n'ont point appriſe, & dans l'exercice de laquelle ils ſe ſont iettez indiſcrettement, ſans y apporter aucune preparation de diſcipline; ſans faire aucun fonds d'experience; ſans connoiſtre les premiers elemens de la Sageſſe ciuile. Il faut de l'adreſſe & de la methode, pour conduire vn Batteau, & pour mener vn Chariot. Il faut auoir appris les chemins, pour pouuoir ſeruir de Guide. I'ay veû des regles & des preceptes, pour ſe bien acquiter de la charge de Portier, & de celle de Concierge, quoy que ce ſoient deux meſtiers, qui ne ſont pas extremement difficiles. Il faut donc apprendre tous les Meſtiers, & eſtudier tous les Arts, iuſques aux moindres, & aux plus

aiſez ; Et celuy, de conduire le genre humain, n'aura point beſoin d'inſtruction ? On gouuernera le Monde, au hazard & à l'auanture ? On iouëra, à trois dez, le ſalut des Peuples & des Royaumes ?

C'eſt bien tenir indignement la place de Dieu : C'eſt bien faire le Phaëton en ce Monde, & diſpenſer inegalement la lumiere & la chaleur, ſur la face de la Terre : C'eſt courir fortune d'en brûler vne partie, & de laiſſer geler l'autre. Les Fauoris ignorans courent chaque iour cette fortune, & ſont en ce perpetüel danger ; ie dis de ſe perdre, & de perdre leur Païs, lors meſme qu'ils ont rafiné leur ignorance, par l'vſage de la Cour, & que deux ou trois bons ſuccez, qui viennent de la pure liberalité de Dieu, leur donnent bonne opinion d'eux meſmes, & leur font accroire, qu'ils ont fait le bien qu'ils ont receu.

Toutes leurs actions ſont alors des Contre-temps ; ſont de fauſſes meſures d'vne fauſſe regle. Au lieu de ſe ſçauoir arreſter

à ce Point de l'Occaſion, ſi recherché par les Sages, & ſi neceſſaire pour la perfection des affaires, ils vont touſiours deuant ou apres: Ou ils le paſſent, ou ils n'y arriuent pas. Auiourd'huy ils declarent la Guerre, par colere; demain ils demandent la Paix, par laſcheté. Ils flattent les Ennemis naturels de la Patrie, & offencent les anciens Alliez de la Couronne. En Eſpagne ils voudroient donner liberté de conſcience; en France ils voudroient introduire l'Inquiſition. La Frontiere eſt nuë & deſarmée; & ils fortifient le cœur de l'Eſtat: Il leur prend enuie de raſer la Citadelle d'Amiens, & d'en baſtir vne à Orleans.

Mais les Elections qu'ils font des autres, ſont bien dignes de celle qui a eſté faite d'eux. Pour l'Ambaſſade de Rome, ils propoſent au Prince vn bon Capitaine de cheuaux legers, & qui s'eſt ſignalé en pluſieurs combats. A leur recommandation, on met dans les Finances vn vieux Prodigue, qui en ſa ieuneſſe a fait ceſſion de biens, mais qui parle admirablement

de

de l'œconomie. Ils demandent la premiere Charge de la Iustice, pour vn homme veritablement de robbe longue, mais celebre, par le peu de connoissance qu'il a des Lettres ; mais de la Classe de celuy que nos Peres virent à Paris, quand les Ambassadeurs de Pologne y arriuerent. Ils firent à cet Homme leur compliment en Latin, & il les pria de l'excuser, s'il ne leur respondoit pas, *parce qu'il n'auoit iamais eu la curiosité d'apprendre le Polonnois.*

Vous sousriez, Monseigneur, & vous-vous estonnez de la grande Litterature de cet homme de robbe longue. Il faisoit bien d'autres equiuoques, & on en conte quelques vns, qui ne me semblent pas mal-plaisans. Ce fut luy qui crût que Seneque estoit vn Docteur de Droit Canon, & que, dans ses Liures des Benefices, il auoit traitté, à plein fonds, des Matieres Beneficiales. Vn * * * de ce temps-là luy fit accroire, que la Morée estoit le Païs des Mores ; & il n'est rien de si vray, qu'il chercha, dans la

Carte vn iour tout entier la Democratie, & l'Aristocratie, pensant les y trouuer, comme la Dalmatie, & la Croatie.

Il fait bon estre sçauant, sous ces Regnes-là, & les Muses ont beaucoup à esperer de la protection de pareils Ministres. Mais passons outre, & ne considerons point l'interest des Muses, dont le destin est d'estre pauures & mal-traitées, sous toutes sortes de Regnes, & par toutes sortes de Ministres.

Ceux-cy se connoissent en hommes & en affaires, comme vous voyez. Apres auoir dissipé le reuenu de l'Estat, en des despenses mauuaises, ou ridicules; afin de paroistre bons Menagers, ils laissent perdre vne occasion importante, faute de cinquante escus, qu'ils ne veulent pas qu'on baille, pour faire partir vn Courrier expres. Ils attendent le iour de l'Ordinaire, & s'imaginent que l'Occasion l'attendra, aussi bien qu'eux. Vn Docteur Politique qui les a sifflez, & qui leur a mis, dans la teste, cinq ou six mots de nostre Tacite,

pour les alleguer cent fois le iour ; sur toutes choses, leur a recommandé le Secret, & la Dissimulation. Cette leçon faitte, ils font mystere de tout ; ils ne s'expliquent que par des çlins d'œil, & par des mouuemens de teste. Au moins ils ne parlent plus qu'à l'oreille, non pas mesme quand ils loüent leur Maistre, & qu'ils disent, que c'est le plus grand Prince de la Terre.

Cette religion du Silence est passée dans leur esprit, iusqu'à vne telle superstition, qu'ils font scrupule de donner les ordres necessaires, à ceux qui les doiuent executer ; tant ils ont peur de descouurir ce qui a esté resolu au Conseil. Ils escoutent attentiuement vn Alchimiste, qui leur promet des montagnes d'or : Ils reçoiuent à bras ouuerts vn Banni, qui leur fait aisée la conqueste de son Païs : Et, se reposant sur la foy de l'vn & de l'autre, ils s'embarquent, dans vne grande Entreprise, & commencent vne grosse Guerre, dont ils sont las, des le second iour. Ils

ſont mille autres choſes ſemblables. Et ſi ces exemples ne ſont de ce Siecle, ils ſont des Siecles paſſez : S'il n'y a pas eu en France, & en Allemagne, de ces Ignorans preſomptueux, de ces ridicules Tout-puiſſans, il y en a eu en Eſpagne, & en Italie.

La miſere du Temps (il vaut mieux accuſer le Temps que le Prince) Cette miſere publique, qui a fait faire de la monnoye de fer & de cuir; qui a donné du prix aux plus viles choſes, a mis auſſi en vſage ces gens-là, & les a introduits dans le Cabinet des Rois, où ils ont traiſné auec eux, toutes les ordures de leur naiſſance, & toutes les habitudes vicieuſes, dont les ames ſeruiles ſont capables. Car c'eſt icy vn Chapitre de leur Hiſtoire, que nous ne deuons pas oublier; & il eſt certain que leur innocence n'a gueres plus duré à la Cour, que celle du premier Homme, dans le Paradis terreſtre.

D'abord, quoy que peut-eſtre ils ne fuſ-

ſent pas nez meſchans, ils ont crû qu'il falloit le deuenir, & ſe ſont desfaits de leur conſcience, pour trauailler, auec moins d'empeſchement, aux affaires de l'Eſtat. Ils ont penſé d'ailleurs, que l'orgueil eſtoit bienſeant à la dignité, que, s'ils paroiſſoient les meſmes qu'auparauant, leur condition ne ſeroit pas tout à fait changée, & que la courtoiſie les remettroit, dans l'egalité, de laquelle ils s'eſtoient tirez, auec tant de peine. Ainſi ils n'ont point apprehendé de tomber, dans la haine, pour euiter le meſpris. Ils ſe ſont fait craindre, ne pouuant ſe faire reſpecter. Ils ont eſtimé, qu'il n'y auoit point de moyen d'effacer la memoire de leur ancienne baſſeſſe, que par l'obiet preſent de leur tyrannie; ni d'empeſcher le Peuple de rire de leurs infirmitez, qu'en l'occupant à pleurer ſes propres maux, & à ſe plaindre de leur cruauté.

Auec ces belles Maximes, & cette Antipolitique, que ie vous ay vn peu eſbauchée, ils ont gouuerné le Monde; mais ils l'ont gouuerné d'vne eſtrange ſorte. Ils ont ren-

uersé ce qu'ils vouloient soustenir ; Ils ont rompu ce qu'ils auoient dessein de noüer ; Ils ont fait autant de ruïnes, qu'ils desiroient faire d'establissemens ; Ils ont gasté autant de choses, qu'ils en ont maniées. Les cheutes des Princes, & les pertes des Estats ont esté le succez de leur Administration. S'estant saisis de la Puissance souueraine, (ie les considere derechef, dans leur innocente infirmité) ils en ont vsé, comme les Enfans se seruent de leurs cousteaux, qui s'en blessent le plus souuent, & en offensent leurs Meres, & leurs Nourrices.

QVe si la temerité de ces gens-là n'a pas tousiours esté malheureuse : S'ils sont arriuez au port, tenant vne route, qui apparemment les en eloignoit ; (car il est certain qu'il se voit de ces Miracles, & i'en connois quelques vns qui se sont sauuez, par des actions qui les deuoient perdre.) Il ne faut pas se fier pourtant à cette Felicité aueugle, qui les a gui-

dez: Il faut les regarder, comme des Personnes transportées d'vne violente imagination, qui passent les riuieres en dormant, sans sçauoir nager, & courent par les precipices, sans faire vn faux pas. Il faut les admirer, COMME DES BESTES DIVINES, & ne les pas imiter, COMME DES PERSONNES RAISONNABLES. Ie tiens ce mot du bon-homme Alexandre Picolomini, lors que ie le fus voir, passant à Siene, & que ie le trouuay sur le lit verd, dont parle Monsieur de Thou.

Si vous estes iamais Fauoris (auec la permission de son Altesse, i'adresseray ma parole à ces deux ieunes Gentilshommes qui m'escoutent) ne vous proposez point de pareils exemples: Ils sont tres-dangereux, quoy qu'ils soient tres-eclatans. Ce sont des Flambeaux allumez sur les Escueils: Ils font faire naufrage aux nouueaux Pilotes. Ce sont des Adresses, qui meinent à la mort ceux qui les suiuent; qui ne seruent qu'à piper la Posterité;

qu'à apprendre aux hommes à faillir ; qu'à donner du credit & de la reputation à l'Imprudence.





DISCOVRS TROISIESME.



COMME ceux que nous laiſſaſmes hier, manquent de la capacité requiſe, & ont l'intelligence fort courte, & fort limitée; il s'en trouue d'autres, qui l'ont trop vague, & trop eſtenduë, & qui raiſonnent auec excez. Ie parle de ces Speculatifs, qui viſent d'ordinaire au delà du but; qui quittent les chemins, pour prendre les routes; qui s'egarent, pour arriuer pluſtoſt où ils vont.

Appellons-les, s'il vous plaiſt, des tireurs d'eſſences. Ils mettent leurs auis à l'alam-

bic, & les reduisent à neant, à force de les subtiliser : Ils euaporent en fumée les plus solides affaires. Disons que ce sont des Heretiques d'Estat, qui veulent faire dans la Politique, ce qu'Origene a fait dans la Religion. Ils suiuent les ombres, & les images des choses, au lieu de s'attacher à leur corps, & à leur realité. Ils embrassent la Vray semblance, parce qu'ils l'ont peinte & embellie à leur mode; mais ils rejettent la Verité, à cause qu'elle n'est pas de leur inuention, & qu'elle a son fondement en elle-mesme.

Ces Messieurs se figurent que, par tout, il y a du dessein & de la finesse, & que toutes les actions des hommes sont meditées. Rien ne leur passe deuant les yeux, dont ils ne cherchent le sens mystique, & l'allegorique. Ils ne s'arrestent iamais à la lettre, ces subtils Interpretes des pensées d'autruy. Et quand deux Princes s'attaquent de toute leur force, & de toute la puissance de leurs Estats, ils croyent qu'ils s'entendent ensemble, pour tromper les

autres Princes. Ils ſont des iugemens preſque auſſi plaiſans que ceux, qui diſoient à Athenes, *qu'on ne ſe fiaſt pas à la mort du Roy Philippe, & qu'il s'eſtoit fait tüer tout expres, pour attraper les Atheniens.*

On voit par ce mauuais mot iuſqu'où peut aller la mauuaiſe ſubtilité, & quel eſt l'eſprit de la Grece, & de ces Speculatifs. Mais il y a eu des Speculatifs en tout Païs. Il y a touſiours eu des Alchimiſtes, & des Souffleurs, qui ont diſtillé les choſes humaines; qui ont donné plus de liberté qu'ils ne deuoient, à leurs coniectures, & à leurs ſoupçons. Parce que Iunius Brutus contrefit le Sot, ils ont eu de la desfiance de tous les Sots: Ils ſe ſont figurez, que tous les Niais imitoient Brutus; que la ſimplicité apparente eſtoit vn artifice caché; que ceux qui ne ſçauoient rien, diſſimuloient leur ſcience, que le ſilence de ceux qui ne diſoient mot, couuroit de dangereuſes penſées.

C'eſtoit l'opinion qu'auoit vn Prince Romain d'vn certain Imbecille de ſon

temps, que les Pages siffloient, & que personne n'estimoit que luy. L'Histoire rapporte *qu'il en apprehendoit les vertus secrettes*; & que le mespris vniuersel de la Cour, & vingt-cinq ans d'impertinences, ou faites, ou dites, à la face du grand Monde, ne l'auoient pû asseurer de cet homme-là.

Du mesme Principe, de fausse subtilité, sont nées ces Visions, que nostre homme trouue si ingenieuses, & qui me semblent si ridicules; que les Docteurs admirent, & que ie ne puis souffrir. En cet endroit Aristippe adressant sa parole aux deux Gentilshommes, qui l'escoutoient; Pensez-vous, leur dit-il, comme ces Docteurs subtils, qu'Annibal ne voulut pas prendre Rome, de peur de n'estre plus vtile à Carthage, & de se voir obligé, par là, à finir la guerre, qu'il auoit dessein de perpetüer? A vostre auis, Auguste choisit-il Tibere pour son Successeur, afin de se faire regretter, & rechercher de la gloire apres sa mort, par la comparaison d'vne Vie, qui deuoit

eſtre ſi differente de la ſienne ? Vous imaginez vous que le conſeil qu'on trouua dans ſes Memoires, de mettre des bornes à l'Empire, fuſt vn effet de ſon enuie, contre ſa Poſterité ? Auoit-il peur, qu'vn iour vn autre Homme fuſt plus grand Seigneur que luy, & commandaſt à plus de Suiets ? Eſt-il croyable que le meſme Auguſte ne faiſoit l'amour, que par maxime d'Eſtat, & ne voyoit les Dames de Rome, que pour apprendre le ſecret de leurs Maris ? Y a-t'il de l'apparence, que ſon ame ne ſe remüaſt que par reigle, & par compas; que toutes ſes actions fuſſent ſi guindées, & tous ſes vices ſi eſtudiez ?

A mon auis, c'eſt faire le Monde plus fin qu'il n'eſt. C'eſt interpreter les Princes, comme quelques Grammairiens expliquent Homere : Ils y trouuent ce qui n'y eſt pas, & l'accuſent d'eſtre Philoſophe & Medecin, en des endroits, où il n'eſt que Faiſeur de contes & de chanſons. Contentons nous quelquefois du ſens litteral. Ne cherchons pas vn Sacrement ſous cha-

que syllabe, & sous chaque point. Ne soyons pas si indulgens à nostre esprit, ni si curieux, dans celuy d'autruy. Il ne faut pas aller querir si loin la Verité, ni prendre les choses de si haut. Il ne faut pas rapporter à des causes reculées, & aux Conseils du Siecle passé, des succez, ou arriuez fortuitement, ou à qui vne legere occasion aura donné lieu.

Les Stoïques, qui n'ont pas voulu, *qu'vne feüille d'arbre se remuast, sans ordre particulier de la Prouidence, ni que le Sage leuast le doigt, sans congé de la Philosophie*; ne iugeoient pas plus auantageusement de Dieu, & de la Personne plus proche de Dieu, que ces Rafineurs presument d'vn Homme, qui est souuent moins que mediocre; qui n'a que le quart, ou la moitié de la partie raisonnable; qui de sa vie ne songea à estre Sage, ni à s'approcher de Dieu. Il n'y a point de moyen, qu'ils ajustent leurs opinions à nostre commune capacité: Ils ne peuuent descendre iusques à nous. Dans le iugement qu'ils font des hommes, ils

ne peuuent presupposer vne infirmité humaine, c'est à dire, vn principe d'erreurs & de fautes; vne maladie de la naissance, de laquelle Alexandre & Cesar ne sont pas exempts; vn defaut qui traisne apres soy tant d'autres defauts, en la Personne des plus Parfaits; en la conduitte des plus Sages; & en celle de Salomon mesme, si vous le voulez.

Les Grands euenemens ne sont pas tousjours produits, par les grandes causes. Les ressorts sont cachez, & les machines paroissent: & quand on vient à descouurir ces ressorts, on s'estonne de les voir si foibles & si petits. On a honte de la haute opinion qu'on en auoit euë. Vne ialousie d'amour, entre des personnes particulieres, a esté la matiere d'vne guerre generale. Des Noms baillez ou pris par hazard; les Verds & les Rouges des Ieux du Cirque, ont formé les Partis & les Factions, qui ont dechiré l'Empire. Le mot ou le corps d'vne Deuise; la façon d'vne Liurée; le rapport d'vn Domesti-

que ; vn conte fait au Couché du Roy ne sont rien en apparence ; & par ce Rien commencent les Tragedies, dans lesquelles on versera tant de sang, & on verra sauter tant de testes. Ce n'est qu'vn nüage qui passe, & vne tache en vn coin de l'air, qui s'y perd plustost qu'elle ne s'y arreste. Et neantmoins, c'est cette legere vapeur, c'est cette nuée presque imperceptible, qui excitera les fatales tempestes que les Estats sentiront, & qui ebranlera le Monde, iusqu'aux fondemens. On s'est imaginé autrefois que c'estoient les interests des Maistres, qui mettoient en feu toute la Terre, & c'estoient les passions des Valets.

Ie ne doute point que le Roy de Perse ne prist des pretextes tres-specieux, pour iustifier ses armes, quand il vint en Grece, & que ses Manifestes ne dissent merueilles de ses intentions. Il ne manqua pas de Pretensions ni de Droits. Il n'oublia pas, que le grand Roy ne venoit que pour chastier les petits Tyrans ; & qu'il appor-

toit

toit aux Peuples vne riche & abondante liberté, au lieu de leur maigre & ſterile ſeruitude. Il falſifia ſon deſſein, en pluſieurs autres façons, & iura, peut-eſtre, que ce deſſein luy auoit eſté inſpiré immediatement des Dieux immortels, & que le Soleil en eſtoit le premier autheur. Cependant quelques Manifeſtes qu'il fiſt voler, & quelque couleur de Iuſtice & de Religion qu'il donnaſt à ſon Entrepriſe, voicy la verité de la choſe.

Vn Medecin Grec, domeſtique de la Reine, ayant enuie de reuoir le Port de Pyrée, & de manger des figues d'Athenes, mit cette fantaiſie de guerre, dans la teſte de ſa Maiſtreſſe, & la porta à y faire reſoudre ſon Mary. Si bien que le Roy des Rois, le puiſſant & redoutable Xerxes ne leua vne armée de trois cens mille Combattans, ne coupa les Montagnes, ne tarit les Riuieres, ne combla la Mer, que pour conduire vn Charlatan en ſon Païs. Il me ſemble que ce galanthomme pouuoit bien faire ſon voyage à

moins de frais, & en plus petite compagnie.

Mais il me vient de ſouuenir, Monſeigneur, d'vne autre choſe qui merite d'eſtre ſçeuë, & que vous ne trouuerez pas mal-plaiſante. Elle arriua au Royaume de Macedoine, plus de quatre-vingts ans, deuant la naiſſance du Roy Philippe; au temps de cette fameuſe Coniuration, qui d'vn Eſtat en fit deux, & qui partagea la Cour, les Villes & les Familles.

Ce fut la Femme de Meleagre, Gouuerneur d'vne Place frontiere, & General de la Cauallerie, qui ietta ſon Mari dans la reuolte, & certes pour vn fort digne ſuiet. Sur le rapport qui fut fait au Roy de l'eſprit & de la galanterie de cette Femme, il luy prit enuie de la voir vn iour en particulier: Il ne luy fut pas difficile d'obtenir d'elle, vne faueur qu'elle accordoit aiſément à de moins grands Seigneurs, & de moins honneſtes gens que luy. Elle n'auoit pas accouſtumé de laſſer la conſtance de ſes Amans, ni de faire mourir perſonne de deſeſpoir. Le Roy s'eſ-

tant donc rendu à l'aſſignation qu'elle luy donna, &, par malheur, ne l'ayant pas trouuée telle qu'il ſe l'eſtoit figurée, il luy teſmoigna d'abord ſon deſgouſt, & ſe ſepara d'elle, preſque auſſi toſt, auec peu de ſatisfaction. Cet affront fut ſenti ſi viuement par celle qui le reçeut, & qui n'auoit pas mauuaiſe opinion de ſon merite, qu'elle proteſta à l'heure meſme de s'en vanger. Et ne le pouuant mieux faire qu'en corrompant la fidelité de ſon Mari, & le desbauchant du ſeruice de ſon Maiſtre, elle vſa pour cela de tous les charmes de ſon eſprit, & de ſon viſage. Elle employa, ſur vne ame credule, les plus ſubtiles inuentions, dont eſt capable vne ame artificieuſe. Et ne doutez point que dans la chaleur de ſa vengeance, elle n'euſt voulu auoir vne infinité de Maris, pour faire vne infinité d'Ennemis au Roy, & pour tirer raiſon, auec plus d'eſpées, de l'offence qu'elle croyoit en auoir reçeuë.

Ainſi Meleagre quitta le ſeruice du Roy,

& s'embarqua dans le Parti du Tyran, sans sçauoir par quel mouuement il y estoit poussé, ni quelle passion il vengeoit. Il ioüoit vn personnage qu'il n'entendoit point : Il estoit le Soldat de sa Femme, & pensoit estre vn des principaux Chefs de la Ligue. Par là on peut voir, qu'il est aisé de se tromper, dans le iugement qu'on fait des actions des hommes, puis que les hommes mesmes, qui les font, y sont les premiers trompez ; puis qu'ils n'en sçauent pas tousiours la vraye cause. Ils sont souuent instrumens aueugles, & sans connoissance, de l'interest, ou de la passion d'autruy.

Les Speculatifs de Macedoine ne manquerent pas de publier de plausibles, & de specieuses raisons, de la reuolte de Meleagre. Les vns dirent, qu'vn reproche, que le Roy luy auoit fait, en presence des Ambassadeurs de Thessalie, luy entra si auant dans le cœur, & y fit vne si profonde playe, qu'il ne pût iamais en guerir, que les caresses & les faueurs, qu'il receut, de-

puis ce temps-là, furent d'inutiles appareils, ſur ce cœur bleſſé, & que la memoire d'vne iniure luy oſta le ſentiment de mille bienfaits. D'autres allegucrent le refus d'vne Charge, qu'il auoit demandée, pour ſon Fils, & que veritablement on ne donna pas à vn autre, mais qui fut ſupprimée, afin qu'elle n'entraſt pas en ſa Maiſon. Il y en eut qui excuſerent ſon changement, ſur l'amour de la Patrie, & ſur le zele de l'ancienne Religion, de laquelle le Tyran prenoit le pretexte, pour faire la guerre au Roy.

Tous les Hiſtoriens exercerent là deſſus leur ſubtilité, & tous furent ſubtils, & ingenieux à faux. Ils chercherent la ſource du Mal, qui d'vn coſté, qui d'vn autre, & pas vn ne la trouua : Pas vn ne parla du deſpit de la Femme de Meleagre, qui fut la ſeule cauſe de la defection de ſon Mari, & qu'on ne deſcouurit qu'en vn autre Siecle, & long temps apres la mort du Roy, du Tyran, & de Meleagre.

CEs deux courſes que nous auons faites, en Grece, & en Macedoine, eſtoient ſur noſtre chemin, & ie veux croire qu'elles n'auront pas eſté deſagreables à Voſtre Alteſſe. Mais ie croy de plus qu'elle en iuge auſſi bien que moy, qu'il vaut encore mieux debiter des viſions, dans l'Hiſtoire que dans le Conſeil, & que la mauuaiſe ſubtilité eſt moins dangereuſe, quand on raconte des choſes faittes, que quand on delibere des choſes à faire. Icy, pour ne rien dire de pis, elle eſt cauſe que les choſes ne ſe font point.

Les gens d'Athenes ſont trop habiles, pour tromper les gens de Thebes : Ceux-là tendent leurs filets ſi haut, & ceux-cy volent ſi bas, qu'il faudroit qu'ils fiſſent vn effort, pour y eſtre pris. Ie dis dauantage. Les Atheniens employent quelquefois leur fineſſe, à s'en faire accroire, & à ſe tromper eux-meſmes. De leurs faux principes, ils ne peuuent tirer que de fauſſes concluſions, & n'ont garde de negocier

heureusement, ni d'amener iamais leurs Aduersaires de leur costé; se tenant tousjours en des termes si eloignez d'eux, & s'en approchant si peu, que bien loin de se pouuoir ioindre, ils ne se peuuent pas reconnoistre.

Il est mal-aisé d'oüir de plus beaux Parleurs, & de voir mieux debattre des Opinions. Mais aussi n'en demandez pas dauantage: Ils mettent en cela tout leur soin, & toute leur industrie. Ils y apportent autant d'estude, que si le discours estoit la principale fin de la deliberation, & quelque chose de plus que l'action mesme. Ils aimeroient mieux faire paroistre leur eloquence, en perdant l'Estat, que de le conseruer, sans dire mot. Ils estiment que c'est bien dauantage, d'emporter le dessus au Conseil, sur leurs Compagnons, que de battre à la Campagne les Ennemis. Si bien qu'ils content, quasi pour rien, les disgraces de la Guerre, esperant tousiours d'en auoir leur reuanche au premier Traitté. Et là neantmoins ils rencontreront quel-

que Eſprit de fer, incapable de perſuaſion, qui couppera ce qu'il ne pourra desfaire ; &, par vne ferme & conſtante negatiue, briſera tous leurs filets, & toutes leurs ruſes, ſans prendre la peine de les demeſler.

Teſmoin ce Gouuerneur de Figeac, qui ſe trouua à vne Conference, qu'eut la Reine Catherine, auec les Deputez du Roy de Nauarre, & du Parti Huguenot. C'eſtoit pour leur faire quitter, deuant le temps accordé, les Places de ſeureté, qui leur auoient eſté miſes, entre les mains. Elle auoit amené de Paris, vn homme tout-puiſſant en paroles, & à la Rhetorique duquel rien n'auoit eſté impoſſible, iuſques alors. D'abord il ſe fit admirer à l'Aſſemblée : Il excita en ſuite de plus douces paſſions, dans le cœur des Deputez : Apres auoir vaincu leur eſprit, il gaigna leur volonté. Et deſia les plus desfians auoient oublié le Maſſacre, & ne vouloient plus de Places de ſeureté. On ſe contentoit de la parole du Roy, & le Traitté s'alloit conclurre, à la ſatisfaction de la Reine ; quand

quand en vn moment tout ſon trauail fut gaſté, & toute l'eloquence de ſon Orateur renuerſée, par la bruſque reſponſe que luy fit le Gouuerneur de Figeac.

Cette Princeſſe s'eſtant addreſſée à luy, auec vne mine de triomphante, & luy ayant demandé, (pluſtoſt pour couronner vne choſe faitte, & auoir des applaudiſſemens, que penſant auoir beſoin de ſon opinion) ce qui luy ſembloit de la Harangue qu'il auoit ouïe; MADAME, luy reſpondit-il, auec vne parole ſi forte, qu'elle caſſa les articles du Traitté à demi-conclu, IL ME SEMBLE QVE MONSIEVR QVE VOILA A BIEN ESTVDIE', MAIS MES COMPAGNONS NI MOY NE SOMMES PAS D'AVIS DE PAYER SES ESTVDES, DE NOS TESTES.

Ce Monſieur neantmoins, dont ie vous parleray vne autre fois, eſtoit vn tres-habile Negociateur: Il auoit reüſſi ailleurs tres-heureuſement; Et quoy qu'il regnaſt en l'Art de bien dire, il n'eſtoit pas pour-

tant de nos gens, qui ne ſçauent que parler : Il faiſoit ſeruir cette ſcience à vne meilleure, & ne preferoit pas, comme eux, la gloire de ſon eſprit, au bien du ſeruice de ſon Maiſtre.

Nos gens en effet ſont pluſtoſt Declamateurs que Miniſtres, pluſtoſt Sophiſtes que Conſeillers. Ils ne ſont point ſi faſchez du mauuais ſuccez des affaires, qu'ils ſont aiſes de l'honneur qui leur reuient, d'auoir bien harangué, ſur chaque propoſition debatuë, & de s'eſtre fait admirer aux Deputez, & à l'Aſſemblée. Leur vanité les conſole aiſément de leur malheur. Ce leur eſt aſſez, de traitter le Genre Deliberatif, ſelon les preceptes de Quintilien, & de ſçauoir manier les choſes, par tous les endroits que monſtre Ariſtote. Voilà la borne de leur ambition. Ils ſont ſatisfaits, s'ils n'ont point peché, contre les regles de l'Art ; Et ie les trouue, en cela, ſemblables à vn Medecin de Milan, que i'ay connu à Padoüe. Cet homme content de la poſſeſſion de ſa Scien-

ce, &, comme il parloit, *de la ioüiſſance de la Verité*, ne cherchoit point particulierement, dans la Medecine, la gueriſon des Malades : Il ſe glorifioit meſme vne fois, d'en auoir tué vn, auec la plus belle methode du monde : *è morto*, diſoit-il, *canonicamente, e con tutti gli ordini*.

Dans les affaires aiſées, ils ſement des eſpines, pour les cueillir. Dans la moindre occurrence qui ſe preſente, ils font naiſtre mille difficultez ; Ils trouuent autant d'expediens, & ne forment, le plus ſouuent, aucune reſolution. Le grand nombre des choſes qu'ils voyent, en chaque ſuiet, leur oſtant la liberté du choix, & l'abondance les rendant pauures, ils s'embarraſſent, dans la multitude de leurs raiſons, & s'arreſtent d'ordinaire à la plus mauuaiſe, & voicy pourquoy : C'eſt parce que la plus mauuaiſe eſt le dernier effort de leur imagination deſia laſſe, & que l'ayant eſté chercher, hors du ſens commun, qui eſt deſia eſpuiſé, il ſemble

qu'elle ſoit plus à eux que les autres, qui ſont tirées de cette ſource publique, ou qu'ils ont priſes de l'experience.

A ce conte-là, la bonne choſe que c'eſt que cette *Sobrieté de ſçauoir & de connoiſtre*, ſi eſtimée par les Lettres Saintes? Auoüons-le, à la honte de la Raiſon humaine, & de la ſubtilité des Sophiſtes: Vn grand Eſprit, tout ſeul, eſt vn grand inſtrument à faire des fautes; Et ſi le iugement neceſſaire ne l'appeſantit, & ne l'emouſſe, pour l'aſſuiettir à l'vſage, & l'accommoder à l'exemple & à la pratique, ſans doute cette viuacité penetrante ſera beaucoup plus propre à agiter des queſtions de Metaphyſique, qu'à donner de bons conſeils, qu'à bien entreprendre, & qu'à bien agir. En effet, les actions humaines veulent eſtre maniées humainement, c'eſt à dire par des moyens poſſibles & familiers; d'vne façon, qui tienne du corps, comme de l'eſprit; auec des raiſons, qui tombent quelquesfois, ſous les ſens, & ne demeurent pas touſ-

iours, dans la haute region de l'ame.

Les Raffineurs, qui agissent autrement, sont bons à troubler les Negociations, & ne valent rien à conclurre les Affaires. Ce sont d'excellens Broüillons, pour remüer vn Estat, & de mauuais Ministres, pour le gouuerner. Ils reüssissent dans le desordre; & comme les Demons de l'Air, ils se meslent parmi le Tonnerre : Mais ils n'ont plus de force, si tost que le calme est venu; & cette pointe qui nous ebloüit, n'estant qu'vne lumiere d'Eclairs, il est tres-dangereux de prendre vne pareille adresse, dans la varieté des accidens, & dans les diuers destours de la Vie ciuile.

Mais quand ce seroit vne veritable & continüelle lumiere, de laquelle ils seroient guidez; quand ce seroit le Soleil luy-mesme, qui les conduiroit, ce n'est pas à dire, qu'ils trouuassent tousiours la fin qu'ils cherchent, & qu'ils arriuassent, où ils vont. Et de cela, Monseigneur, i'aurois encore quelque chose à dire, si le bruit

d'vn carosse & de plusieurs voix que ie viens d'oüir, ne m'auertissoit que voicy l'heure de l'audience, que Monsieur le Duc d'Espernon a enuoyé demander à vostre Altesse.





DISCOVRS

QVATRIESME.

MONSIEVR le Landgraue ne manqua pas de se faire porter, le lendemain, à l'heure ordinaire, dans la Chambre de la Conuersation. Apres auoir tesmoigné à Aristippe, la satisfaction qu'il auoit euë du dernier Discours, il le pria de ne passer point à vne nouuelle matiere, sans acheuer celle qu'il auoit laissée imparfaitte. Aristippe luy obeït, & parla à peu pres en cette sorte.

ON ne sçauroit croire, combien la Raison s'egare ; Ie parle de la plus droitte, & de la mieux eclairée ; & combien les Hommes se trompent ; Ie dis les plus habiles, & les plus intelligens. Qu'il y a loin des paroles à la chose, & que ce n'est pas tout vn, de produire que de conceuoir ; d'executer que de discourir !

Dans la conception, & dans le discours, il semble que tout rit, & que tout veut plaire : Il n'y a que de la ioye, & du chatoüillement, pour l'esprit, qui fait vn exercice agreable, en cherchant ce qu'il desire, & croyant auoir trouué ce qu'il cherche. En cet estat là, il reçoit comme les premiers plaisirs de l'amour : Il gouste les douceurs, qui naissent des nouuelles Opinions, & de la descouuerte de la Verité, ou de quelque chose qui luy ressemble. Tant que l'esprit pense, & tant qu'il raisonne, personne ne le trouble, en la possession de son obiet : Il est maistre des desseins, & des entreprises : Il court apres de belles idées, qui se laissent prendre,

comme

comme il veut ; & ne rencontrant, ni de contradiction, ni de resistance, il ioüit de la pureté du bien intellectuel, qui ne s'est point encore alteré, par l'action.

Mais ce n'est pas tout que cela ; Il faut enfin quitter ces lieux enchantez, & sortir de ces espaces vagues, pour entrer dans le veritable Monde. Il faut mettre la main à l'œuure, & agir, apres auoir medité. Et c'est alors que les choses prennent vne nouuelle face, & qu'elles ne sont plus si belles, ni si aisées. C'est alors, que l'ame est dans le trauail, & dans les tranchées de l'enfantement ; C'est en ce temps-là que les penibles effets succedent aux raisonnemens voluptueux, & que ce qui paroissoit ami & fauorable, dans la pensée, se reuolte, & deuient contraire, dans l'operation. Ce n'est plus le Marchand au Port, qui trafique sur la Carte, & se propose des gains sans danger, & vne nauigation sans orage : C'est vn Faiseur de vœux, au milieu de la tempeste ; qui se repent d'estre parti du logis ; qui iette sa marchan-

dise, en la Mer ; qui cherche vne planche, pour sauuer sa vie.

Les Vents ne se leuent point, contre les paroles, & les deliberations ne vont point donner, contre les Escueils. Le Cabinet est vn lieu de paix & de repos, où l'on trace, & où l'on figure tout ce qu'on veut : Mais d'ordinaire, on y trace, & on y figure des choses, qui sont absentes, & des obiets, qui sont eloignez. D'ailleurs, la peinture a beau representer la chose, ce n'est pas elle pourtant : Il y a tousiours de la difference : Et il ne faut qu'vn commencement de passion, qu'vn foible boüillon de cholere, qu'vne legere teinture de honte, qu'vne petite grimace, pour gaster toute la ressemblance, & pour faire vne autre chose, voire vne chose contraire, de celle qu'on estimoit la mesme, ou pour le moins la semblable.

Ie laisse, Monseigneur, à vostre pensée, la seconde partie de cette comparaison ; & conclus que les affaires ont des iours, des biais & des postures, qui ne se voyent, & ne

ſe remarquent que dans les Affaires ; qui broüillent tous les traits, & toutes les notions, qu'on s'en eſtoit formées, hors de là. Ce ſont certains mouuemens, & certains temps, qui nous rendent meſconnoiſſable noſtre propre connoiſſance : L'eſtude ne ſçauroit les preuenir ; Le diſcours ne les peut ſeparer de l'action : Ils y tiennent & s'y attachent ſi fort, qu'il n'y a point de moyen de les en deſprendre ; & d'autre part, ils paſſent ſi viſte, & ſi imperceptiblement, qu'il eſt impoſſible de les copier.

Les Romains ont voulu le dire, quand ils ont dit, *qu'on deuoit deliberer auec l'Occaſion, & en la preſence des Affaires ; qu'on ſe deuoit conſeiller auec l'Ennemy, & ſe reſoudre ſur ſa mine, & ſur ſa contenance ; que le Gladiateur prenoit conſeil, dans l'Amphitheatre ; que quelquefois il faloit rauir le conſeil, pluſtoſt que le prendre.*

Cela s'entend principalement à la Guerre, & des actions militaires : Mais il y a

de la guerre, qui le croira? mesme dans les actions paisibles & desarmées: Il faut combattre, par tout, de façon ou d'autre; Et la Doute, l'Obiection, la Raison contraire ne nous attaquent pas tousiours de front, ni a descouuert; Elles sont souuent aux aguets, & aux embusches.

Les difficultez qui s'estoient cachées à nostre esprit, se presentent subitement à nos yeux. Le temps fait naistre ses empeschemens; les Hommes les leurs. Vne seule circonstance change toute la nature de l'Occasion. Apres auoir conclu, il arriuera cecy ou cela; ni cecy ni cela n'arriue; mais vn troisiesme euenement, qui met la Preuoyance en desordre, & les Coniectures en confusion.

Le deffaut est dans l'estoffe, & non pas dans l'Entrepreneur: L'Art sera bien entendu, & le dessein bien conduit; Mais les instrumens seront mauuais; mais le marbre & le bronze seront gastez. D'ailleurs, mille accidens, ie ne sçay quels, peuuent sortir de, ie ne sçay où. Il peut venir des malheurs du

Ciel, & de dessous Terre : Vn eclat de foudre peut ruïner les materiaux : Vn vent renfermé peut faire sauter le trauail en l'air. Et s'il en faut croire vn ancien Poëte, *les Dieux se veulent quelquefois ebattre : Ils prennent leur plaisir & leur passe-temps, à se ioüer des pensées des hommes.*

LA bonne, & la mauuaise Politique sont egalement suiettes à ces derniers inconueniens, & rien ne se peut asseurer, contre le Ciel. Mais sans que le Ciel s'en mesle, la Politique, de laquelle nous parlons, ne laisse pas d'estre malheureuse. Elle voit les cheutes, & les ruïnes de ses Ouurages, en les bastissant ; ou plustost elle n'en voit que les plans & les proiets, parce qu'elle desseigne plustost qu'elle ne bastit. Elle se figure des Affaires & des Entreprises, comme on s'est figuré autresfois des Republiques, & des Princes ; qui n'estoient qu'en esprit, & ne pouuoient estre que par miracle. Que sont-ce en

effet, ces Affaires, & ces Entreprises, que de hardis, & de magnifiques songes, qui flattent la Partie imaginatiue, & amusent inutilement la Raison ? Que sont-ce que des contes admirables, & des Histoires impossibles ?

Les Speculatifs composent ainsi des Romans, dans les Conseils, & font des Propositions à peu pres semblables à celles de cet Artisan, si fameux dans l'Histoire d'Alexandre. Comme vous sçauez, il trouua les Colosses petits, & les Pyramides basses. Il voulut tailler vne Statuë, qui dans vne de ses mains porteroit vne Ville, & verseroit vne Riuiere de l'autre.

Ceux-cy resvent aussi magnifiquement, & leurs pensées ne sont pas moins vastes, ni moins desreglées. Il n'y a point de proportion de la grandeur de ce qu'ils conçoiuent, à la mediocrité de ce qui est faisable. Les matieres ne sont point capables de leurs formes, & leurs pieces ne se peuuent ioüer, parce qu'elles ne se peuuent accommoder au Theatre. Il y faut

trop d'engins, & trop de machines. Pour de telles pieces, il n'y a point d'Acteurs, en toute l'Europe: La representation en seroit difficile au Roy de Perse, & ils prennent, pour cela, le Prince de la Mirande.

Ne vous imaginez pas, Monseigneur, que ie veüille rire. Au premier voyage que ie fis en Italie, ie vis vn de ces beaux Esprits, qui proposa la conqueste de la Grece, à vn Prince qui n'estoit gueres plus puissant que celuy, que ie viens de vous nommer. Mais vostre Altesse remarquera, s'il luy plaist, en passant, que le Pere de ce bel Esprit estoit de Naples, & sa Mere de Florence, & qu'ils auoient eu soin, de le faire nourrir à la Cour de Rome. N'est-il pas vray qu'il choisissoit vn moyen bien proportionné à sa fin; & qu'il suscitoit vn grand Ennemy au grand Turc? Ne faloit-il pas qu'il fust asseuré de beaucoup de Miracles, pour penser faire quelque chose de si peu de forces?

Il faut pourtant auoüer la verité, à son

auantage ; Ie ne vis iamais d'imagination ſi fertile, ni ſi chaude, que la ſienne. Il ne ſe pouuoit voir de raiſonnement plus viſte, ni qui couruſt plus de païs, ni qui reuinſt plus difficilement au logis. Mais cette fertilité, & cette eſtenduë ne faiſoient que fournir matiere à l'extrauagance, & donner plus d'eſpace à des penſées folles. Plus ſa raiſon alloit loin, plus elle s'eloignoit de ſon but.

Apres vne longue Conference, que i'eus aueque luy, ie reconnus que ce grand deſſein, qu'il appelloit *l'Intereſt de Dieu, & l'Affaire de la Vierge Marie*; & qu'il alloit ſolliciter à la Cour des Princes, n'auoit, pour fondement, que le deſir d'vne intelligence auec les Coſaques, l'eſperance de quelque reuolte en quelque lieu, la parole d'vn Hermite Grec, & la viſion d'vn Melancholique. C'eſtoit neantmoins, comme ie vous ay dit d'abord, vn fort bel Eſprit. Il y auoit grand plaiſir à l'eſcouter ; & hors de Conſtantinople, & de la Grece, autour de laquelle tournoit ſon

extra-

extrauagance, il ne laiſſoit pas d'eſtre Sage, ſur d'autres matieres. Ie luy ay oüi rendre des Oracles, & dire des choſes qui me ſembloient reuelées; tant ie les trouuois au deſſus de la portée ordinaire de l'eſprit humain.

Il pechoit ſeulement en ſubtilité: Il auoit trop de ce qui eleue, & qui remuë, & trop peu de ce qui fonde, & qui affermit; Son repos meſme eſtoit agité: Il dictoit des depeſches, en diſnant: Il dormoit les yeux ouuerts: Et ie vous feray dire, Monſeigneur, par vn de ſes Domeſtiques, qui vit encore, & qui couchoit d'ordinaire dans ſa chambre, que de ces yeux ouuerts, il ſortoit des rayons ſi affreux, que ſouuent il en eut peur, & qu'il ne s'y accouſtuma iamais bien.

A vn Homme fait de cette ſorte, on pourroit donner, pour bien gouuerner, le meſme auis qu'on donna à cet autre, pour ſe bien porter. Il faudroit luy dire, s'il
„ vouloit laiſſer parler le monde, Eſpaiſiſ-
„ ſez vous vn peu le ſang. Temperez voſtre

„ feu, par voſtre flegme. N'vſez pas de tou-
„ te voſtre raiſon : Ne ſoyez pas tout intel-
„ ligence , & tout lumiere. Faites - vous
„ beſte quelquefois , ou pour le moins ſem-
„ blable à la beſte : c'eſt à dire arreſtez
„ vous au plus proche obiet , & ioüiſſez ,
„ d'auiourd'huy , ſans vous tourmenter tant
„ de, demain. Ne vous laiſſez point accabler
„ l'eſprit à cette Preuoyance infinie , qui va
„ chercher les maux, iuſqu'au bout du Mon-
„ de , & iuſques dans la derniere Poſterité,
„ qui ſe iette ſi auant dans l'Auenir , qu'elle
„ en quitte le Preſent , & abandonne les cho-
„ ſes qui ſont, pour celles qui peuuent eſtre.

N'auez-vous point oüi parler de l'ame de ce Philoſophe, laquelle d'ordinaire ſortoit de ſon corps , pour aller faire des courſes, & des voyages ? Vn iour que cette ame vagabonde voulut retourner, comme de couſtume , elle ne trouua plus de corps , qui fuſt en eſtat de la receuoir, parce que le ſien auoit eſté aſſaſſiné , dans l'interualle qu'elle s'eſtoit eloignée de luy. Si la Grece n'eſt pas menteuſe , ce pauure

Philosophe medita plus long temps qu'il ne faloit, & sa meditation luy cousta la vie.

Mais voicy le sens moral de la Fable: Elle veut dire que si nous voulons viure, il ne faut pas nous destacher tout à fait du corps, ni nous separer de la matiere. Il ne faut pas que nostre raison s'eloigne de nostre interest present, & de l'affaire dont il s'agit : Il ne faut pas qu'elle pense courir à tout, & emporter tout; ni qu'elle s'imagine de battre le Turc, auec des paroles, & de conquerir le Monde, par subtilité.

En certaines occasions, prenons vne ame du Septentrion, où il entre plus de terre que de feu, & quittons cet esprit d'Orient, dont le feu est si subtil, qu'il semble plustost estre illusion que verité. Desfions nous de l'eloquence d'Athenes, & de la sagesse de Florence : Celle-cy n'a de rien serui à ceux qui l'ont pratiquée, & ses Docteurs sont deuenus esclaues, en l'enseignant. Ie vay bien plus auant; Ce qui s'appelle, delà les Monts, *la Furie Fran-*

çoise, a plus d'vne fois reüssi tres-vtilement, delà les Monts : Ie ne dis pas à la Campagne, & à la Guerre : Ie dis à Rome, Ie dis dans le Conclaue ; qui est la grande Affaire de Rome ; qui est le Champ de la Politique ; qui est le Theatre de la Prudence.

Mais voicy dequoy bien estonner la subtilité perpetuelle, & le raisonnement sans fin de nos Distillateurs des Maximes de Tacite : Voicy quatre paroles, sans plus, pour opposer à tout le babil de cette insolente Politique, qui en despit du *Destin*, & à l'exclusion de Iupiter, voudroit presider au Gouuernement des choses humaines.

C'est la Prudence elle-mesme, qui nous conseille de ne prendre pas tousiours ses conseils. Elle nous auertit qu'elle ne se mesle point de regler les Extremitez, ni de conduire le Desespoir ; Elle nous dispense, en quelques rencontres, de ce qu'elle nous auoit ordonné, en d'autres : Sans l'offenser, nous pouuons aller à trauers

champ, quand il y a du peril, à droit & à gauche ; & essayer si vn excez nous guerira, quand les remedes ont mal operé; & nous ietter, entre les bras de son Ennemie, quand elle n'est pas assez forte, pour nous defendre.

Ainsi, comme vous voyez, on peut estre imprudent, du consentement de la Prudence. Et à ce propos, il n'y aura point de mal que ie die à vostre Altesse, ce qui m'arriua vn iour traittant auec vn Seigneur François, qui iusques alors auoit esté extremement heureux, & qui neantmoins auoit de la peine à prendre parti, dans vne occasion, où il faloit vn peu hazarder. Estant pressé de conclure, & de se resoudre, *Ouy*, dit-il, *mais si ie le fais, ie donneray beaucoup à la Fortune*. Ie ne pûs pas m'empescher de luy respondre ; *Vous deuez tant à la Fortune*, Monsieur, *vous auez tant receu d'elle : Ce ne sera donc pas luy donner beaucoup, ce ne sera que luy rendre quelque chose.*

Et de fait, comme la Fortune va d'ordinaire, où elle a accouſtumé d'aller, & ne veut pas perdre ſes premiers bienfaits, elle veut auſſi que ceux qu'elle fauoriſe ſe fient en elle; Elle veut qu'ils facent quelques auances, & qu'ils ne luy demandent pas raiſon de toutes les choſes qu'elle fait. Il ne faut pas eſtre touſiours ſi regulier, & ſi methodique: Il faut eſtre hardi, pour eſtre heureux. Mais ce ne ſont pas proprement ceux, dont nous parlons auiourd'huy, qui manquent de courage, & de hardieſſe. Nous verrons ces Sages timides, dans noſtre premiere Conference, où i'eſſayeray de faire leur portrait, de memoire. Voſtre Alteſſe me l'a ainſi ordonné: Elle veut abſolument que ie me ſouuienne de tout ce que ie voulois oublier.





DISCOVRS

CINQVIESME.



LA Cour a esté gouuernée, par vne autre ſorte de gens, & il y a encore auiourd'huy de ces gens là. Le Peuple les appelle Sages : Et en effet, ils n'ont pas faute de bon ſens, & d'experience : Ils connoiſſent la nature des Affaires, & la poſſibilité de chaque choſe : Mais d'ordinaire leur connoiſſance demeure cachée, dans leur eſprit, & n'y produit qu'vne vaine & oiſiue contemplation : Elle n'eſt fertile qu'en penſées ſteriles : C'eſt vne vertu qui finit en elle-meſme ; c'eſt vne

puiſſance, qui ne ſe reduit iamais en acte; Soit qu'ils ne ſe ſentent pas aſſez forts, pour entreprendre le bien qu'ils voyent, & qu'ils ayent les yeux meilleurs que le cœur; Soit que leur auantage eſtant plus certain, dans le Preſent, ils le preferent à vn bien, qui n'eſt pas encore venu.

Quoy qu'il en ſoit, ils ſe conſeillent eux-meſmes, au lieu de conſeiller leur Maiſtre: Ils reſpondent à leurs ſentimens, & non pas à ſes demandes; Et s'ils craignent la rigueur du temps, & l'incommodité des chemins, ils n'ont garde de luy propoſer vn voyage, au mois de Ianuier, ni de luy perſuader de paſſer les Alpes, s'ils ont des affaires à Paris. Leurs auis ſortent tous de la partie inferieure; ſont tous terreſtres & materiels. L'Intereſt l'emporte touſiours, ſur l'Honneur, & ſur la Raiſon. Ne ſentant point en leur ame de plus noble tentation que celle du gain, ils opinent auec la meſme baſſeſſe, & les meſmes conſiderations, que feroit vn Fermier, ou vn Receueur, s'il

s'il estoit assis en la mesme place.

Que le Vaisseau, qui les porte, perisse s'il veut, & que le Public y coure fortune, ils se consolent aisément du naufrage de l'Estat, pourueû qu'il y ait vn Esquif, dans lequel ils puissent gaigner le bord, & mettre leur Famille en seureté. Nous nous tromperions bien, si nous les prenions pour ces zelez violens, *qui veulent estre Anathemes, pour leurs Freres*; & qui demandent auec instance, *qu'on les efface du Liure de Vie*, & qu'on pardonne à la Nation.

Toutesfois il ne se peut pas dire absolument, qu'ils ayent de mauuais desseins, contre l'Estat, & qu'ils en desirent la ruïne. Ils se reseruent seulement leurs premieres, & leurs plus tendres affections: Hors de leur interest, ie pense que celuy de leur Maistre leur seroit fort cher. Mais le malheur est qu'ils ne sont iamais absens de leur interest, non plus que d'eux-mesmes. Ils se trouuent, en quelque lieu qu'ils iettent la veuë: Leur vtilité particuliere se pre-

ſente par tout à eux, comme, à cet ancien Malade, ſa propre figure, qu'il voyoit perpetuellement deuant luy. Ils ne ſe peuuent ſeparer des Affaires, pour les regarder, auec quelque liberté de iugement. Ils ne peuuent tirer de leur ame, leur raiſon toute ſimple, & toute pure, ſans la meſler, dans leurs paſſions : De ſorte qu'encore qu'ils deſcouurent vne Coniuration qui ſe forme, ils ne s'y oppoſent pas neantmoins, de peur d'offencer les Coniurez, & de laiſſer de puiſſans Ennemis à leurs Enfans. Ils n'ont pas le courage de proferer vne verité hardie, ſi elle eſt tant ſoit peu dangereuſe, à l'eſtabliſſement de leur fortune, quoy qu'elle ſoit tres-importante, au ſeruice de leur Maiſtre.

Infirme & miſerable Prudence ! Ils ne conſiderent pas qu'vn Eſpion, qui donne des auis, ne nuit pas dauantage qu'vne Sentinelle qui ne dit mot ; & qu'ils ſont auſſi bien cauſe de la perte du Prince, par leur ſilence, que les autres, par leur trahiſon : Ils ne conſiderent pas que le laiſ-

ſant dans le peril, d'où ils le pourroient tirer, ils ne contribuënt pas moins à ſa ruïne, que ceux qui le pouſſent, & le precipitent. Ils ne voyent pas que l'Infidelité ne fait point de mal, que la Foibleſſe ne ſoit capable de faire.

Cela eſtant, Monſeigneur, ne ſeroit-ce point d'eux, que l'Eſprit de Dieu voudroit parler, au vingt-deuxieſme Chapitre de l'Apocalipſe, quand il met les *Timides* au nombre des Empoiſonneurs, des Aſſaſſins, & des autres hommes execrables? quand il les condamne tous à la ſeconde Mort, à cette Mort ſi terrible, & ſi eſtrange, à ce *Lac ardent de feu, & de ſouffre?*

Ie ne ſçay point la vraye intention du Saint Eſprit, & ne veux pas aſſeurer qu'ils ſoient compris, dans vne ſi rigoureuſe Sentence. Mais ie voy bien pourtant que ce ſont les derniers, & les pires de tous les laſches, & qu'il n'eſt point ſi honteux de fuïr dans le combat, que de donner vn conſeil timide. Car pour le

moins, ſi on tombe, dans ce malheur, à la guerre, on peut s'excuſer, ou ſur le deſauantage du lieu, ou ſur le nombre des Ennemis, ou ſur la faute des Siens. Et comme le plus ſouuent la pouſſiere, le vent, & le Soleil meritent la gloire du Victorieux, auſſi ſont-ils coupables de la perte du Vaincu. Au pis aller, on ſe iuſtifie, en accuſant la Fortune, qui de tout temps a eſté eſtimée Maiſtreſſe des Euenemens, & Arbitre ſouueraine des Batailles.

Il n'en eſt pas ainſi des Aſſemblées Politiques, où cette Puiſſance aueugle n'a point d'entrée; où l'Eſprit agit librement, & ſans contrainte; où la Prudence exerce ſes operations en repos, & ne trouue aucun de ces obſtacles, & de ces empeſchemens, qui s'oppoſent aux effets de la Valeur. C'eſt pourquoy toutes les excuſes des Soldats, & des Capitaines, n'ont point de lieu, pour les Conſeillers, & pour les Miniſtres: Vn homme ſage ne peut pas garantir les Succes; mais il doit reſpon-

dre de ſes Intentions, & de ſes Auis.

Il n'eſt donc point de pareille laſcheté à celle qui commence dés le Logis, & qui ne s'emeut pas, ſimplement, par les approches, & par la preſence du Peril, mais qui n'en peut ſouffrir la ſeule imagination; mais qui fremit au moindre recit, qui luy en eſt fait. Et ſans mentir, il faut bien qu'elle procede de l'entier aneantiſſement de la liberté, qui naiſt auec l'homme, & d'vne derniere corruption de ce Principe de generoſité, & de ce ſentiment d'honneur, que nous auons tous, puis qu'elle eſt cauſe qu'on refuſe meſme ſon adueu, & ſon conſentement à la Verité, puis qu'en cet eſtat là on n'eſt pas ſeulement capable de la propoſition du Bien difficile. Il n'y a pas ſeulement moyen d'obtenir d'eux, qu'ils facent bonne mine, en vn lieu de ſeureté; qu'ils ſe declarent, ſans danger, pour la Patrie; qu'ils diſputent ſes droits, dans vne chaire, & la ſeruent de la langue. Choſe eſtrange! Ils aiment mieux accepter la Seruitude,

ſous le tiltre de la Paix, que de conclure à vne defenſe, qui ſe doit faire, auec les bras, & le ſang d'autruy.

Encore voyons-nous des Gens, qui attendent pour s'eſtonner, que la mauuaiſe fortune ſoit venuë : ils ont l'eſprit hardi, quoy qu'ils ayent l'ame timide. Ces gens là parlent hautement, quand il y a du Temps, & de la Terre, entre le Danger & eux. Ciceron eſtoit courageux de cette ſorte de courage : Il ne luy echappa iamais vn mot, qui ne fuſt digne de la grandeur de la Republique ; Il eſtoit vaillant, pour le moins dans le Senat ; & il proteſte, ce me ſemble, en quelqu'vne de ſes Lettres, *que ſi on l'euſt conuié au Feſtin des Ides de Mars, il n'y fuſt rien demeuré de reſte.*

Vn ſemblable Cïtoyen n'eſt pas propre à ſe battre en düel : Il n'iroit pas volontiers en pourpoint aux harquebuſades. Il a plus de ſoin que les autres, de la conſeruation de ſa Vie, parce qu'il croit qu'elle vaut plus que la leur, &

qu'il n'eſt pas meſſeant, de craindre la perte d'vne choſe precieuſe. Il redoute la Mort ; Ou pour mieux parler, la Nature la redoute en luy : Mais il ne redoute point l'Enuie, ni la Haine ; Mais il meſpriſe egalement les menaces des Grands, & le murmure du Peuple. Si ſes forces ne ſont pas ſuffiſantes, pour abbatre la Tyrannie, il employe ſa voix, & ſon haleine, pour exciter les autres au recouurement de la liberté. Il crie pour le moins *aux armes*, le plus fort qu'il peut, & contredit au Mal, s'il ne peut y reſiſter. Toutes ſes opinions vont à la grandeur, & à la gloire de ſon Maiſtre. Il fait profeſſion d'inimitié, auec tous les Ennemis de l'Eſtat. La desfaueur, & la Pauureté ne luy ſont point facheuſes, quand il les ſouffre pour la bonne Cauſe : Et la Mort meſmes ne le ſurprenant pas, & luy donnant loiſir de la bien conſiderer, il ſe reſout enfin à la receuoir en homme de bien, & fait vaillance de neceſſité. Par vne longue & ſerieuſe medi-

tation, il ſe forme vn courage acquis, qui n'eſt pas moins ferme que le naturel.

Nos Prudens ne viennent point iuſques là. Outre la Mort, ils admettent tant d'autres ſortes d'extremitez, qu'il s'en rencontre touſiours quelqu'vne, qui les arreſte, des le premier pas qu'ils font, vers le Bien. Ils deſeſperent, auant qu'il faille ſeulement craindre. Ils ont touſiours de tres-grands motifs, de tres-fortes conſiderations, de tres-importantes cauſes (ce ſont les termes dont ils ſe ſeruent) pour ne ſe pas acquiter de leur deuoir. Et parce qu'il n'y a point de Maxime, dans la Politique, qui ne ſoit combatuë par vne autre Maxime, auſſi certaine, & auſſi probable qu'elle; & que l'Auenir a autant de formes, & de viſages, que noſtre Imagination luy en veut donner, ils ne le tournent, pour le regarder, que du coſté qui peut faire peur, & ſe defendent, par la Raiſon, contre la Raiſon.

Ils conſiderent touſiours que les actions des

des hommes ſont expoſées à beaucoup d'inconueniens, & ne conſiderent iamais, que tout le mal qui peut arriuer n'arriue pas : Soit que Dieu le deſtourne, par ſa grace ; ſoit que nous l'eſquiuions, par noſtre addreſſe ; ſoit que l'imprudence du Parti contraire en rompe le coup ; eſtant tres-vray que nos fautes nous iettent ſouuent, en des perils, d'où celles de nos Ennemis nous tirent. Mais eux prenant les choſes au pis, & preſuppoſant, pour certains, tous les accidens qui ſont douteux, ils reglent leurs deliberations, comme s'ils deuoient tous auenir, & d'ordinaire n'agiſſent point, pour vouloir agir trop ſeurement.

Au moins n'enfoncent-ils gueres les affaires, & ne les conduiſent que rarement à leur dernier point. Ils ſe contentent d'vne legere mediocrité de ſucces, & du commencement de leur bonheur : Ils n'oſent s'en promettre la continuation, iuſqu'à la fin de la moindre choſe. Tellement qu'auec leur froide, & leur peſan-

te ſageſſe, ils peuuent differer la cheute, mais ils ne l'euitent pas : Ils appuyent les ruïnes, qu'ils ne ſont pas capables de releuer : Ils gaignent pour le plus, quelques iours, ou quelques ſemaines, & tiennent les Affaires en eſtat, en attendant que de plus hardis qu'eux y viennent trauailler efficacement.

C'eſt vne remarque d'Ariſtote, que comme la viuacité de l'eſprit d'Alcibiade deuint extrauagance, en la perſonne de ſes Enfans, la ſolidité de l'eſprit de Phocion, ſe changea en peſanteur, quand elle deſcendit de luy à ſa Race. Mais diſons plus qu'Ariſtote : Diſons que la ſageſſe de ces Miniſtres n'attend pas ſi long temps à degenerer, en foibleſſe, en langueur, en laſcheté: Auant que de paſſer ainſi corrompuë à leurs Enfans, & à leur Poſterité, elle ſe gaſte des la ſortie de leur ame, & ſans en venir à l'action ; Elle paroiſt foible en leurs propoſitions, & en leurs conſeils, qu'on ne peut appeller, ni prudens, ni ſages, ſans parler improprement, ſans faire

tort à de si beaux noms, sans offenser la veritable Sagesse.

Quelle erreur! de s'imaginer que la Sagesse ne puisse iamais estre courageuse; qu'elle doiue tousiours craindre, & tousiours trembler. Ces nouueaux Sages connoissent les Sages de l'Antiquité: Ils ont leû Aristote aussi bien que nous, & n'ont pas fait neantmoins leur profit de ce vieux Oracle, rapporté par Aristote, QV'IL FAVT APPELLER LE PERIL AV SECOVRS DV PERIL, ET SORTIR D'VN MAL, PAR VN AVTRE MAL.

Quelque deplorable que soit la condition presente des choses, ils ne peuuent se resoudre à la nouueauté, & au changement: Ils aiment mieux souffrir le changement, que le faire, & l'attendre, que le preuenir. Au lieu d'obeïr à l'Oracle, & de tenter le second peril, ils s'accoustument, & se familiarisent auec le premier. Au lieu de faire vn effort, pour se tirer du mauuais pas, où ils sont tombez, ils y cherchent vne posture supportable, pour

y seiourner. Ils se trouuent bien dans le Mal, pourueû que le Mal ne les presse pas, & qu'ils en reculent la derniere extremité. Ce leur est assez que la Mort soit remise à vne autre fois, & que cependant, on les laisse ioüir de quelque interualle de mauuaise Vie. Sans doute ils seroient de l'opinion du Poëte Espagnol, qui disoit *que la Fievre quarte estoit vne bonne chose; parce qu'auec elle, on estoit asseuré de viure vn an; pour le moins de viure six mois; pour le moins de ne mourir pas de mort subite.*

Ce n'est donc pas regner, ce n'est pas vaincre, ce n'est pas triompher, ce qu'ils font: C'est seulement viure, & encore viure d'vne estrange sorte. C'est passer du matin à l'apresdisnée; c'est se traisner iusqu'au lendemain. Leur gouuernement n'est ni paix, ni guerre, ni tresve: C'est vn repos de paresse; c'est vn somme d'assoupissement, qu'ils procurent au Peuple par artifice, & qui n'est, ni bon, ni naturel.

Ils ne sçauent point guerir; ils sçauent

ſeulement farder les Malades, & leur faire le viſage bon. Ils veulent appriuoiſer la Rebellion, en la careſſant: Ils la ſaoulent de bienfaits, & de gratifications; Mais par là ils la rendent plus puiſſante, & non pas meilleure; Ils augmentent ſa force, & ne diminuënt point ſa malice. Quelquesfois ils luy oſtent quelques hommes, qui ſont à vendre, & des auantages qui ne luy ſeruent de rien; & ne voyent pas que c'eſt cultiuer le deſordre, que de toucher ainſi legerement à ſes branches, & à ſes reiettons; & ne mettre point le fer à ſon tronc, & à ſa racine.

Toute leur Experience n'eſt qu'vne Hiſtoire de malheurs, arriuez à ceux qui oſent, & qui entreprennent. Tout ce qui n'eſt pas aiſé, ils le nomment impoſſible; Et la Peur leur groſſiſſant les obiets, & leur multipliant, preſque à l'infini, chaque indiuidu; quand trois Malcontens ſe retirent de la Cour, aueque leur train, ils ſe figurent vne armée d'Ennemis, à la Campagne, qui entraiſne les Villes, & les

Communautez apres elle, ſans trouuer de reſiſtance. Apres quoy, ils ne ſe mettent point en deuoir de les chaſtier, mais ils taſchent de les adoucir; & au lieu de les aller viſiter auec des canons, & des ſoldats, ils leur enuoyent des gens de robbe longue, chargez d'offres, & de conditions, & leur promettent beaucoup plus, qu'ils ne pourroient eſperer de la Victoire.

Ainſi ils obligent le Prince à deſcendre de ſon Throſne, pour traitter aueque ſes Suiets. D'vn Souuerain, ils font vne Perſonne priuée, & d'vn Legiſlateur, vn Aduocat. Par cette breche, ils rompent l'Entre-deux qui le ſepare du Peuple, & changent la Puiſſance en Egalité. Les Coupables montent ſur le Tribunal, & deliberent de leur propre fait, aueque leur Iuge. Ils nomment le lieu de la Conference, & on l'accepte: Ils choiſiſſent pour conferer, les Perſonnes en qui ils ont plus de confiance, & on les leur donne. Et là il ne ſe parle, ni de pardon, ni de grace:

Ce ſeroient des termes trop rudes, & qui leur feroient mal aux oreilles ; Mais le Maiſtre offenſé declare ſolennellement, que tout a eſté fait, pour le bien de ſon ſeruice, & ſçait bon gré, à ſes Seruiteurs infideles, des iniures qu'il a receuës d'eux.

Enfin le deſſein de nos Gens n'eſtant que de congedier la Compagnie, & de ſeparer les Alliez ; ils leurs accordent plus qu'ils ne demandent. Ils ſont prodigues de la Foy publique : Ils ne menagent point le nom du Roy ; Et de cette ſorte, ils le mettent ſur le bord de deux extremitez egalement dangereuſes : Car ſoit qu'il veüille tenir ſa parole, en ruinant ſes Affaires, ſoit qu'il reſtabliſſe ſes Affaires, en violant ſa parole, il eſt touſiours reduit à vne deplorable election ; ou de hazarder ſon Eſtat, pour eſtre fidele, ou de manquer à ſon honneur, pour demeurer Roy.

Mais ſi, auant tout cela, & lés choſes eſtant encore entieres, il deſire prendre

vne resolution genereuse, & digne de luy : s'il ne veut plus, que sa bonté soit vne rente, & vn reuenu certain aux Rebelles ; s'il se lasse d'espuiser ses coffres, pour souldoyer les armées de ses Ennemis, & de payer tous les iours vne chose qu'il n'acquiert iamais : Alors ces habiles Conseillers luy viennent representer, auec beaucoup de mines & de grimaces, qu'il ne faut pas aigrir les Affaires ; que les Sages cedent à la violence du Temps, comme les Dieux à la necessité du Destin ; que les Princes, qui ont regné deuant luy, n'ont osé remüer cette pierre ; qu'il y auroit de la presomption, à vouloir mieux faire que ses Peres ; que la Guerre est vn mauuais moyen, de reformer les Estats ; que de mettre vn Corps en pieces, pour le raieunir, c'est vn remede de Magicien ; que de brusler sa Maison pour la nettoyer, c'est vn conseil d'Ennemi, c'est vne resolution de Furieux.

Ce n'est pas tout que cela. Ils estalent en suite de grands Lieux-communs, sur les

loüanges de la Paix & du Repos. Ils employent tout l'art des Rhetoriciens, à luy exagerer les miseres de la Guerre. Ils n'oublient pas la profanation des Temples; les Loix diuines & humaines violées; afin de faire couler leur propre lascheté, dans son esprit, sous ces termes specieux, & de luy persuader qu'ils ont raison, ne voulant pas luy auoüer qu'ils ont peur. Ils viuent ainsi aupres du Prince, & se maintiennent, entre Luy, & les Rebelles, par le commun besoin qu'on a de leur entremise, à conduire ce sale traffic, & à conseruer deux Partis en vn Estat, sans que l'vn puisse destruire tout à fait l'autre.

Ils sont aussi le plus souuent bons Amis des Estrangers. Que sert-il de le dissimuler? Ils apprehendent beaucoup plus de desplaire au Roy leur Voisin, que de desseruir le Roy leur Maistre. De sorte qu'il ne faut point parler sous leur Ministere, de proteger les Foibles, contre l'oppression des plus Forts, de resveiller les Pre-

tensions qui dorment ; d'entreprendre rien hors du Royaume ; quelque Iustice, quelque Bien-seance, quelque Facilité, qui semble persuader telles Entreprises. Ils condannent la memoire de Charles huitiesme, & maudissent les voyages d'Italie : Ils se moquent mesmes de ceux de la Terre Sainte, iusqu'à offenser la pieté des Siecles passez ; Ne craignant point de redire apres vn Impie de celuy-cy, *que c'estoient des fievres du Temps, & des maladies Populaires* ; que c'estoient des ieunesses de nos Princes, & des chaleurs de foye de leurs Conseillers. Vn de ces gens-là m'a soustenu qu'Alexandre n'auoit iamais esté ; que son Histoire estoit vn Roman ; que celuy d'Amadis n'estoit pas plus fabuleux, ni plus eloigné de la Vray-semblance.

Que si la mollesse de leurs Conseils ne preuaut pas tousiours à la vigueur & aux bonnes inclinations de leur Maistre : Si quelque iniure sensible, & qui ne se peut dissimuler, oblige l'Estat à vn res-

ſentiment public ; Alors ne pouuant pas blaſmer la choſe, dans ſon principe, ils la deſcrient tant qu'ils peuuent, dans les ſuittes, & par ſes effets. Et comme ſi la Victoire ne valoit pas les frais de la Guerre, quand vne Ville a eſté priſe ſur l'Ennemy ; *C'eſt perdre*, diſent-ils, *que de gaigner de la ſorte. Tant de gens de bien ſacrifiez à la vanité d'vn ſeul (ce ſeul ſera peut-eſtre vn Prince du Sang, ou vn Fils de France ;) Tant de Millions ſortis du Royaume, pour l'acquiſition d'vne Bicocque ! La ſeule deſpenſe de l'Artillerie acheueroit de nous ruiner, ſi nous faiſions vne ſeconde Conqueſte.*

Pareils Miniſtres ne pouuoient ſe conſoler à Carthage des Victoires d'Annibal en Italie : ils crioient dans le Conſeil, quand on apportoit de bonnes nouuelles, & qu'on verſoit à pleins boiſſeaux les bagues des Cheualiers Romains, qui auoient eſté tuez à la Guerre ; *Qu'il garde ſes Anneaux de fer, & ſes Trophées de papier, & qu'il nous rende nos Hom-*

mes, & nostre Argent. Iamais les affaires de la Republique ne furent ni plus fleurissantes, ni plus ruinées : Elle n'eut iamais, ni plus de reputation au dehors, ni plus de misere, dans ses entrailles.

Pareils Ministres ont esté cause de la fin des deux Empires, & ont perdu Rome & Constantinople, par la fatale mollesse de leurs conseils. Ils ont ouuert la porte à tous les Barbares : Ils ont honteusement acheté la Paix, soit des Goths, soit des Vandales, soit des autres Peuples de l'Aquilon, d'où tout le Mal deuoit venir, dans le Monde. Ils ont conté pour rien ce deshonneur de l'Empire, & cette infamie du Nom Romain, pourueu que par la douceur du Mot, ils pussent corriger l'amertume de la Chose, & que quand ils payoient Tribut à leurs Ennemis, il leur fust permis de dire qu'ils donnoient Pension à leurs Alliez. Ils ne se sont point souciez de la fortune de l'Auenir, & de ce que deuiendroit la Posterité, pourueu qu'ils pussent autant viure, que l'Estat

qu'ils gouuernoient pourroit durer.

Faiſons leur grace neantmoins encore vne fois, & ne les accuſons point de trahiſon. Ie croy qu'ils ne voudroient pas vendre, & liurer leur Maiſtre; Mais ils ne ſont pas faſchez que le Monde ſçache qu'ils le peuuent faire: Ils ne font point de difficulté de le mettre à prix, en certaines occaſions: Ils ſouffrent qu'on le marchande; Ils baillent meſmes des eſchantillons aux Marchands, quoy qu'ils ne ſe veüillent pas deſſaiſir de la Piece entiere. C'eſt vne de leurs Maximes QV'ON PEVT TROMPER QVELQVESFOIS LE PRINCE, POVR SON PROPRE BIEN: Et quand ils s'entendent auec les Miniſtres des autres Princes, ils appellent cela, *trauailler au bien general de la Chreſtienté, & maintenir la paix entre les Couronnes.*

N'a-t'on pas bien crû du temps de nos Peres, que Barberouſſe, & André Dorie, n'eſtoient pas en mauuaiſe intelligence? On ne pouuoit pas dire pourtant, que

l'vn ne fuſt bon Seruiteur de Soliman ; & l'autre de Charles : Mais ils auoient beſoin l'vn de l'autre, pour faire valoir leurs ſeruices, aupres de leurs Maiſtres, & pour bien garder la place qu'ils y tenoient. Le Turc loüoit le Chreſtien, & en parloit comme du ſeul homme, qui luy donnoit de la peine : Le Chreſtien rendoit la pareille au Turc, par des paroles auſſi obligeantes, & auſſi auantageuſes. Et vn Eſclaue d'Alger dit, ſur ce ſuiet, aſſez plaiſamment au Vice-Roy de Sicile, *que iamais vn Corbeau ne creue les yeux à vn autre Oyſeau de ſon eſpece ; & que ſi Dorie eſtoit ruïné, Barberouſſe auroit peu de credit, à la Porte du Grand Seigneur ; Comme auſſi Dorie deſcendroit de plus d'vn degré, à la Cour de l'Empereur, par la ruïne de Barberouſſe.*

Ils s'aidoient donc, & ſe fauoriſoient reciproquement, dans la continüation de la Guerre, qui eſtoit leur Meſtïer, & leur Affaire. Et puis que des Hommes ambitieux, par conſequent qui aimoient l'hon-

neur, ont eſté capables d'vn pareil trafic, ie vous laiſſe à penſer, ſi des Hommes qui n'aiment que leur intereſt, & qui ne connoiſſent point d'autre Honneſte que l'Vtile, ne ſeront pas bien aiſes de conſeruer leur authorité, par vn ſemblable commerce. Ne voudront-ils pas, à voſtre auis, ſe rendre neceſſaires pour durer? Ne feront-ils pas pour la Paix, qui leur doit eſtre vne moiſſon d'or, & vne moiſſon qui ne manque point, ce que les autres faiſoient pour la Guerre, dont la recolte eſt ſi incertaine, & les fruits ſont ſi aigres & ſi amers?

TEl eſt le procedé de nos Sages dans l'Adminiſtration de l'Eſtat, & dans la haute Region du Miniſtere. Mais quand ils deſcendent plus bas, & que leurs deuoirs ſont plus aiſez; pour cela ils ne s'acquitent pas mieux de ce qu'ils doiuent. Les affaires des Particuliers, qui dependent d'eux, prennent meſme train que les Publiques. En des Occaſions ſeures & faciles, où ils pourroient monſtrer de la

force à bon marché, ils ne peuuent s'empescher de faire voir leur naturelle foiblesse. Ils ne voudroient pas perdre l'amitié de ceux, dont ils rauissent le bien ; & en mesme temps, ils craignent & offensent les mesmes personnes. Ils s'entretiennent auec tout le monde, par des responses generales, & qui n'obligent point precisément. On ne part iamais mal satisfait d'aupres d'eux. Ils ne brauent, ni ne rebutent iamais personne. Ils ne donnent que de belles paroles, & de bonnes esperances.

A celuy qui leur demande iustice, ils font des ciuilitez, & des complimens: Ils presentent des roses & des violettes à qui a besoin de pain. Apres vous auoir tenu vn an en longueur, vous promettant de iour à autre, de vous donner contentement ; à la fin quand vous les pressez de la conclusion, ils vous prient de leur dire ce que c'est, & vous font voir que toutes les fois que vous auez parlé à eux, ils n'ont iamais eu dessein de vous escouter.

Vn

Vn Pretendant en Cour de Rome, y ayant esté traitté de cette sorte, & s'en retournant chez soy, comme il en estoit venu, trouua vn gibet à la sortie de Bologne (la Cour de Rome y estoit alors) & s'estant arresté quelque temps deuant ce gibet, à regarder vn Pendu qu'on venoit d'y mettre, on dit qu'il s'escria, tout d'vn coup, à haute voix, QVE IE T'ESTIME HEVREVX, MON AMI, DE N'AVOIR POINT AFFAIRE AV LIEV D'OV' IE VIENS? Vous voyez à qui ils sont cause que les gens d'affaires portent enuie, & en quel lieu ils obligent d'aller chercher la felicité. Et en effet, Mort pour Mort, & Bourreau pour Bourreau, il vaudroit encore mieux vne prompte Mort, & vn Bourreau diligent.

Ils sçauent ainsi lasser la patience des Solliciteurs; Ainsi ils se vangent de l'importunité des Supplians, & ne se mettent point en cholere, pour les mettre au desespoir. En quoy, à dire le vray, leur

procedé eſt ie ne ſçay quoy de bien rare, & bien digne de noſtre conſideration. Rien ne ſe peut imaginer de plus doux, ni de plus tranquille que leur malice. Il entre dans leur poiſon, autant de ſucre que d'arſenic ; & l'egalité de leur humeur eſt ſemblable au calme de cette Riuiere, où les corps les plus legers vont à fonds, ſans qu'il paroiſſe vne nuée, en l'air, ni qu'il y ait vne haleine de vent, qui la pouſſe.

Vn Homme de cette ſorte, eſt vn ſçauant Artiſan de Calomnies : Il ne manque iamais de plaſtre, ni de couleurs ; Il ſçait preparer & polir admirablement les mauuais offices. Il blaſme auec des Eloges, & non pas auec des Inuectiues. En apparence, il rend teſmoignage au grand Merite, & en effet, il donne des ſoupçons de la grande Reputation. Vous diriez qu'il plaint ceux qu'il accuſe, & qu'il a pitié de ceux qu'il veut ruïner. La Rhetorique apprend à meſdire groſſierement ; Il a trouué vne façon bien plus delicate de

faire la mesme chose. Cela s'appelle frapper sans leuer le bras : C'est blesser, sans qu'il coule de sang de la playe, ni qu'il paroisse de coup. Il se desguise en Ami, pour haïr, auec plus de seureté. Et afin qu'il soit crû charitable, dans le moment mesme qu'il assassine, il ne tuë personne, dont premierement il ne face l'Oraison funebre.

Tous les yeux, dit-il au Prince, sont « tournez sur luy. Les Soldats l'appellent « leur Pere, & le Peuple pense que c'est « son Intercesseur, enuers vostre Maiesté. Il « ne tient qu'à luy, qu'il ne se preuale de « cette faueur vniuerselle, & que de la pos- « session de tant de Cœurs, il ne forme vn « Parti qui porte son nom. Ie croy neant- « moins qu'il ne voudroit pas manquer à « son deuoir, & qu'il n'a que de bonnes « intentions. Les Astrologues & les Poë- « tes luy promettent bien vn Royaume ; « Mais outre que ce sont gens, qui ne tien- « nent pas ce qu'ils promettent, c'est peut- « estre vn Royaume d'outre-mer; Il doit peut- «

„ eſtre l'aller conquerir aux dernieres extre-
„ mitez de la Terre. Cependant il y a de
„ l'apparence qu'il ſe contentera de la pla-
„ ce, que voſtre Maieſté luy donne, apres
„ elle. Son ambition ſera plus ſage & plus
„ modeſte, que celle des autres Ambitieux.
„ Il ſe peut, Sire, que ſes deſſeins reſpecte-
„ ront la Couronne de ſon Maiſtre, & les
„ Loix de ſa Patrie.

La ialouſie du Prince s'allumant, par ces excuſes magnifiques, & par cette douceur apparente, meſlée de cette raillerie amere; la desfiance entre en ſon ame, aueque l'eſtime. Mais il reſte encore quelque choſe à faire. Le trauail eſt heureuſement commencé; mais il n'en doit pas demeurer là, & le Courtiſan diſſimulé paſſe
„ plus auant. Il adiouſte, que quoy qu'on
„ puiſſe dire, & quelque crime qu'on al-
„ legue, il ne ſçauroit conclurre à la con-
„ dannation d'vn Homme, qui autresfois a
„ ſi bien ſerui; Qu'il faut que Philippe ou
„ Alexandre ſe conſeille, en cecy, auec ſoy-
„ meſme, & auec les Dieux Immortels;

qu'il conſidere s'il y a plus de dommage, "
à ſe desfaire d'vn Seruiteur de ce merite, "
qu'il n'y a de peril, à ne s'en desfaire pas. "
Vous ne pouuez le perdre, ſans vn nota- "
ble intereſt de voſtre Eſtat ; Vous ne le "
pouuez conſeruer, ſans vn danger eui- "
dent de voſtre Perſonne : Regardez, "
Sire, lequel des deux vous eſt le plus "
proche, ou voſtre Eſtat, ou voſtre Per- "
ſonne. Voyez s'il vaut mieux vous desfier "
touſiours de cet Homme là, ou vous en "
aſſurer par le ſeul moyen que vous en a- "
uez. Vn Souuerain peut-il eſtre en ſeure- "
té, tant qu'il y aura vn Particulier qui "
peut corrompre le Senat, deſbaucher des "
Legions, & faire reuolter les Peuples? "

De cette ſorte, ſans faire de hautes exclamations, ni employer les figures violentes, il perſuade vne Ame timide, & pouſſe la Crainte, dans la cruauté. Ainſi la Cruauté fait la douce, & paroiſt officieuſe, & bien-faiſante. Par des loüanges empoiſonnées, & pires mille fois que la meſdiſance toute ſeche, il opine à la mort,

en disant qu'il ne veut pas opiner. Il se descharge de l'enuie du meurtre, par le biais dont il se sert, pour en faire la proposition. Il defere son Ennemy, en euitant le nom odieux d'Accusateur. Acheuant de le destruire, luy donnant le dernier coup, il dissimule encore sa haine; il fait encore le bon, & le pitoyable.

Mais auec tout cela, il a si grand' peur qu'il ne meure pas, & que la Ligue soit la plus forte, qu'apres auoir ietté, ou Philippe, ou Alexandre, dans des resolutions extremes, il fait ioüer vn autre ieu de
„ l'autre costé. Il auertit Celuy qu'il a entre-
„ pris de ruïner, qu'il n'y a plus de moyen
„ de le seruir au Palais, contre vne infinité
„ d'Ennemis secrets, qui luy rendent de
„ mauuais offices: Que pour luy, il ne con-
„ noist plus le Present, & ne sçait que penser
„ de l'Auenir, voyant le Prince dans des hu-
„ meurs si estranges, & si eloignées de la pre-
„ miere douceur de son Naturel; Qu'il esti-
„ me heureux ceux qui sont retirez, en leur
„ Maison, & qui ont quitté vne Cour, où

les Gens de bien ont perdu leur place, «
n'y pouuant plus estre que tesmoins de la «
violence des Meschans. Qu'il est sur le «
point de demander son congé, afin qu'il «
ne semble pas approuuer, par sa presence, «
le Mal qu'il ne sçauroit empescher, par ses «
conseils; & que, ni ses yeux mesmes, ni «
ses oreilles, n'ayent aucune part aux cho- «
ses qui se preparent. «

VOilà vne petite Monstre de ce grand Commerce de Piperie, que l'on exerce à la Cour. Et c'est à peu pres ce que vouloit dire, apres nostre Tacite, l'Histoire manuscrite que nous auons veuë, par son, PESSIMVM INIMICORVM GENVS LAVDANTES. C'est l'explication, ou la paraphrase du passage d'Ammian Marcellin, quand il parle de la Cour de l'Empereur Constance; Et ce sera encore, si vous le voulez, le commentaire de ces deux Vers de la diuine Ierusalem, que le feu Roy Henri le Grand trouuoit si beaux, & si dignes de Monsieur le * * * *

Gran Fabbro di calunnie, adorne in modi
Noui, che ſono accuſe, & paion lodi.

C'eſt particulierement au Païs de ces deux Vers, où il ſe trouue de ces excellens Trompeurs; & il me ſouuient d'vn des principaux Miniſtres de la premiere Cour de la Chreſtienté, qui eſtoit paſſé Maiſtre en cette belle ſcience. De ſi loin qu'il voyoit vn homme, à qui il venoit de rendre vn mauuais office, il luy crioit à haute voix, L'HO SERVITA SIGNOR. Et auec ces maximes de Piperie, il a gouuerné fort long temps le Monde: Il eſt paruenu à vne extreme vieilleſſe, en ne refuſant, ni n'accordant rien; en ne diſant, ni ouy, ni non; en receuant les deux Parties, auec la meſme ſerenité de viſage. Qu'il meure donc, quand il luy plaira, ce Romain ſi peu digne de la vieille Rome; ſi eloigné de la candeur, & de la ſincerité de l'ancien Fabrice, on pourra mettre, ſur ſon Tombeau, auec verité, QV'IL A

MENTI

MENTI SOIXANTE ET DIX ANS, & que la Comedie, qu'il a ioüée, a duré toute sa vie.

Il est vray que nous apprenons de quelques exemples, qu'on a vescu autresfois assez heureusement, sous ces molles & languissantes Dominations, & qu'elles n'ont pas tousiours esté funestes à la Patrie. Mais il faut prendre garde dans l'Histoire, si l'Administration que nous loüons, n'est point la suite d'vn meilleur Regne, si ce n'est point la chaleur qui reste d'vn feu qui n'est plus, & le mouuement du branle qui a cessé. Il faut remarquer si ce ne sont point les vertus des Peres, qui soustiennent l'infirmité des Enfans, & leur espargne qui fournit à leurs desbauches. Car en effet, apres vn long ordre, les Affaires vont presque d'elles-mesmes, & la Police ne peut pas si tost receuoir d'alteration, se ressentant encore de la bonne impression que quelque grand Prince y aura laissée. D'ailleurs, c'est le naturel des choses du Monde, de deman-

der du temps, & d'auoir de la peine à passer d'vn estat à l'autre. De sorte que s'il est arriué, que la Republique soit demeurée ferme, sous telles Puissances, foibles, debiles, mal asseurées, elle estoit peut-estre obligée de son repos, aux bons & solides fondemens, qui auoient esté posez de longue-main, quoy qu'on ne mist au dessus, que du chaume, ou de la terre. Ce n'estoit pas tant vn fruit du Gouuernement present, que les restes de l'heureuse Conduite du passé.





DISCOVRS
SIXIESME.



A CETTE ſcrupuleuſe & défiante Sageſſe, il ſe peut oppoſer vne certaine Vertu brutale, s'il m'eſt permis de la nommer de la ſorte. Mais pour la faire mieux reconnoiſtre, & pour la définir en la deſcriuant, ne la nommerions nous point vne Probité paſſionnée, indocile, impetüeuſe; qui ſuit pluſtoſt la fougue de la Nature, que la diſcipline de la Raiſon; qui a plus de courage que d'addreſſe?

Au commencement il ſemble que ce

ſoit vigueur, & ce n'eſt que dureté; On la prendroit pour force, & ce n'eſt que violence; dans laquelle l'eſprit ſe fixe, penſant ſe roidir, & deuient immobile, pour vouloir eſtre trop ferme. Or eſt-il qu'il importe de ſçauoir tourner & plier l'eſprit, ſelon l'exigence des occaſions, & la varieté des ſuiets qui ſe preſentent. Si on ne le rend ſouple & maniable; s'il n'eſt capable de diuerſes formes, dans vn Monde ſi changeant que celuy-ci, ſon Vſage qui doit eſtre vniuerſel, & n'auoir point d'obiet defini, trouue des bornes, des l'entrée de la carriere; s'arreſte à quelques rencontres, qu'il luy faut choiſir; ne s'eſtend qu'à vn tres-petit nombre de choſes. Et ces choſes arriuant aſſez rarement; les Miniſtres au contraire deuant agir châque iour, il ne ſe peut pas que d'vne ſeule drogue, ils facent toutes ſortes d'operations, & que du meſme feu qu'ils eſchauffent, ils puiſſent encore rafraiſchir.

I'auoüe bien qu'ils ont beaucoup de cœur, & que leurs intentions peuuent

estre bonnes ; Mais il n'y a point d'art ni de methode, pour conduire ces auantages de la naissance. Ils sont faits tout d'vne piece : Et s'il est question de passer par quelque ouuerture difficile ; au lieu qu'ils doiuent baisser la teste, il leur faudroit hausser la muraille : Il faudroit contraindre le Temps, les Hommes & les Affaires, de leur obeïr, & de les suyure. Ainsi ne voulant iamais entrer, dans le sens d'autruy ; ne pouuant iamais changer de place, ne connoissant point d'autre Raison que la leur, ils ne sont pas fort propres à gouuerner les Estats, où il est besoin de prendre de nouueaux auis, sur la nouueauté des accidens qui arriuent, & où quelquesfois le Pilote peut apprendre quelque chose des Passagers.

Quelle malheureuse regularité, pour vouloir aller tout droit, de ne se destourner pas d'vn Abysme, qui est au milieu du chemin ; de donner à trauers les Escueils, pour auoir l'honneur de ne point gauchir ; de reietter la bonne resolution,

parce qu'vn autre l'a proposée ? Cependant les Genereux imprudens tombent à toute heure dans ces Abyſmes, & heurtent ſans ceſſe contre ces Eſcueils : Ne pouuant paruenir à la premiere gloire de la Vertu, qui ſeroit de ne point faillir; ils negligent la ſeconde, qui eſt de ſçauoir r'habiller ſes fautes : Ne pouuant eſtre parfaits, ils ne veulent point eſtre penitens.

Quelque cauſe, bonne ou mauuaiſe, qu'ils ayent embraſſée d'abord, ils apportent vne obſtination aueugle à la ſouſtenir, & diſputent auſſi violemment pour le moindre de leurs ſentimens, que pour la Religion de leurs Peres. Volontiers ils ſeroient Martyrs de leurs Opinions. Ils continüent touſiours le Mal commencé, pour monſtrer qu'ils entreprennent, auec iugement, ce qu'ils font, auec perſeuerance.

Si vne propoſition qu'ils ont miſe en auant, par maniere de diſcours, & qu'ils ne croyent point veritable, vient à eſtre

contestée, des là ils s'interessent à la defendre: Apres, ils se la persuadent à demi: Dans le progres du raisonnement, ils la tiennent tout à fait asseurée; & ne la quittent point, que de Question problematique qu'elle estoit, pour le plus, au commencement de la Conference, ils n'en ayent fait vn point de Foy, en sa conclusion.

Si on les prie de considerer que les Ennemis sont puissans, & en grand nombre; ils respondent qu'il y a beaucoup de gens, & peu de Soldats; que ce ne sont point de vrais Ennemis, que c'est de la Canaille mutinée. Si on leur remonstre que le passage de l'Armée ne se peut faire, par l'endroit qu'ils se sont imaginez; ils s'agitent, & se tourmentent là dessus de telle façon, qu'il semble qu'ils pretendent de l'y faire passer, par la seule force de leurs paroles.

Ie ne me figure point icy des choses qui ne sont point. Ie ne fais point des Hommes artificiels: I'en connois, Monsei-

gneur, & ie vous les pourrois nommer, qui agiſſent de cette ſorte, dans les Conſeils; qui ne ſe rendent, ni à la Raiſon euidente, ni à la Couſtume eſtablie, ni à l'Vſage receu. Ils oppoſent la ſingularité de leur Opinion au conſentement des Peuples, & à la foule des Exemples. Les Brefs, & les Bulles des Papes; les Edits, & les Declarations des Rois ſont pour les autres, & non pas pour eux. Ils caſſent tous les Actes publics, quand ils ne s'accordent pas, aueque leur ſens particulier.

N'auons-nous pas veû en Flandre, premierement, & depuis en Italie, vn Miniſtre Eſpagnol, qui eſtoit de cette humeur? Il ne pût iamais ſe reſoudre à reconnoiſtre pour Roy de France, le feu Roy Henry le Grand: Il ne le pût iamais appeller que *le Bearnois*, *ou le Prince de Bearn*, lors qu'il vouloit luy faire faueur. La Ligue eſtoit morte, & ſans eſperance de reſſuſciter. La Paix de Veruins auoit eſté publiée, & tous ſes Articles executez. La Reconciliation du Roy s'eſtoit faitte

faitte ſolennellement auec le Saint Siege. Le Roy d'Eſpagne luy enuoyoit des Ambaſſadeurs, & en receuoit de luy. Tout cela neantmoins ne flechiſſoit point l'eſprit du Miniſtre. Il vouloit eſtre plus contraire à la France, que l'Eſpagne, & plus Catholique, que l'Egliſe. Son opiniaſtreté excommunioit celuy, que le Pape auoit abſous. Et il en eſtoit encore en ces termes, l'année mil ſix cens dix, à la veille que le Bearnois s'alloit rendre Maiſtre d'vne bonne partie de l'Europe. Et que ſçait-on s'il n'euſt pas commencé, par la Duché de Milan, dont ce Miniſtre eſtoit Gouuerneur, afin de luy faire changer de ſtile?

LEs Sages, dont nous fiſmes hier l'examen, n'aſſeurent quoy que ce ſoit; n'oſeroient iurer, qu'il ſoit iour en plein midy; ne ſont point certains, ſi les choſes qu'ils voyent, ſont ou Obiets ou Illuſions. Quand on leur demande leur ſentiment, ils diſent touſiours, IE PENSE, & iamais IE SÇAY; & dans les affaires les

plus claires, on ne peut tirer d'eux que, PEVT-ESTRE, IL SE PEVT FAIRE, ET IL FAVDRA VOIR. Ce qui procede, selon l'auis d'Aristote, d'vne opinion generalement mauuaise, qu'ils ont conceuë du Monde, & des apparences. De sorte qu'ils se peuuent tromper quelquesfois ; mais on ne les trompe que rarement. S'ils perdent, ce n'est que pour vouloir trop bien ioüer : C'est d'eux-mesmes, & de leur malheur, qu'ils se doiuent plaindre, & non pas de l'auantage, & de la piperie de leur Ennemy. Aussi cherchent-ils premierement la seureté, & en suite le profit. Ils se gouuernent, par le discours de la Raison, qui conclud à l'Vtile & au Certain ; & ne viuent pas, selon l'Institution Morale, qui se propose l'Honneste, & le Hazardeux.

Imaginez vous tout le contraire des autres, dont il s'agit, qui ne s'expriment qu'en termes affirmatifs ; qui decident les matieres les plus douteuses, & les plus embroüillées, par vn, CELA EST, IL NE

PEVT ESTRE AVTREMENT, IL FAVT DE NECESSITÉ ABSOLÜE QV'IL ARRIVE AINSI. D'ordinaire ils quittent le plus grand de leurs interests, pour la moindre de leurs passions. Ils preferent les loüanges aux presens, & les remerciemens aux recompenses. Ils se promettent merueilles de l'Auenir, & de la Fortune. Ils font valoir leurs doutes, leurs soupçons, leurs esperances, iusqu'à l'infini.

Auoüons pourtant la verité, à l'auantage des Gens d'auiourd'huy : Ils valent mieux que les Gens d'hier. Au iugement d'Aristote, les Timides sont defectueux, en ce qu'ils n'aspirent pas aux choses, dont est digne le Magnanime, & en ce qu'ils n'aspirent pas mesmes à celles, dont ils sont dignes. Mais les Audacieux ne sont excessifs, qu'en ce qu'ils aspirent aux choses, dont est digne le Magnanime, & non pas eux; ie parle de la Magnanimité, comme vous voyez, dans la rigueur des Philosophes, & non pas dans la licence des Poëtes; qui appelleroient bien Magnanimes nos Gens d'au-

iourd'huy, puis qu'ils appellent ainſi leurs Geans, leur Phaëton, & leur Capanée.

Il eſt certain que cette Audace & cette Fierté ne deſplaiſent pas touſiours au Monde : En quelques rencontres elles ont eu de l'approbation, & des loüanges : Elles ont eſté eſtimées, & ont reüſſi en la perſonne de ce Romain, qui ſemble ſi honneſte homme à Monſieur le Duc d'Eſpernon, & à Monſieur le Mareſchal Deſdiguieres. Voſtre Alteſſe veut bien que ie la face ſouuenir du ſtile, dont il eſcriuoit à l'Empereur.

La fidelité de ce Romain eſtoit ſans reproche : Et neantmoins il fut accuſé, en ſon abſence, & trouua vn Delateur à la Cour. Il commandoit vne Armée en Allemagne, & auoit beaucoup de creance & d'autorité, dans ſa Prouince, & parmi les Gens de guerre. Eſtant auerti de ce qui ſe paſſoit à Rome, & des mauuais offices qu'on luy rendoit au Palais, il eſcriuit à l'Empereur vne Lettre hardie & ſuperbe, dont voicy à peu pres les derniers

mots. Ma fidelité a esté pure & entiere, «
iusques icy, & ie ne changeray point, si «
on ne m'y force. Mais quiconque viendra «
pour succeder à ma Charge, ie suis resolu «
de le receuoir, comme ayant entrepris sur «
ma vie. ACCORDONS NOVS, S'IL VOVS «
PLAIST, CESAR. A VOVS TOVT «
L'EMPIRE, ET A MOY MON GOV- «
VERNEMENT. «

Ces Gens là difficilement s'entendent, auec l'Ennemy, mais ils se cabrent aisément, contre leur Maistre. Ils ne sont iamais rebelles, de dessein formé, & par inclination au mal; mais ils le peuuent estre, par despit, & par ressentiment. Ils ne manquent point de fidelité, pourueû qu'on se fie en eux. Ils ne desseruent point, mais ils veulent seruir à leur mode. Ils veulent estre Arbitres de leur deuoir, & de leur obeïssance.

Vn de ces Gens là (vous le connoissez Monseigneur) me voulut prouuer il n'y a pas long temps, qu'il seruoit son Maistre, en luy desobeïssant. Ce fut

dans vn entretien, de pres de quatre heures, que i'eus aueque luy, lors que ie le fus visiter, en son Gouuernement, de la part de vostre Altesse. Par vne plaisante distinction qu'il faisoit du Roy, & de l'Estat, il me dit que de fraische datte, & dans vne occasion, qui n'estoit pas encore passée, *il auoit esté tout droit au bien de l'Estat, sans auoir escouté plusieurs differentes voix, qui le vouloient arrester par les chemins, en luy alleguant le nom du Roy*. A quoy il aioustoit, se fondant sur vn principe, qu'il prenoit vn peu de haut; *que le Roy son premier Maistre, Pere du Roy d'à present, luy auoit commandé, auant sa mort, que s'il venoit vn tel temps, & qu'il arriuast vn tel accident, il ne manquast pas à faire vne telle chose, quelque ordre contraire qu'on luy apportast de la Cour, pour l'en empescher. Qu'il auoit crû estre obligé, en conscience, de suiure les intentions du plus grand, & du plus sage Prince du Monde, qu'il n'auoit pas apprehendé de*

pouuoir faillir, se conformant aux sentimens de Celuy, qui ne faisoit point de fautes.

Mais allez, ie vous prie, verifier ce commandement secret, qui n'est venu à la connoissance de personne; non pas mesme de la Reine veufue du feu Roy. Pour sçauoir au vray ce qui en est, il faudroit employer les charmes de la Magie: Il faudroit euoquer l'Ame du plus grand, & du plus sage Prince du Monde; de celuy qui ne faisoit point de fautes; & luy demander, si le Ministre qui l'allegue, ne l'allegue point à faux. C'est vne raillerie de penser estre encore à Philippe, sous le Regne d'Alexandre; de vouloir persuader à son Maistre, qu'on a raison de desobeïr; que l'opiniastreté a du merite; qu'il suffit de bien seruir, quoy que ce soit, contre le gré de Celuy qu'on sert.

Que ces Gens là, qui seruent ainsi à leur mode, soient tousiours, s'il y a moyen, à deux cent lieuës de la Cour; Qu'on les

employe, s'il est possible, en des lieux obscurs, où les mauuais exemples, n'estant pas si regardez, ne sont pas si dangereux. Mais il seroit mal de les appeller, aupres de la personne du Prince, où le respect n'est pas moins necessaire, que le seruice, & où ils voudroient estre ses Tuteurs, plustost que ses Conseillers.

Ce sont d'excellens Hommes, ie ne le nie pas; mais cette excellence n'est pas bien en sa place, sous la puissance d'vn autre. Ils aiment l'Estat & la Patrie; mais ils haïssent la Dependance, & la Suietion. Leur fin est droite; mais leurs moyens sont obliques, & semblent contraires à leur fin. Car ayant, pour obiet, le bien de la Monarchie, ils vsent de toute la licence, qui pourroit auoir lieu, dans le Gouuernement Populaire: Encore plus que cela: Voulant seruir, ils veulent seruir, en Souuerains. Ils m'ont dit eux-mesmes, dans nostre entretien, de pres de quatre heures, *qu'ils estoient trop Vieux, pour se remettre aux premiers elemens de leur de-*

uoir,

uoir; Et moy en ſouſriant, à ce qu'ils diſoient, ie leur ay dit de plus, *qu'ils eſtoient trop Grands, pour apprendre cette leçon, qu'vn Docteur de Cour donne à ſon Fils, dans l'Hiſtoire Grecque*, MON ENFANT FAIS TOY PETIT. Bons Gouuerneurs de Prouince, bons Gardiens de la Frontiere, bons Portiers du Royaume, tant qu'il vous plaira; Mais bons Miniſtres d'Eſtat, & bons Courtiſans, ie ne l'accorde pas, de la meſme ſorte.

Il y a des Affaires, dans leſquelles il ſe peut prendre diuers Partis; & de pluſieurs biais qui s'offrent, on doit choiſir le plus propre, pour les bien manier. En telles Affaires, ils apportent la meſme paſſion, & ſe laiſſent aller aux meſmes emportemens, que nous auons deſia remarquez ſur le ſuiet des Nouuelles. On ne ſçauroit les voir que dans l'vne, ou dans l'autre extremité. Ils aiment mieux tomber, que deſcendre. Ils deſirent auoir Tout, ou Rien. Ils demandent, ou la Mort, ou la Victoire; Quoy que neantmoins il me ſemble que

ce ſoit beaucoup d'emporter les trois quarts, quand on ne peut obtenir le Tout ; & qu'entre la Mort & la Victoire, il y ait la Paix, qui eſt vn Bien de valeur ineſtimable, & qui doit eſtre recherché des Vaincus, & deſiré des Victorieux.

Mais ce qui nous ſemble ne les perſuade pas, & ils n'ont point d'oreilles, pour nos remonſtrances. Il n'y a pas moyen de diuertir leur imagination de ſon obiet, & de luy faire changer de viſée. Ils ſont ennemis de tout accommodement, & ſi attachez aux regles qu'ils ſe preſcriuent, & à la rigueur de l'exacte Iuſtice, dont ils ſe picquent, qu'il eſt impoſſible de les rendre capables de l'Equité. Il n'eſt pas poſſible de leur faire prendre recompenſe d'vne choſe, quand elle eſt perduë : Ils veulent le meſme, & non le ſemblable : Ils combattent le ſens de la Loy, par les termes de la Loy, & ſe font iniure, en ſe faiſant droit : Ils me font ſouuenir de ces Freres ſi Celebres dans l'Hiſtoire, qui, ayant à partager egalement vne ſucceſſion,

casserent vn verre, pour le diuiser, & coupperent vn habillement en deux, afin que chacun en eust la moitié.

Si ceux-cy ne vont pas iusques-là, & si c'est en dire trop ; disons à tout le moins que, dans les Affaires, ils ne connoissent point ces temperamens de si grand vsage, & qu'on employe si vtilement, pour la perfection des Affaires, pour ioindre les choses esloignées, pour faciliter les difficiles. Ils ne connoissent point ces Relaschemens, ces Aiustemens, comme on parle auiourd'huy en Italie ; ce necessaire Milieu, qui semble souuent venir du Ciel, & dont on a besoin, pour conclurre les marchez, auec les Particuliers ; à plus forte raison les Traitez de Paix, entre les Princes, les Ligues offensiues & deffensiues, les Negociations, où il y va du salut des Peuples, & de la fortune des Royaumes.

Nos Farouches vertueux ne veulent point de ces Temperamens, & de ce Milieu : Dans vn Estat qui meurt de vieilles-

ſe, ils voudroient faire la meſme choſe, que s'ils gouuernoient, dans vne Republique nouuellement eſtablie ; qui ſeroit encore, dans la pureté de ſon inſtitution, & dans la vigueur de ſes premiers ordres. Ils ne parlent que du Pouuoir abſolu, que de l'Authorité du Senat, que de la Force des Loix ; bien que ce ſoient choſes qui vieilliſſent, comme les autres choſes, & qui s'affoibliſſent, en vieilliſſant.

Eſcoutez Caton, qui opine dans la
» Cauſe de Ceſar. Il faut, dit-il, le char-
» ger de chaiſnes (il ne dit point, Il faut
» s'en ſaiſir premierement.) Il faut l'en-
» uoyer, en cet eſtat là, à nos Alliez qu'il
» a offenſez ; afin qu'ils ſe facent raiſon
» eux meſmes, & qu'il ſoit puni de ſes Vic-
» toires iniuſtes. Ces, IL FAVT ſont aſ-
» ſez difficiles à executer, ſi la Faueur
» l'emporte ſur la Raiſon. Il faut, continuë-
» t'il, qu'il vienne plaider ſa Cauſe en per-
» ſonne, & qu'il nous rende conte de ſes
» Neuf années de Commandement. Il faut
» que tout ſe paſſe, ſelon les Loix ; c'eſt à

dire ; ſelon mon interpretation, il faut hazarder toutes les Loix, pour obſeruer les Formalitez.

Voſtre Alteſſe blaſme, ie m'aſſeure, cet auſtere Republicain, quoy que iamais homme ne fut plus loüé que luy. Ciceron n'eſtoit pas ſeulement ſon Amy particulier, il eſtoit ſon Admirateur public. Apres ſa mort, il fit quelque choſe de plus que ſon Oraiſon funebre, & ce qu'il fit donna occaſion aux deux Anticatons de Ceſar. Ciceron neantmoins parlant confidemment à Pomponius Atticus, auoüe que la Vertu de cet Homme, qu'il admiroit tant, eſtoit inutile à la Patrie. Il confeſſe que cet Homme diuin, car ainſi le nommoit-il, eſtoit hors d'vſage, & ne ſçauoit pas s'accommoder à la portée de ſon Siecle ; que quand il opinoit au Conſeil, *il penſoit eſtre, dans la Republique de Platon, & non pas, dans la lie du Peuple de Romulus.*

Ce mot de Ciceron explique vn Vers de Virgile, auquel les gens de l'Eſchole ne

prennent pas garde, & qui merite la reflexion des gens de la Cour. Dans la description du Bouclier de son Heros, où diuerses figures sont grauées, ayant voulu representer cette partie des Enfers, qui est habitée, par les Ames Saintes, il y fait presider Caton, auec souueraine authorité, & luy donne iurisdiction, sur ce Peuple de Iustes, & de Bien-heureux;

Secretosque Pios, his dantem iura Catonem;

Et comme l'a traduit vn Poëte de nos Amis,

Aux Iustes assemblez Caton donne des Loix.

A prendre la chose à la lettre, la Maison des Cesars estoit offensée, par ces paroles, & leur Ennemy ne pouuoit estre beatifié, que leur Cause ne fust condannée. Mais, à mon auis, Virgile s'entendoit en

cecy, auec les Cesars. Sans doute il auoit descouuert à Auguste le secret de sa Fiction, qui loüe en apparence, & qui se moque en effet; qui fait voir que la Vertu de Caton estoit de l'autre Monde, & non pas de celuy-ci. Virgile vouloit dire finement, & d'vne maniere figurée, qu'il faloit chercher à Caton des Citoyens tout bons, & tout vertueux; qu'il falloit luy faire vn Peuple tout exprés, pour estre digne de luy; que Caton ne pouuoit trouuer sa place, que dans vne Societé, qui ne se trouue point, sur la Terre.

Voilà en effet, où il faut que les Catons aillent pratiquer leurs Paradoxes, & debiter leurs Maximes genereuses. Icy nous ne viuons pas en ce Païs-là. Nous ne sommes pas au Païs des Idées, & de la Perfection; où les Ames sont deschargées de leurs Corps, sont gueries des Passions, sont purgées des autres infirmitez humaines. Qui vit iamais de Republique composée de Philosophes, beaucoup moins de Philosophes Stoïques?

Le Monde a perdu ſon innocence, il y a long temps. Nous ſommes dans la corruption des Siecles, & dans la caducité de la Nature. Tout eſt foible, tout eſt malade, dans les Aſſemblées des Hommes. Si vous voulez donc gouuerner heureuſement; ſi vous voulez trauailler au bien de l'Eſtat, auec ſucces, accommodez vous au deffaut, & à l'imperfection de voſtre matiere. Desfaites vous de cette vertu incommode, dont voſtre Siecle n'eſt pas capable. Supportez ce que vous ne ſçauriez reformer. Diſſimulez les fautes qui ne peuuent eſtre corrigées. Ne touchez point à des Maux qui deſcouuriront l'impuiſſance des Remedes; qui deſcrieront la Medecine, qui rendront ridicules les Medecins. Reſpectez ces fatales Maladies, qui ſont enuoyées d'en haut, & où il ſe remarque quelque choſe d'eſtranger, & d'inconnu. *Quand le doigt de Dieu paroiſt, il faut qu'il face peur à la main des Hommes.*

A la bonne heure, contentez, s'il ſe peut,

peut, l'honneur & la dignité de la Couronne. Mais ne perdez pas la Couronne, pour en vouloir conſeruer l'honneur & la dignité. Ne vous attachez pas de telle ſorte à cet *Honneſte*, ſauuage, rigoureux, & philoſophique; que vous ne le quitiez, ſi la neceſſité l'exige de vous, pour vn autre *Honneſte*, plus humain, plus doux, & plus populaire. Souuenez-vous que la Raiſon eſt beaucoup moins preſſée, dans la Politique, que dans la Morale; qu'elle a ſon eſtenduë plus large & plus libre, ſans comparaiſon, quand il s'agit de rendre les Peuples heureux, que quand il ne s'agit que de rendre gens de bien les Particuliers. Il y a des Maximes, qui ne ſont pas iuſtes de leur nature, mais que leur vſage iuſtifie. Il y a des Remedes ſales; Ce ſont pourtant des remedes: Dans ces ſalutaires Compoſitions, il entre du ſang humain; il entre de l'ordure, & d'autres vilaines choſes: Mais la Santé eſt encore plus belle, que toutes ces choſes ne ſont vilaines. Le venin guerit en quelque rencon-

tre, &, en ce cas là, le venin n'eſt pas mauuais.

Meſſieurs les Catons, ne ſoyez pas trop honneſtes, ni trop iuſtes. Ne decernez point de priſe de corps, contre ce Coupable, qui a vne armée, pour ſe defendre de vos Sergens; D'vn Mutin, n'en faites point vn deſeſperé. Au nom de Dieu ne forcez point ce nouueau Ceſar, à paſſer le Rubicon; à ſe rendre Maiſtre de ſa Patrie, à dire ces paroles remarquables, en regardant les Morts d'vne bataille, qu'il aura gaignée, ILS ONT VOVLV LEVR PROPRE MALHEVR; Apres auoir fait de ſi grandes choſes, on m'euſt donné des Commiſſaires, ſi ie ne me fuſſe ſerui de mes Soldats: I'euſſe eſté condanné, ſi mon Innocence n'euſt eſté armée: On me menaçoit de chaiſnes, & de priſon. On m'euſt liuré aux Barbares, ſi ma Cauſe n'euſt eſté auſſi forte, qu'elle eſtoit bonne.

C'eſt vn Monſtre, ie vous l'auoüe; C'eſt vn Prodige moral, que de voir vn Ci-

toyen, qui impoſe des Loix à ſa Ville; que de voir vn Suiet, qui traitte aueque ſon Prince. Mais ſouuent pareils Prodiges ne peuuent eſtre expiez, que par la diſſimulation, & par l'indulgence. Quand on ne peut domter ces ſortes de Monſtres, il faut eſſayer de les apriuoiſer. S'il ne tient qu'à donner à vn Victorieux, qui eſt armé, vn Aueu des choſes paſſées, pour luy faire poſer les armes; ne vous opiniaſtrez point, à luy faire prendre vne Abolition. Ne pointillez point ſur les Formes, & ſur les Paroles. Enuoyez luy ſon Aueu, auſſi ample, & auſſi auantageux qu'il le pourra deſirer; Que ce ſoit luy qui le dicte, & que ce ſoit vous qui l'eſcriuiez; qu'il ſoit eſcrit en Papier doré; qu'il ſoit tout peint, & tout parfumé de ſes loüanges.

I'ay leû autresfois, auec quelque ſorte d'indignation, vne Lettre de Iean Mathieu Giberti, Eueſque de Veronne, & Dataire du Pape Clement ſeptieſme. Elle eſt adreſſée au Nonce de ſon Maiſ-

tre, aupres du Roy de Hongrie; Et par
» cette Lettre, il luy tesmoigne, Que le Pape
» desire extremement la reconciliation du
» Royaume de Boheme, auec le Saint Siege;
» Mais que luy, Dataire, preuoit vn tres-
» grand empeschement, qui peut combat-
» tre l'extreme desir de sa Sainteté; C'est
» qu'il n'est pas de la grandeur & de la di-
» gnité de l'Eglise, de rechercher, ni les
» Rois, ni les Royaumes; & que, dans vne
» Affaire de si grande reputation, l'ordre
» ne doit pas estre renuersé, ni la bien-sean-
» ce violée; Que pour cet effet, il seroit à
» propos de trouuer quelque moyen, qui o-
» bligeast les Bohemes à commencer les pre-
» miers cette pratique, & à faire les auan-
» ces: Que se presentant au Cardinal Cam-
» pege (qui estoit Legat en Allemagne) ils
» seront receus à bras ouuerts, mais que
» ne se presentant pas, le Legat ne peut
» point aller au deuant d'eux, ni le Iuge
» solliciter les Parties; Qu'il faut leur accor-
» der ce qu'ils demandent, mais qu'il ne faut
» pas leur offrir ce qu'ils ne demandent pas.

N'eſt-il pas vray que voilà vn grand Menager du Point d'honneur ? Cette eſpargne ridicule me deſplaiſt, dans le procedé de Iean Mathieu Giberti, qui eſtoit d'ailleurs vn excellent Homme.

Il me faſche encore, & i'ay deſpit, que noſtre Demoſthene ait eſté de ces gens là. Ie voudrois de bon cœur que ce fuſt vn autre que luy, qui euſt, dit dans le Conſeil d'Athenes, ſur le ſuiet d'vne petite Iſle, voiſine de Samothrace, qui eſtoit conteſtée entre les Atheniens, & le Roy Philippe ; Si le Roy vous veut rendre l'Iſ- «
le, & que le mot de *rendre* ſoit porté par «
le Traitté, ie vous conſeille de la receuoir ; «
mais non pas s'il pretend de la vous don- «
ner, & s'il appelle Bien-fait la reſtitution «
de ce qui a eſté vſurpé ſur vous. «

Vous voyez, par là, que les grands Perſonnages ſe ſont amuſez à des vetilles, & que celuy-ci faiſoit plus de cas de la vanité du Mot que de la ſolidité de la Choſe. Si l'Empereur Charles euſt voulu faire vn preſent de la Duché de Milan, à nos derniers Rois, & que

Demosthene eust esté de leur conseil, il leur eust conseillé de refuser le present, de peur de faire tort aux Droits, qu'ils auoient sur la Duché. Il eust mieux aimé garder de iustes pretensions, & se consoler par l'esperance de l'Auenir, que de ioüir de l'auantage des choses presentes, & d'accepter la possession d'vne seconde Couronne, auec des termes, qu'il n'eust pas crû estre de la dignité de la premiere.

En ce mauuais Monde, où nous viuons, quand on nous fait iustice, imaginons-nous qu'on nous fait grace. Ne soyons point auares des termes, & des apparences, pourueû que l'essentiel nous demeure. Qu'on emporte quelques Tableaux, & quelques Giroüettes, pourueu qu'on nous laisse les Murailles & le Toit. Qu'on die que c'est Present, que c'est Grace, que c'est Aumosne, si on le veut : Quand la Piece sera nostre, il nous sera aisé de luy donner vn plus beau Nom, & qui nous plaira dauantage. Ayons auec honneur les Isles, qui nous appartiennent ; mais ayons-

les, à quelque prix que ce ſoit. Loüons-nous d'vn petit tort qu'on nous fait, pluſtoſt que de nous plaindre à la Poſterité, d'vne grande iniuſtice qu'on nous a faitte.

Il vaut mieux n'auoir pas la veuë ſi bonne & ſi penetrante, dans la diſcuſſion de ſes Droits, de peur d'y deſcouurir trop de iuſtice. Il vaut mieux n'eſtre pas ſi habile, dans ſon propre fait, de peur d'en eſtre trop perſuadé. Ce ſentiment ſi ſubtil, & ſi delicat, des iniures qu'on a receuës, n'eſt pas vne choſe bien commode, quand il s'agit de la reparation, qu'on en veut auoir. Vne ſi haute opinion du merite de ſa Cauſe, ſe ſouſmet difficilement au iugement, & à la deciſion d'autruy. Tout cela ne ſert qu'à rendre impoſſible ce qu'on a deſſein de faire, qu'à s'amuſer dans des lieux, d'où il faut ſortir, le plus promptement qu'il eſt poſſible. Ce ne ſont pas des moyens d'agir ; ce ſont des empeſchemens de l'action ; ce ne ſont pas des outils, pour applanir les difficultez de la Carriere ; ce

ſont des pierres au deuant du But. Ce ſont en effet des qualitez releuées, qui accompagnent d'ordinaire la Nobleſſe de cœur, & la generoſité : Mais d'ordinaire elles nuiſent plus qu'elles ne profittent : Pour le moins on ne les doit pas mettre à tous les iours, & les Foibles ne s'en peuuent pas ſeruir vtilement, contre les plus Forts.

Ie ne ſçay pas comme ils l'entendent. Mais il me ſemble qu'vn Traitté ne ſçauroit ſe conclurre plus malheureuſement, & auoir vn plus triſte ſucces, pour vne des deux Parties, que quand apres vne longue Negociation ; apres vne infinité de paroles iettées au vent, & d'Eſcrits qu'il faut mettre dans le feu, elle eſt obligée *d'en appeller à vn autre Siecle*, & qu'elle rapporte au logis toute ſa raiſon, & tout ſon honneur. On feroit bien mieux de quiter quelque choſe de cette raiſon, & de cet honneur. Pourquoy non conſentir à vn accommodement, qui ſera raiſonnable, par la conſideration de l'Vtile, & qui ne ſera pas deshonneſte,

dans

dans la neceſſité du Temps, à laquelle la generoſité meſme, & la nobleſſe de cœur ſe doiuent accommoder?

NE nous laiſſons donc point eblouïr, à la reputation de la Sageſſe des Grecs. Que les Orateurs d'Athenes ne nous perſuadent pas plus les vns que les autres. Le Païs, l'Antiquité, le Merite de ceux qui ont failli, au lieu de iuſtifier les fautes, les rend ſeulement plus viſibles, & plus remarquables. Vne fois en noſtre vie, ſeruons nous de la liberté de noſtre Iugement, qui ne doit pas touſiours eſtre ſubalterne, de celuy des Grecs, & des Romains. C'eſt vn ſuiet de conſolation, pour noſtre pauure Humanité, de voir qu'il y a eu de l'homme, dans les Heros.

Que cela me fait de bien, me diſoit autrefois vn excellent Homme, *de voir que les Heros ont fuy; que les Sages ont fait des ſotiſes; que ce grand Orateur s'eſt*

ſerui d'vn mauuais Mot, que ce grand Politique a eſté d'vne mauuaiſe Opinion. Ces Exemples de Foibleſſe & d'Infirmité, eſtoient les Spectacles, & les Paſſe-temps, qui diuertiſſoient quelquefois cet excellent Homme. Il ſe mocquoit de Demoſthene, & de ſon ridicule Point d'honneur : Mais il ſe mocquoit encore plus de Cleon, & de ſon extrauagante probité.

Celuy-ci ayant eſté appellé au Gouuernement de la Republique, voulut ſignaler l'entrée de ſa Charge, par ie ne ſçay quoy de bien nouueau, & de bien eſtrange. Le lendemain de ſa promotion, il enuoya prier ſes Amis de venir chez luy, où eſtant tous arriuez, & chacun auec eſperance d'auoir bonne part à ſa fortune, il leur tint vn diſcours, auquel pas vn d'eux ne s'attendoit, & qui faillit à les faire tomber de leur haut. Il leur dit, *qu'il les auoit aſſemblez en ſa maiſon, pour les en chaſſer, & pour leur declarer que veritablement eſtant Perſonne priuée, il auoit eſté leur Ami; mais qu'eſtant deuenu Magiſtrat, il croyoit eſ-*

tre obligé de renoncer à leur amitié. Il s'imagina que cette declaration estoit vn original de vertu ; vn acte de probité heroïque, la plus belle chose qui se fust faitte à Athenes, depuis la fondation de la Ville; depuis Thesée iusques à Cleon. Il crut qu'il faloit qu'vn homme d'Estat fust vn Ennemy public ; que pour la premiere espreuue de sa vigueur, il se desfist de toutes ses inclinations, & de toutes ses amitiez ; qu'il rompist tous les liens de la Nature, & de la Societé.

I'ay veû de ces faux Iustes, deça & delà les Monts. I'en ay veû, qui, pour faire admirer leur integrité, & pour obliger le Monde de dire, que la Faueur ne peut rien sur eux, prenoient l'interest d'vn Estranger, contre celuy d'vn Parent, ou d'vn Ami, encore que la Raison fust du costé du Parent, ou de l'Ami. Ils estoient rauis de faire perdre la Cause qui leur auoit esté recommandée, par leur Neueu, ou par leur Cousin germain, & le plus mauuais office qui se pouuoit rendre à vne

bonne affaire, eſtoit vne ſemblable recommandation. Lors que pluſieurs Competiteurs pretendoient à vne meſme Charge, ils la demandoient, pour celuy qu'ils ne connoiſſoient point, & non pas, pour celuy qu'ils en iugeoient digne.

Ie proteſte icy derechef, que ie n'amplifie point les choſes. Ie ne ſuis point exagerateur, comme celuy qui ne racontoit que des prodiges à voſtre Alteſſe, & n'auoit rien veû de ce qu'il luy racontoit. Ie vous rends raiſon, Monſeigneur, de ma propre experience, & ie pourrois nommer ceux de qui ie parle. I'en ay veû qui auoient ſi grand' peur de fauoriſer quelqu'vn, qu'ils deſapprouuoient, qu'ils blaſmoient, qu'ils condannoient tout le monde, & le plus ſouuent, ſans ſçauoir pourquoy. C'eſtoit, en eux, pluſtoſt bizarrerie que cruauté, pluſtoſt intemperance de langue, & bile qui s'exhaloit; que malice meditée, & deſſein de nuire, conceu dans l'eſprit, & digeré par le Temps, & par le Diſcours. Ils euſſent appellé Iules Ceſar, YVROGNE,

vne heure apres auoir dit de luy, QV'VN SOBRE ESTOIT VENV RVINER LA REPVBLIQVE.

Voſtre Alteſſe a oüi parler de ce Conſeiller, qui opinoit ordinairement à la mort, & qui s'endormoit quelquesfois auſſi ſur les Fleurs-de-Lis. Vn iour le Preſident de ſa Chambre, recueillant les voix de la Compagnie, & luy ayant demandé la ſienne, il luy reſpondit en ſurſaut, & n'eſtant pas encore bien reſveillé, *qu'il eſtoit d'auis, qu'on fiſt coupper le cou à cet Homme là. Mais c'eſt vn Pré, dont eſt queſtion*, dit le Preſident: *Qu'il ſoit donc fauché*, repliquā le Conſeiller.

Encore vne fois, ce n'eſt ni malice, ni cruauté; c'eſt fantaiſie, c'eſt chagrin, c'eſt bile, qui domine dans le temperament de ces Conſeillers, & qui noircit de ſa fumée, leurs premiers mouuemens, & leurs premieres paroles. Cette Humeur aduſte imprime, ſur leur front, vne Negatiue perpetüelle, auec laquelle ils vont eſtouffer les prieres, iuſques dans le cœur des Sup-

plians. Ils refuſent les choſes, qu'on ne leur a pas demandées, & qu'on n'a pas meſme deſſein de leur demander.

Ces Conſeillers ne ſont pas ceux qui doiuent eſtre appellez au Conſeil des Rois. Quand ils ſeroient le contraire de ce qu'ils paroiſſent, ils ne ſeroient pas pourtant à loüer, d'auoir ſi peu de ſoin du dehors de la Vertu, & de l'apparence du Bien. Quand ils auroient l'ame bien-faiſante, leur mine gaſteroit touſiours leurs bien-faits: leur mauuaiſe humeur ruïneroit tout le merite de leurs bonnes actions. Voyez comme ils ſe remparent, d'vne ſeuerité affreuſe, & inacceſſible; comme ce Fantoſme de ſeuerité rebute, & eſpouuente le Monde. Voyez comme ils s'eſtudient à ſe desfigurer l'exterieur; comme ils portent ce vilain maſque, aux Nopces meſmes, & aux Feſtins, où ils affectent auſſi bien qu'ailleurs, de ſe monſtrer terribles, & redoutables.

S'il a eſté dit autresfois d'vn Grec, tres-homme de bien, & tres-vertueux, QV'IL

N'AVOIT PAS SACRIFIÉ AVX GRACES; il ſe peut dire de ces Eſpagnols, ou de ces François, tres gens de bien auſſi, & tres-vertueux, que non ſeulement ils ſont plus indeuots que ce Grec; mais que paſſant de l'indeuotion à l'Impieté, bien loin de ſacrifier aux Graces, ils en ont abbatu les Autels; ils ont mis le feu au Temple de ces bonnes Deeſſes, ils s'efforcent d'en abolir tout à fait le culte. Acheuons de faire leur Eloge, & de repreſenter dans l'Eſpece, les Indiuidus que voſtre Alteſſe a remarquez, en diuerſes Cours, où elle a eſté.

Il eſt impoſſible de s'approcher d'eux, ſans ſe piquer : Ils iettent des pointes, & des aiguillons, de tout le corps : Leurs loüanges mordent; Leurs careſſes egratignent : Et comme il y a certains Maladroits, qui choquent les Viſages, qu'ils veulent baiſer; eux de meſme ne ſçauroient obliger qu'en deſobligeant : Ils ne ſçauroient promettre, qu'auec des yeux & des ſourcils, qui menacent. Ils ac-

cordent les faueurs, & les courtoisies, du mesme ton que les autres les refusent.





DISCOVRS
SEPTIESME.

IVSQVES icy nous n'auons attaqué perſonne, qui ne ſe puiſſe defendre. Et, ſi Voſtre Alteſſe le trouue bon, excuſons meſme ceux que nous auons accuſez. Ne reprochons point aux hommes les vices de leur naiſſance. Soyons indulgens à l'infirmité humaine. Donnons quelque choſe au temperament du corps, qui peut marquer l'eſprit de ſes taches. Compâtiſſons à la foibleſſe des Eſprits, puis que nous les receuons tels qu'on nous les baille,

& que nous ne les prenons pas à nostre choix.

La subtilité de l'Intelligence, la solidité du Iugement, la Prudence courageuse, la Hardiesse considerée, ne sont pas des choses volontaires : Elles ne dependent pas plus de nostre election, que la santé, & la belle taille. Nous sommes responsables de nos fautes, & non pas de celles de la Nature. Il n'y a personne qui soit tenu d'estre Habile; Mais il n'y en a point qui ne soit obligé d'estre Bon: Et si nous ne pouuons fournir, à la gloire du Public, de la Valeur, & de la Sagesse, nous deuons, pour le moins, contribuër de l'Innocence, au repos de la commune Societé.

Que dirons nous donc de ces Heureux Insolens, qui combattent, à enseignes desployées, l'authorité des Loix, & de la Iustice; qui apportent au Gouuernement des Estats, vn dessein formé de les ruïner; qui prennent leur graisse, & leur embonpoint, du suc, & de la substance des

Prouinces espuisées ; qui bastissent leur Maison, du debris, & de la dissipation de tout vn Royaume?

Que dirons nous de ces Valets insupportables, qui vangent leurs moindres querelles, auec les bras & les armes de leur Maistre ; qui declarent Criminels de Leze-Maiesté, tous ceux qui ne se prosternent pas deuant eux ; qui par vne Paix sanglante & crüelle, noire de deüil, & de funerailles, portent les Peuples au desespoir ; reduisent les plus gens de bien, à ne pouuoir se sauuer que dans la Reuolte?

Que dirons nous enfin de ces lasches Courtisans, qui sont les Triomphateurs, & n'ont pas esté les Victorieux ; qui ioüissent dans l'oisiueté, des peines, & des süeurs des grands Capitaines ; qui attendent à la Comedie, & au Bal, les nouuelles du gain des Batailles, & de la prise des Villes, dont il faut que les Generaux leur rendent conte?

Regardez-les dans l'ancienne Histoire,

& dans la Moderne. Voyez comme tout leur eſt butin, & tout leur eſt proye; comme ils ſe paiſſent de tous les corps Morts (ainſi parloit-on autresfois à Rome) & ne laiſſent que la perte, & l'affliction aux Familles deſolées; aux Orphelins, & aux Veuues. Car quoy qu'eſtant ſortis de la bouë, ils ne ſoient, à bien dire, Parens de perſonne, ils croyent eſtre Heritiers de tout le Monde. Il n'eſt point d'Officier de la Couronne, point de Gouuerneur de Place, dont ils ne pretendent que la ſucceſſion leur appartienne. Ils ne penſent point eſtre en ſeureté, tant qu'il y a vn Trou, & vn Precipice, qui ſoit en la puiſſance d'vn Autre.

Voſtre Alteſſe me fait ſigne que cette Deſcription luy a plû: C'eſt qu'elle aime la Verité, quelque negligée, & en quelque deſordre qu'elle puiſſe eſtre: Elle l'auroit trouuée belle, & les pieces de la Deſcription ſeroient placées plus iuſtement, ſi i'auois pris garde, de plus pres, aux Re-

gles de l'Art. Mais la foule des choſes rompt ſouuent les compas , & les meſures. Ie repreſente , ſans auoir deſſein d'aiuſter , ni d'embellir. Le Monde me fournit tout ce que ie debite, qui ne deſplaiſt pas à Voſtre Alteſſe. Conſultons encore, Monſeigneur , la longue experience de ce vieux Monde , vne experience , qui embraſſe tant de Siecles , & tant de Païs. Demandons luy des nouuelles plus particulieres de ceux qui l'ont gouuerné , en deſpit de luy ; de ces Gens, qui ont regné, ſans Couronne , ſans Droit , & ſans Merite.

Telles Gens s'introduiſent ordinairement à la Cour , par des moyens bas , & quelquesfois peu honneſtes : Ils doiuent quelquesfois le commencement de leur fortune , à vne ſarabande bien dancée , à l'agilité de leur corps , & à la beauté de leur viſage : Ils ſe font valoir par des ſeruices honteux , & dont le payement ne ſe peut demander en public : Ils ſe mettent en credit , par la ſeule recom-

mandation du Vice.

Leur desſein n'eſtant que de faire des propoſitions agreables, ils ne regardent point s'ils profitent, ou s'ils nuiſent: Pourueu qu'ils plaiſent, ce leur eſt aſſez. Et pour eſtablir cet eſtroit commerce, qu'ils meditent, aueque le Prince, ils s'inſinuënt dans ſon eſprit, par l'intelligence qu'ils taſchent d'auoir, aueque ſes paſſions. Mais s'eſtant vne fois emparez de ſon eſprit, ils en ſaiſiſſent toutes les auenuës, & n'y laiſſent pas ſeulement d'entrée à ſon Confeſſeur. Quelque foible & tendre que ſoit l'inclination qu'il a au Mal, ils l'arroſent, & la cultiuent, auec tant de ſoin, que bien-toſt il ſe forme vn gros arbre, d'vne petite ſemence, & vne habitude violente & opiniaſtre, d'vne legere diſpoſition.

Ce ſont des Petrones, & des Tigellins aupres de Neron: Ce ſont des Aduocats de la Volupté, qui plaident ſa Cauſe, contre la Vertu, & y reüſſiſſent beaucoup mieux que ne fit la Volupté elle-meſ-

me, quand elle ſe preſenta au ieune Hercule, & le harangua dans le Carrefour.

Il n'eſt pas croyable de combien de charmes ils ſe ſeruent, ſans employer ceux de la Magie, dont le Peuple ne laiſſe pas de les accuſer. Bon Dieu! combien ſont-ils ingenieux à inuenter de nouueaux plaiſirs à vne Ame ſaoule, & deſgouſtée! Auec quelles poïntes, & quels aiguillons ſçauent-ils reſveiller la conuoitiſe endormie, languiſſante, & qui n'en peut plus! Pour cela ils ne manquent pas d'appetits extrauagans, d'obiets eſtrangers, & de viandes inconnuës. Ils en iroient pluſtoſt chercher, iuſqu'au bout du Monde; iuſqu'au delà des bornes de la Nature; iuſques dans la licence des Fables. A leur dire, les Sybarites ont eſté de groſſiers Voluptueux: En matiere de delices, Naples, & Capoüe, les Corruptrices d'Annibal, n'y entendoient rien.

Toutesfois, ils ne ſe rendent pas les Maiſtres, du premier coup: La Vertu &

Eux diſputent quelque temps de la Faueur, à la Cour d'vn Prince de dix-huit ans : Tantoſt elle a le deſſus, & tantoſt elle leur cede. Ils partagent, auec elle, les affections, l'eſprit, & les heures. Burrhus eſt eſcouté ; Mais ils empeſchent qu'il ne ſoit cru. Ils ſont comme le contrepoids de Seneque ; Mais à la fin ils emportent tout à eux. Les Epicuriens deſtruiſent autant, en trois iours, que le Stoïque auoit baſti, en cinq ans. Au moins peut-on dire, qu'ayant pris la Place, ils desfont les Trauaux piece à piece. Ils attaquent les bonnes parties de leur Maiſtre, l'vne apres l'autre. Des pechez veniels, où ils ont trouué cette ieune Ame, rendant du combat, & faiſant de la reſiſtance, ils la conduiſent, de degré en degré, à la Tyrannie, & aux Sacrileges.

Au commencement, ils ſe contentent de luy ſouffler aux oreilles, qu'il n'eſt pas neceſſaire au Prince, d'eſtre ſi homme de bien; qu'il ſuffit qu'il ne ſoit pas meſchant ; Qu'il auroit trop de peine, à ſe faire aimer; qu'il
s'empeſche

s'empesche seulement de se faire haïr ; Que la Probité solide & perpetuelle est trop pesante & trop difficile; mais que son Image, qui ne charge point, a le mesme eclat que l'Original, & produit le mesme effet. Que, de temps en temps, vn acte vertueux, qui ne couste gueres, fait bien à propos, peut entretenir la reputation. De là ils vont plus auant, & ne le laissent pas en si beau chemin : Apres luy auoir fait passer le Bien, pour indifferent, ils luy font trouuer le Mal raisonnable : Ils donnent au Vice la couleur de la Vertu.

S'il luy prend enuie de se desfaire d'vn de ses Parens, contre la defense expresse de la Religion de l'Estat, qui ne veut pas *qu'on verse le sang de l'Empire*, ils luy conseillent de le faire estrangler, auec la corde d'vn arc, afin qu'il ne s'en perde pas vne goutte, & que la Religion soit satisfaitte. S'il a vn Inceste en teste, & que cet Inceste soit combatu de quelques remors ; ils viennent incontinent au secours de son esprit trauaillé. Ils soulagent ses

peines, par vne ſubtilité merueilleuſe ; luy repreſentant, que veritablement il n'y a point de Loy, qui permette au Frere de coucher auec ſa Sœur ; mais qu'il y a vne Loy fondamentale de la Monarchie, & Maiſtreſſe de toutes les Loix, qui permet au Prince de faire ce qu'il luy plaiſt.

Pour authoriſer les grandes fautes, ils ne manquent pas de grands Exemples.
» Ce n'eſt pas en Turquie, luy diſent-ils,
» & chez les Barbares, qu'il faut chercher
» des exemples : Le Peuple de Dieu, la
» Nation Sainte, vous en fournira plus qu'il
» n'en faut. Le Roy qui a baſti le Temple,
» a eſté auſſi le Fondateur du Serrail, & on
» ne voit auiourd'huy, à Conſtantinople, que
» la copie de ce qu'on a veû autresfois, en Ie-
» ruſalem. Vous vous contentez d'vne ſeule
» femme ; Et le Sage par excellence, le
» Sage Salomon en a eu ſix cens, que
» l'Eſcriture Sainte nomme legitimes, ſans
» conter celles, qui ne l'eſtoient pas. Mais
» vous auez bien oüi parler de la derniere
» volonté de Dauid ſon Pere, & des belles

choſes qu'il ordonna, par ſon Teſtament. «
Ie ne veux point vous exagerer ces «
choſes: Conſiderez ſeulement par com- «
bien de Morts il conſeilla à ſon Fils d'aſ- «
ſeurer ſa Vie. «

Dans la Loy de Grace vous ne trou- «
uerez pas plus de douceur. Vous heſitez; «
vous apprehendez de chaſſer vn Frere, de «
mettre en priſon vn Couſin germain. Le «
Grand Conſtantin, ce tres-ſaint, tres-reli- «
gieux, & tres-diuin Empereur, comme il «
a eſté appellé, par la bouche des Conciles, «
a bien fait plus, ſans deliberer. Ne ſçauez «
vous pas qu'il fit mourir ſon propre Fils, «
au premier ſoupçon qu'on luy en donna? «
Il eſt vray qu'il eut regret de ſa mort, & «
qu'il reconnut ſon innocence : Mais cet- «
te reconnoiſſance vint vn peu tard, & «
ſon regret ne dura que vingt-quatre heures. «
Il crût en eſtre quitte, pour faire eriger, au «
Defunt, vne Statuë, auec cette Inſcrip- «
tion, A MON FILS CRISPVS, QVE I'AY «
FAIT MOVRIR INIVSTEMENT. «

Faites difficulté, apres cela, de vous deſ- «

„ charger d'vn fardeau, qui vous incommo-
„ de ; d'oster de vostre chemin, vn hom-
„ me qui vous presse, dans le Monde, &
„ qui vous marche, sur les talons ; vn
„ Cousin au troisiesme, ou au quatriesme
„ degré ; qui a dessein de sauter tous
„ ces degrez, pour se mettre en vostre
„ place ?
„ Vous auez quelque consideration, pour
„ le charactere & pour la personne des
„ Ecclesiastiques, qui ne veulent pas vous
„ rendre vne obeïssance aueugle. Charles-
„ magne, qui est vn des Saints de nostre
„ Eglise, & vn des Predecesseurs des
„ Rois de France, n'eut pas le mesme res-
„ pect que vous. Il tua de sa propre main
„ vn Abbé reuestu à l'Autel, & prest de
„ dire la Messe, qui luy auoit refusé ie ne
„ sçay quoy.
„ Vous espargnez l'Authorité absoluë ;
„ Vous n'osez vser de force, quand le
„ bien de vos affaires vous le demande ;
„ L'exemple du mesme Charlesmagne vous
„ oste tout le scrupule, que vostre con-

ſcience vous pourroit donner. Quoy qu'on « vous die de ſes Capitulaires, il ne con- « noiſſoit point de meilleur, ni de plus grand « droit que celuy des Armes : Le pommeau « de ſon eſpée luy ſeruoit de ſceau, & de « cachet. Ne penſez pas que i'en veüille fai- « re accroire. Cecy eſt hiſtorique, & doit « eſtre pris à la lettre : On trouue encore « auiourd'huy des Priuileges accordez, & « des Donations de Terres faittes par ce « bon & orthodoxe Empereur, preſens « Roland, & Oliuier, qui ſont ſeellées du « pommeau de ſon eſpée, & qu'il promet « de garantir, par le tranchant de la meſme « eſpée. «

Il y a eu des Fauoris ; ie ne dis pas où, mais il y en a eu, qui ont fait au Prince ces dangereuſes Leçons ; & ie le ſçay des Docteurs meſmes, qui leur auoient recueilli ces belles hiſtoires.

S'ennuyant enfin de defendre des Crimes, qui n'ont point de Iuge, & d'excuſer vne cruauté toute-puiſſante, ils ont dit franchement au Prince, que lors qu'il

n'y auoit point d'exemple de quelque chose, il en faloit faire; que ce qui estoit inoüi, ne le seroit plus, quand il seroit fait; qu'il estoit honteux à l'Authorité souueraine, de rendre raison de quoy que ce soit; & messeant à qui a des Flottes, & des Armées, pour maintenir ses actions, de chercher des paroles, & des pretextes, pour les deguiser.

Il n'y a point d'homme (c'est le langage des Sejans, & des Plautians) qui soit innocent en toutes les parties de sa vie, & qui en son ame ne haïsse ses Superieurs. Par consequent, le Prince ne sçauroit condanner que des Coupables, ni frapper que sur des Ennemis: Par consequent, il gratifie celuy à qui il oste le bien, de ce qu'il ne luy oste pas l'honneur, & de ce qu'il luy laisse la vie. Selon leurs Principes la Loyauté est vne vertu de Marchand, & non pas de Souuerain. Ils alleguent de ie ne sçay quel Poëte, *que dans le Ciel on met en mesme balance les sermens des Princes, & des Amants; Que les Dieux se*

rient egalement des vns & des autres ; Que Iupiter commande qu'on les iette au vent , comme choses viles , & de nulle consequence.

Ainsi en bouffonnant , & en alleguant les Fables, ils persuadent tout de bon au Prince, qu'il n'est point obligé à sa parole, apres luy auoir persuadé qu'il n'est pas suiet, non plus , aux fantaisies , & aux visions des Legislateurs ; Ils soustiennent que c'est à luy à definir de nouueau aux Hommes , ce qui est bon & mauuais ; à declarer au Monde , ce qu'il veut qui soit iuste & iniuste à l'auenir ; à mettre le prix & l'estimation à chaque chose , aussi bien dans la Morale , que dans la Police.

VOilà comme se font les Tyrans. De ce germe, s'engendrent les Monstres. De ces commencemens, on vient à mettre le feu à Rome ; à faire vne boucherie du Senat ; à deshonnorer la Nature, par ses desbauches , & à luy declarer la guerre

par ſes parricides. Les Complaiſans ſont les premieres cauſes de tant de malheurs; & ſi ces Vents ne ſouffloient point, nous ne verrions point de ces tempeſtes. Ce n'eſt donc pas ſans ſuiet, que nous en parlons auec quelque emotion, & qu'eſtant en bon eſtat de ce coſté là, par la bonne conduite de Voſtre Alteſſe, l'Humanité nous conuie à compâtir aux peines des Eſtats malades, & des Peuples affligez. Mais ne nous contentons pas de les plaindre; Reuenons de la pitié à l'indignation.

Puis que, dans le Monde, il n'eſt point de bien de ſi grand vſage, & qui ſe communique ſi vnïuerſellement, qu'vn bon Prince, ni de mal qui s'eſpande plus au long, & qui nuiſe dauantage, qu'vn mauuais Prince; il n'y a point aſſez de ſupplices en toute l'eſtenduë de la Iuſtice humaine, pour ceux qui changent ce Bien en Mal, & qui corrompent vne choſe ſi ſalutaire & ſi excellente. Il vaudroit beaucoup mieux qu'ils empoiſonnaſſent tous

les Puis, & toutes les Fontaines de leur Païs : Quand ils infecteroient mesme les Riuieres, on pourroit faire venir de l'eau d'ailleurs, & le Ciel en fourniroit tousiours quelques gouttes : Mais il faut boire icy de necessité, soit de l'eau, soit du venin. Contre ces maux domestiques, il n'est pas permis de se seruir de remedes estrangers. Nous sommes obligez de demeurer miserables, par les Loix de nostre Religion, & d'obeïr aux Furieux, & aux Enragez, non seulement par la crainte, mais aussi par la conscience.

C'est pourquoy, puis que les personnes des Princes, quels qu'ils soient, nous doiuent estre inuiolables, & saintes, & que les characteres du doigt de Dieu font vne impression, qu'il faut reuerer, sur quelque matiere qu'elle soit grauée ; tournons nostre haine contre leurs Flateurs, qui nous iettent, dans ces miseres sans ressource : Prenons nous-en aux mauuais Conseillers, qui nous donnent les mauuais Princes, & qui excitent les Inno-

cens à tüer, & les Meurtriers à brusler les Temples. Car en effet leurs auis pernicieux encherissent tousiours, sur les resolutions qui ont esté prises. Leurs Maximes de feu & de sang asseurent & fortifient la Malice, quand elle est encore craintiue & douteuse. Ils aiguisent ce qui couppe; Ils precipitent ce qui panche; Ils encouragent les Violens, quand ils courent à la proye: Ils eschauffent les Auares, apres nostre bien, & les Impudiques, apres nos femmes.

QVe s'ils rencontrent des naturels peu susceptibles de ces fortes passions, & eloignez en pareil degré du Vice, & de la Vertu; S'il leur tombe, entre les mains, de ces Princes doux, qui n'ont ni pointe, ni aiguillon, & qui ne sçauroient se porter au mal, parce qu'ils ne sçauroient remüer, de sa place, leur inclination paresseuse: Alors encore pis, pour les Peu-

ples, qui ont à viure ſous eux : Car, abuſant de la ſimplicité d'vn Maiſtre facile, & de l'auantage que leur eſprit a ſur le ſien, ils regnent eux-meſmes à deſcouuert ; Et ne le gardant que comme le Droit, & le Tiltre de leur iniuſte Domination, ils adiouſtent à la peſanteur de la Tyrannie, la honte qu'il y a de la souffrir d'vn Particulier.

Vous ne ſçauriez vous imaginer les ruſes & les artifices, dont ils s'auiſent, pour en venir là, & pour s'aſſuiettir tout-à-fait le Prince. Premierement la methode eſt de le piquer de gloire, en l'eſtabliſſement de leur fortune. Ils luy font entendre, par diuerſes Sarbatanes, que ſes Predeceſſeurs, qui n'eſtoient pas plus puiſſans que luy, ont bien fait de plus grandes Creatures ; Qu'il vaut beaucoup mieux eleuer des Gens nouueaux, qui n'ont point de dependance, & qui ne tiendront qu'à ſa Maieſté, que de ſe ſeruir de Perſonnes de bonne naiſſance, & de probité connuë, qui ont deſia

leurs affections, & leur Parti : Qu'il y va de son honneur, de ne laisser pas ses Ouurages imparfaits ; de trauailler à leur embellissement, apres auoir establi leur solidité ; Qu'il doit les mettre en estat, de ne pouuoir estre desfaits que par luy. Que s'il cede aux desirs des Grands, qui ne veulent point de Compagnons ; & s'il contente les plaintes du Peuple, qui est ennemi de toutes les Grandeurs naissantes, il n'aura pas à l'auenir la liberté de faire du bien ; il sera contraint d'assembler les Estats generaux, pour disposer de la moindre Charge de son Royaume. Qu'apres tout, il ne peut abandonner vne Personne qui luy a esté chere, sans condanner la conduitte de plusieurs années, & rendre vn tesmoignage public, ou de son aueuglement passé, ou de sa legereté presente.

Il est certain qu'ayant commencé d'aimer quelque chose, pour l'amour d'elle-mesme, le Temps adiouste incontinent nostre propre interest, au merite de la cho-

ſe. Le deſir que nous auons que le Monde croye, que toutes nos elections ſont bonnes, apporte de la neceſſité à vne action, qui eſtoit volontaire auparauant. De ſorte que ce qui s'eſt fait, contre la raiſon, ne pouuant eſtre iuſtifié que par la conſtance, nous ne penſons iamais en faire aſſez : Et ſur cette creance que nous auons, quand nous ſerions reſolus de ne continüer pas noſtre affection, il ſemble que nous ſommes obligez de deffendre noſtre iugement.

Or ſi ces conſiderations peuuent eſbranler les Eſprits fermes, & font quelquesfois faillir les Sages, il n'y a pas dequoy s'eſtonner, ſi elles renuerſent aiſément vn Prince foible, qui n'vſe que de raiſon empruntée, & qui ſe laiſſera touſiours perſuader, à vne fort mediocre eloquence, pourueu qu'elle fauoriſe ſon inclination.

Le voilà donc engagé, dans l'agrandiſſement du Suiet qu'il aime : Il n'en parle plus que comme de ſon Entrepriſe, &

de ſa Fin. Le voilà Idolatre, ſans y penſer: Il adore ce qu'il a fait, & fait comme les Statüaires d'Athenes, qui faiſoient leurs Dieux de leurs Ouurages. Ses penſées, qui ne deuroient s'occuper qu'à la Gloire, & n'auoir pour obiet que le ſalut du Public, aboutiſſent toutes à ce beau Deſſein. Il luy ouure ſes coffres, & luy verſe ſes threſors, autant pour faire deſpit aux autres, que pour luy faire du bien. Il luy a deſia donné toutes les charges de ſon Royaume, & tous les ornemens de ſa Couronne: Il ne luy reſte plus que ſa propre perſonne, à luy, donner. Ce qu'il fait finalement, auec vne ſi abſoluë & ſi entiere reſignation, qu'il n'eſt point d'exemple, dans les Monaſteres, d'vne volonté plus ſousmiſe, & d'vn plus parfait renoncement de ſoy-meſme.

On ne le monſtre que quand on a beſoin de ſa preſence, pour authoriſer les conſeils, auxquels il n'a point eu de part; & il eſt content de ne paroiſtre que pour cela. On l'amuſe à de petits diuertiſſemens,

indignes de ſa condition, & de ſon âge; Mais ſi on luy bailloit des poupées, pour ſe ioüer, il ne s'en offenſeroit pas. On luy change tous les iours ſes Domeſtiques, & il le trouue bon : On oſte d'aupres de luy tout ce qui parle, & il ne ſonge point à quel deſſein : On luy fait vne Cour toute neuve, & il la reçoit : On ruïne ſous diuers pretextes, ce qu'il y a d'Eminent & de Vertueux en ſon Eſtat, & il y preſte ſon conſentement.

Contre les moins endurans, & les plus difficiles au ioug, on employe les armes & la force ouuerte : On attaque les Riches & les Paiſibles, par des Accuſateurs & des Calomnies. A ceux que les ſeruices maintiennent, & dont la fidelité eſt ſans reproche, on donne des Commiſſions ruïneuſes, ou de meſchantes Armées, pour aller attaquer de bonnes Places, afin qu'ils perdent leur reputation, ou qu'ils ſe perdent eux-meſmes. On chaſſe les vns, par vn commandement abſolu de ſe retirer ; On bannit les autres, par

vne Ambaſſade; Et, en la place de tous tant qu'ils ſont, le Courtiſan ambitieux met des perſonnes à ſa deuotion, qui ne regardent iamais au delà de leur Bienfaiteur, & s'arreſtent à la plus proche cauſe de leur fortune.

Ainſi le pauure Prince demeure à la merci, & à la diſcretion de ſon Fauori, ne iette pas vn ſouſpir, dont vn Eſpion ne luy rende conte, ne profere pas vne parole, qui ne luy ſoit rapportée. Si bien qu'au milieu de la Cour, il eſt dans les ennuis de la Solitude. Il ne voit plus rien à l'entour de ſa Perſonne, qui ſoit de ſa connoiſſance, & n'a pas vne oreille fidele, à qui il puiſſe dire, *Ie ſouffre.* Mais auſſi il eſt engagé ſi auant, qu'il n'y a point de moyen de s'en deſdire. L'autre luy a rendu tout le Monde, ou ennemi, ou ſuſpect, afin qu'il ne ſe puiſſe fier qu'en luy. Par vne longue poſſeſſion des affaires, dont il n'a fait part à perſonne, n'y ayant plus que luy ſeul qui les entende, & qui connoiſſe l'Eſ-

tat,

tat, il deuient enfin vn Mal neceſſaire, & dont le Prince ne ſe peut guerir, que par vn remede dangereux.

De cette façon en pleine paix, eſtant bien auec tous ſes Voiſins; ne paroiſſant aucun Ennemi eſtrange, ſur la Frontiere, ſans auoir donné vn coup d'eſpée, ni s'eſtre hazardé plus loin que du Palais à la Ruë, il ſe voit miſerablement tombé en la puiſſance d'autruy, qui eſt le pis qui luy pourroit arriuer, apres la perte d'vne Bataille. Le moment malheureux auquel il a commencé d'aimer, & de croire plus qu'il ne faloit, l'a reduit à cette deplorable extremité. Et à parler ſainement, la Iournée de Pauie ne fut pas ſi funeſte à François premier, ni la priſe de Rome à Clement ſeptieſme. Car ſi leur diſgrace fut grande, pour le moins elle ne fut pas volontaire: S'ils perdirent leur liberté, ils conſeruerent, dans leur affliction, la grandeur de leur courage; & s'ils furent faits priſonniers, ce fut d'vn grand Empereur leur Ennemi, & non pas d'vn de leurs

petits Suiets. Il n'est point de si miserable, de si sale, de si infame captiuité, que celle du Prince, qui se laisse prendre dans son Cabinet, & par vn des Siens : Il ne sçauroit exercer vne plus lasche patience, ni estre malheureux plus honteusement.

Ie dis bien dauantage. Lors qu'vn Roy mange son Peuple, iusques aux os, & qu'il vit en son Estat, comme en Terre d'Ennemi, il ne s'eloigne point tant du deuoir de sa Charge, que quand il obeït à vn autre. La Tyrannie est bien differente de la Royauté ; Toutesfois elle luy ressemble beaucoup plus, que ne fait la Seruitude. C'est au moins quelque forme de Gouuernement, & vne façon de commander aux hommes, encore qu'elle ne soit pas la plus parfaitte de toutes. Mais si vn Souuerain se donne en proye à trois ou quatre petites gens, & ne se reserue, ni la disposition de sa volonté, pour suyure ses inclinations, ni l'vsage de son esprit, pour connoistre ses affaires ; En ce

cas là, ie ne ſçay pas quel nom luy bailler, & il n'y a point de plus miſerable Interregne que ſa Vie, durant laquelle il ne fait rien, & fait tous les maux qui arriuent à ſon Peuple.

En cét eſtat là, il eſt mort ciuilement, & s'eſt comme deposé ſoy-meſme, Ce n'eſt plus que ſon Effigie que l'on ſert en public, à qui on rend quelques deuoirs de parade, & de couſtume ; à qui on fait force reuerences inutiles. On ne s'attache plus à la Puiſſance legitime & naturelle : On en ſuit vne autre, qui eſt eſtrangere, & vſurpatrice ; qui eſt née de la premiere, par vne voye violente, & comme par adultere. On quitte la Royauté, pour courir apres la Faueur, de laquelle les Arabes diſent, *que c'eſt vne Fille, qui tuë bien ſouuent ſa propre Mere.*

La belle choſe que c'eſtoit, de voir autresfois vn Roy de Caſtille, qui n'oſoit aller à la promenade, ni prendre vn habillement neuf, ſans la permiſſion d'Aluare de Lune. Il faloit qu'il obtinſt de

luy, toutes les graces que luy demandoient les autres : Le plus qu'il pouuoit, c'estoit de recommander ses Seruiteurs à son Fauori, & de faire office pour ceux qu'il aimoit. La belle chose que ce seroit, de voir vn Courtisan, comme celuy-là, qui reuoquast les Elections du Prince, & redonnast les Charges, que son Maistre auroit desia données! La belle chose, s'il trouuoit mauuais que son Maistre voulust lire, vne fois en sa vie, vn papier, qu'il luy auroit presenté à signer; s'il se plaignoit que c'est offenser sa fidelité, & oublier ses seruices!

Mais ce seroit bien vne plus belle & plus excellente chose, si cet Homme qui regne, dans l'esprit du Prince, & qui commande souuerainement à ses Suiets, obeïssoit luy-mesme à vne Maistresse. Que seroit-ce, si l'Amour gouuernoit la Politique, & si la fortune de tout vn Royaume estoit le ioüet d'vne Femme desbauchée? Car il est vray que telles personnes se sont moquées estrangement de l'authorité des Loix,

& de la maiesté des Empires. Plus d'vne fois elles ont mis sous leurs pieds les Couronnes & les Sceptres; Elles ont pris leur plaisir, & leur passe-temps du violement de la Iustice, de l'exercice de la Cruauté, des miseres & des afflictions du Genre humain.

Laissons pour ce coup les Histoires qui font horreur, & qui blessent l'imagination par la memoire: Ne parlons point du sang que ces Femmes ont fait verser: Supprimons le Terrible & l'Espouuentable de leurs Tragedies, & ne disons que ce petit mot de leur belle humeur. Il s'en est veû vne il n'y a pas long temps, montée à vn si haut degré d'insolence, qu'ayant esté sollicitée pour quelque affaire, qu'on luy representoit iuste & facile, afin qu'elle s'y employast plus volontiers, elle respondit auec vne fierté digne de sa Nation, & du païs d'où nous sont venus les Rodomontades, *qu'elle n'vsoit point si foiblement de son credit, qu'vn autre pourroit seruir en cette occasion, & faire les*

choses iustes & possibles ; que pour elle, elle n'auoit accoustumé d'entreprendre que les iniustes, & les impossibles.

Combien de malheurs, à vostre opinion, en suite de celuy-là ? Combien se commettent de violences à l'ombre de cette iniuste Fortune ? Et le Courtisan a-t'il vn Valet, qui ne croye auoir droit de mal-traitter les personnes libres, & d'estre impunément outrageux, en alleguant le nom de son Maistre ? Y a-t'il des gens aupres de luy, qui pour le moins ne pillent, s'ils s'abstiennent de tüer ; qui ne vendent sa veüe & ses audiences ; qui ne s'enrichissent que du rebut de son auarice, & des superfluitez de sa Maison ?

Cependant le Prince ne peche point, & ne laisse pas d'estre le Coupable : Son ignorance ne luy peut point estre pardonnée : Sa patience n'est point vne vertu ; & le desordre, ou qu'il ne sçait pas, ou qu'il endure, luy est imputé deuant Dieu, tout de mesme que s'il le faisoit. Et partant, auec beaucoup de raison, le Prince,

qui a esté selon le cœur de Dieu, luy demande, en termes expres, & dans la ferueur de ses plus ardentes prieres, QV'IL LE NETTOYE DES CHOSES CACHEES; QV'IL LE DELIVRE DES PECHEZ D'AVTRVY. Ce dernier mot ne veut-il pas dire que les Rois ne se doiuent pas contenter d'vne innocence personnelle, & particuliere; qu'il ne leur sert de rien d'estre iustes, s'ils se perdent par l'iniustice de leurs Ministres?

Et à ce propos, ie ne veux pas oublier vne saillie assez bonne, que fit, du temps de nos Peres, vn Religieux Italien, preschant deuant vn Prince du mesme païs. Estant au milieu de son Sermon, où il auoit traitté du deuoir des Souuerains; & s'ennuyant de demeurer trop long temps, dans la These generale, il en sortit tout d'vn coup, par ces paroles, qu'il adressa à celuy qui l'escoutoit.

I'ay eu, luy dit-il, Monseigneur, vne « estrange vision la nuit passée. Il m'a sem- «

» blé que la Terre s'est ouuerte deuant moy,
» & que ie voyois distinctement, iusques
» dans son centre. I'ay consideré les peines
» de l'autre Vie, & tout ce terrible attirail
» de la Iustice de Dieu, dont mon imagi-
» nation n'est pas encore bien rassurée. Par-
» mi les Meschans des Siecles passez, i'en ay
» reconnu quantité de celui-ci. Les Calom-
» niateurs, les Meurtriers, les Impies, les
» Hipocrites y accouroient, à grosses troup-
» pes, & se pressoient au bord de l'Abis-
» me. Mais ayant obserué en leur vie de vi-
» sibles marques de leur reprobation, ie n'ay
» point trouué estrange de les voir arri-
» uez, où ie les auois veû s'acheminer. Ce
» qui me donna vn estonnement extreme,
» ce fut, Monseigneur, que ie vous apper-
» ceus, dans cette malheureuse foule, qui se
» perdoit; Et comme tout saisi, & tout in-
» terdit que i'estois, par la nouueauté d'v-
» ne rencontre si peu attenduë, ie m'escriay
» à vostre Altesse; Est-il possible qu'on se
» damne, en priant Dieu, & que vous alliez
» en Enfer, vous, Monseigneur, qui estes
le

le meilleur & le plus religieux Prince du "
Monde, Vostre Altesse me respondit là "
dessus en souspirant, IE N'Y VAIS PAS, "
MON PERE, MAIS ON M'Y MEINE. "

LA fertilité de cette matiere est si grande, qu'elle nous fourniroit dequoy parler, toute la semaine prochaine. Mais il faut finir auec celle-cy, & conclurre, Qu'il y a assez de distance, entre le Souuerain & les Personnes priuées, pour les eleuer bien haut, & les laisser tousiours au dessous de luy. IL EST BON QVE LE PLVS PROCHE DV PRINCE, EN SOIT EXTREMEMENT ELOIGNÉ: IL EST A PROPOS QV'IL Y AIT QVANTITÉ DE CHOSES, QVE LE PLVS AIMÉ NE PVISSE PAS.

La Iustice souffre la Faueur; nous l'auons auoüé il y a long temps. La Raison ne destruit point l'Humanité; ne s'oppo-

ſe point aux affections honneſtes ; ne condanne point la familiarité , & la confidence. La Philoſophie , & le Chriſtianiſme s'accordent en tout cela auec la Nature , & le Fils de Dieu , quand il s'eſt fait Homme , a authoriſé tout cela, par ſon exemple. Qu'il y ait donc vn Fauori, à la Cour ; le Ciel & la Terre le permettent : Qu'il y ait vn Homme, nous le voulons bien , qui ſoit le Confident du Prince ; Mais qu'il n'y ait point d'Homme, qui obſede iour & nuit le Prince ; qui ſe l'approprie, par vne violente vſurpation ; qui voulant auoir, luy ſeul , vn bien qui doit eſtre à tout le monde , exerce la meſme iniuſtice, que s'il cachoit le Soleil à tout le monde ; que s'il fermoit les Temples à tout le monde.

Que le Prince enuoye , tant qu'il luy plaira , vne reflexion de ſa Grandeur , ſur les Suiets , qui ont trouué grace deuant ſes yeux ; Qu'il leur communique des rayons de ſa puiſſance : Mais qu'il ne la transfere pas toute entiere, en leur perſonne ; Mais

qu'il ne ſe desface iamais du Globe de la Lumiere : Que ſa liberalité enrichiſſe les Particuliers, pourueû qu'elle n'appauuriſſe pas ſon Royaume : Que ſes bien-faits decoulent abondamment, en quelques endroits, pourueû qu'il ſoit Maiſtre de la Source.

Voicy la Reſponſe que me rendit, ſur ce ſuiet, l'Oracle des Païs-bas, le ſçauant & ſage Iuſte Lipſe, lors que ie le conſultay à Louuain.

« Faut-il que le Roy, & celuy qui regne « ſoient touſiours deux Perſonnes differen- « tes ? Faut-il corriger tous les Edits, & « changer vn mot, en toutes leurs dattes ? « Où il y a *de noſtre Regne le dixieſme, le* « *quinzieſme*, effacera-t'on *noſtre Regne*, « pour y mettre *noſtre ſeruitude*, ou pour « le moins *noſtre ſuietion* ? Ce n'a pas eſ- « té l'intention de Celuy, qui a fondé les « Monarchies, qu'on abuſaſt ſi vilai- « nement de la Souueraineté, qu'on la « remüaſt ainſi de ſa place ; qu'elle ne fuſt « iamais, où elle doit eſtre. La Puiſſance «

» Souueraine eſt de la nature de ces choſes,
» qui ſont à nous de telle façon, que nous
» ne les pouuons donner à autruy, ni les
» ſeparer de nous-meſmes. Elle eſt legitime,
» tant qu'elle demeure dans les mains de
» ceux qui l'ont receuë de la Loy de l'Eſtat;
» Mais la meſme Loy veut qu'elle ne puiſſe
» paſſer d'vne perſonne à l'autre, que par le
» moyen de la naiſſance, ou par l'election
» des Peuples. Ici finit la reſponſe de l'Oracle de Louuain.

Nos ſages Predeceſſeurs ont eſté ſages en cecy, auſſi bien qu'au reſte. Comme ils n'ont pas fait la Couronne electiue, en faueur d'eux-meſmes, ils ne l'ont pas voulu rendre proprietaire, en faueur du Roy, ni la luy commettre ſi abſolument, qu'il fuſt en ſa puiſſance d'inſtitüer vn heritier, comme on en voit des Exemples, dans les Hiſtoires des autres Païs : Ils n'ont pas voulu que le Roy peuſt reſigner le Royaume à ſon plaiſir, & à qui bon luy ſembleroit ; qu'il le peuſt leguer en tout, ou en partie. Mais au contraire, par

vne Loy, qui eſt de meſme âge, & de meſme force que la Salique, ils ont ordonné qu'il ſeroit inalienable, & indiuiſible.

Et les Politiques qui ſe ſont le plus licentiez, ces Docteurs inſolens & temeraires, qui ont faït le proces à leurs Iuges, ayant eu la hardieſſe de toucher, par leurs Eſcrits, aux Oints du Seigneur, & de traitter de la depoſition des Rois; mettent expreſſement ce cas, auquel les Suiets ne ſont plus tenus de reconnoiſtre le Prince; *quand luy-meſme*, diſent-ils, *reconnoiſt vne authorité Eſtrangere, & ſe fait Tributaire de quelqu'vn.* Tant ils ont eſtimé toute ſorte de ſuiection, & de dependence, peu compatible aueque la Royauté. Et qu'eſt la Royauté, adiouſtent-ils, que la vaine magnificence d'vne Feſte, & qu'vne monſtre de Ceremonie, ſi celuy qui l'exerce a vn Superieur, ou vn Compagnon?

Pour moy ie ne vay pas ſi auant. Ie me contente de dire qu'il y a quelque choſe de plus noble, dans la Preſomption, que

dans la Foiblesse ; & que pareils exces sont moins à blasmer que pareils defauts. Ceux qui marchent à l'auanture, dans vn Païs inconnu, & qui s'attachent trop à leur opinion, valent encore mieux que ceux qui suyuent des guides aueugles, & qui tombent, par docilité. Il y a dans les Fables, des Heros qui ont esté Furieux ; Mais il n'y en a point qui ayent esté Imbecilles ; On y voit quelquesfois le desbordement de leurs passions, mais il ne s'y parle iamais de la stupidité de leur esprit.

Que seroit-ce en effet, Monseigneur, d'estre en mesme temps au plus haut degré des choses humaines, & au dernier estage des hommes ; de s'appeller Sa Maiesté, & Son Altesse, & de n'auoir rien que de petit & de bas ; d'auoir besoin d'vn Curateur, sur le Throsne, & d'vn Pedagogue, dans le Conseil.

Dieux enuoyez ce Mal aux Peuples de l'Asie ;

Mais il faut parler plus Chrestiennement,

& plus charitablement. Finiſſons par vne priere, qui comprenne l'Aſie, comme l'Europe, & qui embraſſe le bien general du Monde. DESTOVRNEZ, SEIGNEVR, DE TOVS LES ESTATS VN MAL, QVI EST CAVSE DE TANT D'AVTRES MAVX: NE REFVSEZ PAS AVX SOVVERAINS CET ESPRIT DE COMMANDEMENT, ET DE CONDVITTE, QVI LEVR EST NECESSAIRE, POVR GOVVERNER: DONNEZ LEVR ASSEZ D'INTELLIGENCE, POVR SE BIEN CONSEILLER EVX-MESMES, OV POVR BIEN CHOISIR LEVRS CONSEILLERS.

FIN.





AVIS PRONONCÉ, ET DEPVIS ESCRIT, OV EXTRAIT D'VNE CONVERSATION, dans laquelle il fut parlé des Miniſtres, & du Miniſtere.

A MONSIEVR GIRARD, Official, & Archidiacre d'Angouleſme.



VOvs aurez ce que vous auez deſiré de moy; car qui ſçauroit refuſer vn homme qui demande de ſi bonne grace ? Quand meſme cet homme ne ſeroit pas mon parfait Ami, ne ſeroit pas mon Reuerend Pere en Dieu, ne ſeroit pas le commencement d'vn Archeueſque, & plus de la moitié

d'vn Monſeigneur ? Quand cet homme (vn peu de patience, ie ne ſuis pas au bout de la periode) quand cet homme, dis-ie, ſi conſiderable par ſon charactere, & par ſon merite, n'auroit pas ſur moy, & ſur mes papiers, le droit que luy donnent vne affection, & vne fidelité de quarante ans.

Ie vous enuoye donc, Monſieur, mon Avis de l'autre iour, le Favori d'Avguste, de la derniere reuiſion, & la Lettre a la Reine de Svede. Vous communiquerez tout cela à Monſieur noſtre Gouuerneur, puis qu'il cherche du diuertiſſement, & qu'il croit en trouuer, dans mes Papiers. Mais ie vous prie de l'auertir, que dans l'Avis rien n'a eſté adiouſté à la viue voix. Si i'y voulois apporter de l'ordre, ie falſifierois la choſe, qui ne fut point traittée methodiquement, & ſelon les regles de l'Art. La voicy de la ſorte qu'elle ſe paſſa, dans la liberté de la Conuerſation, apres la lecture qu'on nous fit du premier & du cinquieſme Diſcours d'Aristippe.

IL ne faut pas que le Prince ſuyue ſes inclinations , quand il faut qu'il choiſiſſe ſes Miniſtres. Hors d'ici le caprice & les fantaiſies : Ailleurs qu'il ſe ioüe , & qu'il ſe diuertiſſe , tant qu'il luy plaira. En ces grands Choix , il doit vſer de la ſeuerité de ſon iugement , & y apporter premierement l'indifference de ſa volonté. Ce doit eſtre vne pure operation de ſa raiſon , libre & deſpoüillée d'amour & de haine.

Apres vne exacte recherche , & vne ſerieuſe deliberation ; apres s'eſtre pleinement ſatisfait, ſur toutes les difficultez qu'il s'eſt faittes à luy-meſme , & qui luy ont eſté faittes par autruy ; il conclurra *que le loiſir de ce Particulier eſtoit dommageable à la Republique , & qu'elle perdoit autant de temps, qu'il en mettoit à ſe repoſer.* Mais en ſuite , ayant eſprouué la Perſonne qu'il a choiſie , & ayant receu les ſeruices qu'il

a esperez ; s'il veut faire iustice, il fera de son Ministre son Fauori, & ne luy laissera rien à desirer, de la reconnoissance d'vn Prince obligé. Il est iuste qu'il ne departe pas des honneurs communs à vne vertu extraordinaire ; qu'il ne dispense pas ses graces auarement, en vn lieu où le Ciel a versé toutes les siennes.

Mais souuenez vous, Monsieur, que ie parlois d'Agrippa, & de Mecenas, qui sont morts il y a long temps ; & qui n'ont point laissé de leur Race. Quoy que la Terre soit grande, & que le nombre des Peuples qui l'habitent ne soit pas petit, Auguste n'eust pas pû trouuer, en toute son estenduë, deux meilleurs & plus efficaces instrumens des glorieuses Entreprises qu'il meditoit. Il auoit besoin de ces deux hommes, pour l'establissement de cette Paix eternelle, qu'il auoit dessein de donner à l'Vniuers. Ces gens là luy estoient necessaires, pour persuader l'obeïssance, aux personnes libres ; pour faire reuerer ses armes, par les Vaincus ; pour rendre

agreable à vn chacun, vne Puissance redoutée de tout le Monde.

Quoy dauantage? C'estoient des Amis dignes d'Auguste: Esclairez des plus pures lumieres de la Sagesse, quand il falloit deliberer; Bruslans de zele & d'affection, quand il falloit executer les choses deliberées. Tantost ils suyuoient les intentions d'Auguste, tantost ils les preuenoient: Ils n'obeïssoient pas seulement à ses paroles, & à ses commandemens, mais aussi à ses signes, & à ses desirs. Tout autre qu'eux n'eust pû soustenir l'eclat d'vne vertu si viue & si agissante que la sienne; bien loin de la pouuoir appuyer; de la fortifier, comme ils faisoient, & de trauailler auec elle.

N'est-il pas vray qu'vn Prince qui a de pareils Ministres, peut prendre quelques heures de repos, sans preiudice du Repos public; peut destendre la contention de son esprit, sans que ses affaires en pâtissent? Ie m'asseure que vous en demeurerez d'accord aueque moy: mais vous m'a-

uouërez auſſi que tels Appuis ne ſe trouuent pas en foule, ſous vn Regne, ni dans vn Royaume; non pas meſme dans L'HISTOIRE, qui embraſſe pluſieurs Regnes, & pluſieurs Royaumes. Semblables Aides ſont de rares preſens du Ciel. On a beau ſçauoir choiſir; ces ſortes d'elections ne ſe peuuent pas faire tous les iours. Tous les Siecles ne ſont pas ſi heureux que celuy d'Auguſte, *& l'Homme dont le Monde a beſoin, n'eſt pas quelquesfois encore né.*

IL y a des Ames capables de peur (ce fut le ſecond point de noſtre Conuerſation) Belles ames d'ailleurs, & qui ne manquent pas de lumiere: Mais elles n'ont point de feu, ou il eſt ſi mal allumé, ſi foible & ſi languiſſant, qu'il ne paroiſt point auoir d'action. Ces ames ne ſont propres qu'à exercer les vertus aiſées; elles ne ſçauent agir, que quand elles ne trouuent point de reſiſtance. Pareils Miniſtres n'ont gar-

de de rien donner au Hazard. Ils voudroient vn Dieu, pour caution, & plus d'vn Oracle, pour asseurance, dans les moindres choses qu'ils entreprennent. Leur Maistre peut auoir du courage; Mais la timidité de leurs conseils emousse tousiours la pointe de son courage : Ils le retiennent tousiours, & ne le poussent iamais.

Prenez garde, ie vous prie, à ces habiles Poltrons, dont Aristippe nous vient de parler : Voyez comme vne nouuelle experience met leur sagesse en desordre, comme vn simple bruit, sans autheur, & sans fondement, les iette hors de leur assiette ordinaire. Quelque graues & dissimulez qu'ils soient, à la premiere alarme, le masque leur tombe à terre. *On apprend toutes les affaires, sur leur visage; On y lit l'apresdinée les Depesches, qu'ils ont receuës le matin* (nous disoit vn iour le bon & sage Monsieur Conrart.) Quoy qu'ils taschent de se couurir, par vn silence contraint, l'émotion de leur esprit paroist tousiours, dans le trouble de leurs yeux.

Quand noſtre Philippes de Commines apprit, par la bouche du Duc de Veniſe, la Ligue, qui auoit eſté concluë, contre le Roy Charles ſon Maiſtre, entre la Seigneurie, le Pape, le Roy des Romains, &c. cette Nouuelle, dont il ne s'eſtoit point douté, durant le temps de ſon Ambaſſade, le ſurprit de telle ſorte, s'il en faut croire le Cardinal Bembe, qu'il faillit à perdre ſubitement l'eſprit. Et quand il fut ſorti du Senat, auec vn Secretaire de la Seigneurie, qui auoit eu ordre de l'accompagner, *Mon amy*, luy dit-il, *ie te prie de me redire ce que le Prince m'a dit, car i'ay oublié toutes choſes : Ie ne ſçay qu'eſt deuenuë, ni ma memoire, ni ma raiſon.*

Cet Exemple eſt ſingulier, ſoit du Secret gardé, entre tant de Senateurs, & tant d'Ambaſſadeurs, qui auoient traitté la Ligue; ſoit de la ſurpriſe du Noſtre, qui les voyant tous les iours, ne ſentit iamais rien de leur Traitté. Neantmoins il ne doit pas perdre, pour cela, la bonne reputa-

reputation, qu'il auoit meritée d'ailleurs. Vn coup de foudre, en temps ſerain, peut eſtonner vn homme, qui ne ſonge pas à la tempeſte. Mais il y a des hommes, & i'en ay connu quelques vns, à qui tous les bruits ſont des coups de foudre, & qui s'eſtonnent de tout. Il y a des gens que la confiance, & le deſeſpoir prennent & laiſſent pluſieurs fois, en vn meſme iour.

Vne ſi vilaine agitation, & ſi meſſeante à la dignité du Sage (ie parle du Sage du Monde, & non pas du Sage des Stoïques) eſt bien eloignée de cette egalité d'eſprit, qui doit paroiſtre, dans les diuers changemens des choſes humaines; dans le flux & le reflux de la Cour. Ce n'eſt pas la conſtance qu'il faut teſmoigner, parmi les legeretez & les bizarreries de la Fortune. Le Pilote tremblera-t'il, & pálira-t'il, à la premiere vague qui s'eleuera, laiſſera-t'il tomber de ſes mains le gouuernail? Quitera-t'il ſa place; Abandonnera-t'il le vaiſſeau, à la

tempeste, si elle ne cesse pas si tost qu'il le veut ?

Il peut arriuer vne funeste nouuelle, qui causera vn estonnement vniuersel. On criera, par tout, que tout est perdu; On viendra dire, qu'Annibal est aux portes de la Ville; qu'vne Prouince s'est reuoltée, & qu'vne autre branle. En cette consternation publique, le Ministre s'iroit-il cacher, au fond du Palais, pour pleurer les miseres de l'Estat, & faire des vœux, aueque les Femmes ? Au contraire, s'il me croit, il se fera voir dans les Places, & aux autres lieux plus frequentez: Il se presentera, par tout, à la mauuaise Fortune; & parce qu'il ne craindra point, il meritera d'estre respecté. Vn Poëte a dit plus que moy, MERVITQVE TIMERI NON METVENS.

Ni l'audace des mauuais Suiets, ni la foiblesse des gens de bien, ni les murmures du Peuple ignorant, ni les discours qu'il entendra, de sa chambre, de ceux qui parieront sa perte, dans sa basse-

cour, ne feront pas capables de troubler cette ſerenité de viſage, qui deriue, au dehors, de la paix, & de la tranquillité du dedans.

Il raſſeurera, par ſa bonne Mine, les Cœurs Effrayez. Il ſe tiendra droit ſur les ruïnes, qui fondront ſous luy. Il ne deſeſperera point de la Republique: Mais conſiderant QV'ON SE TROMPE AVSSI BIEN DANS LE DESESPOIR, QVE DANS L'ESPERANCE, ET QVE LES MALADIES DONT ON MEVRT, ET CELLES DONT ON GVERIT, ONT LE MESME COMMENCEMENT; apres auoir employé, en celle-cy, tous les remedes poſſibles, & n'auoir rien oublié des ſecrets de l'Art, il ſe iettera, entre les bras de la Prouidence, & recommendera à Dieu les affaires: Ie tiens encore cecy du bon & ſage Monſieur Conrart.

IL faut bien que cette aſſeurance, parmi des Eſtonnez, & ce calme dans l'o-

rage, procede de la forte constitution de l'Ame, qui n'est point suiette aux desordres qu'excitent les passions, & ne branle point, de quelque impetuosité que la Fortune la choque : Mais quoy que puissent dire les Barbares de la Cour, ou si vous aimez mieux les nommer, les Courtisans ennemis des Lettres, l'estude de la Sagesse n'est pas vn secours inutile à la Magnanimité, & au Iugement.

La veritable, la bonne Philosophie, car il y en a vne fausse, & vne mauuaise, nous rend la Mort familiere par vne frequente Meditation : Elle nous oste la peur, & nous diminuë le mal : Elle nous apprend que les seules fautes que nous faisons, sont les seuls malheurs qui nous arriuent ; & que la consolation que reçoit vn homme, qui ne perd point, par son imprudence, mais par l'infidelité d'autruy, est preferable aux bons succes de celuy qui gaigne, par son crime, & non pas par sa vertu.

Le Ministre dont vous-vous imaginez que i'ay fait le PORTRAIT, mais que

ie le garde dans ma caſſette, eſtant appellé au Gouuernement, en ces temps faſcheux, ſe doit appuyer, ſur ces principes : Il doit paſſer, de la Philoſophie des paroles, à celle des actions : Vn accident impreueû ne renuerſera point ſes regles, & ſes maximes; parce qu'il n'y aura point d'accident, qu'il ne preuoye, & qu'il ne ſente venir de loin. Il n'apprehendera, ni le danger de ſa perſonne, ni la ruïne de ſa fortune; Il n'apprehendera que le blaſme, & la mauuaiſe reputation : Et quoy que la Prudence ſoit vne vertu, principalement occupée à la conſeruation de celuy qui la poſſede, la Prudence n'empeſchera pas qu'il n'y ait pluſieurs Biens, qu'il eſtime dauantage que la Vie.

Mais quand les choſes s'adouciront, & que le Temps ſera deuenu moins mauuais, il ne s'endormira pas, pour cela, dans la bonace, ni ne ſe relaſchera de ſa premiere vigueur. Noſtre Sage ira au deuant de tous les Deſordres, non ſeulement auec des yeux vifs & penetrans, mais auſſi auec

vn cœur ferme & intrepide. S'il voit paroistre quelque ſigne de changement, & le moindre preſage de Guerre ciuile, il taſchera d'eſtouffer le Monſtre, auant qu'il ſoit né. On aura beau luy repreſenter les inconueniens qui le menacent, en ſon particulier, s'il ſe veut oppoſer à la Faction naiſſante, il paſſera, ſur toutes les conſiderations, qui arreſtent la pluſpart des autres Sages, & ſongera ſeulement à faire ſon deuoir, ſans ſe ſoucier auec combien de peril il le fera.

Quand il y aura, ou vn Fils, ou vn Frere de Roy, qu'on voudra porter dans les broüilleries, il n'aigrira point ce Fils, ou ce Frere; mais il le flatera encore moins. Il donnera des conſeils au Pere, ou au Frere aiſné, qui ne feront, ni timides, ni crüels. Et ſi on taſche d'eloigner de luy l'affection de ces ieunes Princes, il aimera mieux les ſeruir, ſans qu'ils luy en ſçachent gré, que de leur plaire, en les deſſeruant: Il ne regardera pas tant, à ce qu'ils sembleront vouloir alors, qu'à

ce qu'ils voudront à l'auenir ; ni tant aux interests d'autruy, dans lesquels on les embarque, qu'à leurs vrais & naturels interests, qui ne peuuent estre separez de ceux du Roy, & de la Couronne.

De cette sorte il entreprendra la Cause publique, auec vne probité courageuse, & ne tesmoignera pas de zele indiscret : Sa force sera, sans rudesse, & sans aspreté : Sa fidelité pour son Maistre sera, sans haine pour le Frere, ou pour le Fils de son Maistre. Il apportera vne hardiesse respectueuse, & pleine de modestie, en des occasions où les autres gasteroient tout, par leur violence, ou par leur mollesse. En tout cas, comme il a esté dit d'abord, il faut qu'il soit resolu, au pis qui luy sçauroit arriuer. Que pour sauuer l'Estat, il soit prodigue de soy-mesme, cet Homme du Roy; Qu'il ne s'engage pas simplement, dans vne action hazardeuse, & dont l'euenement puisse estre douteux ; mais qu'il se deuoüe à vne mort asseurée, si le seruice de son Maistre l'exige de luy.

C'eſt cette qualité ſi neceſſaire au Miniſtre, *d'aimer la Perſonne du Prince, auſsi bien que ſon Eſtat.* L'vne & l'autre paſſion doit egalement poſſeder ſon ame, & l'vne, ſans l'autre, eſt deffectueuſe. Nous allaſmes plus auant; & apres auoir reſpondu à ce qui fut allegué de l'Hiſtoire de Daubigné, ſur le ſuiet des Ducs de Ioyeuſe, & d'Eſpernon, ie reuins ainſi à noſtre matiere.

ON a dit autresfois, de deux Macedoniens, *que l'vn aimoit Alexandre, & que l'autre aimoit le Roy.* Il n'eſt pas bien de partager vne choſe, qui doit demeurer entiere. Pourquoy ſeparer le Roy d'auec Alexandre, & mettre en pieces ce pauure Prince? Cette diuiſion eſt violente, & outrage la Nature. C'eſt coupper vn corps en deux. Les intereſts du Roy ſont inſeparablement vnis à ceux de l'Eſtat: Et ie vous auoüe, que ie ne puis approuuer la baſſeſſe du Cardinal de Birague, qui diſoit

difoit ordinairement, *Ie ne ſuis pas Chancelier de France*; *Ie ſuis Chancelier du Roy:* Il pouuoit adiouſter; *& de la Reine ſa Mere*, de laquelle il eſtoit Creature. Pour ne rien dire de pis, il me ſemble qu'il ne doit point eſtre loüé de ce mauuais Mot.

Les bons Princes proteſtent eux-meſmes *qu'ils ſont à autruy, & qu'ils ſe doiuent à la Republique.* A plus forte raiſon luy doiuent-ils les Magiſtrats, & les autres Officiers. Ils n'ont donc garde de donner & d'oſter en meſme temps vne meſme choſe: Ils ont l'ame trop noble, pour eſtre capables d'vne ſi vilaine auarice. Se repentiroient-ils de leur liberalité? Voudroient-ils reprendre en ſecret, vn Preſent qu'ils ont fait ſolennellement à tout le monde? I'appelle ainſi l'adminiſtration de la Iuſtice, les bons Iuges, & les bonnes Loix.

Sans doute, cet Homme de Milan contoit la France pour rien: Il ne pouuoit pas luy mieux faire voir, que par là, qu'il

estoit Estranger, & qu'elle luy estoit indifferente. Mais n'en desplaise au Cardinal de Birague, le Ministre aimera tout ensemble le Roy & l'Estat. Et, s'il aime encore quelque autre chose, ses secondes affections se rangeront tousiours, sous la suiection, & sous les ordres de la premiere.

S'il se marie, il ne prendra point d'alliance, qui soit suspecte à l'Estat, & qui donne de ialousie au Prince. Mais c'est trop que cela: Il renoncera à sa Patrie; Il rompra toutes les chaisnes de la Nature; Il sacrifiera tout au bien de l'Estat, si le bien de l'Estat le desire ainsi. Il fera voir que dans vne Monarchie il peut y auoir vn ieune Brutus, qui prefere son deuoir à ses Enfans, & les sçait perdre, quand il est besoin, pour le seruice du Roy. Ce sera vn autre Marquis de Pisani, qui dit vn iour sur le suiet de sa Fille vnique; de cette Fille, qui a esté depuis, & qui est encore auiourd'huy, la merueille de son Siecle, *Si ie sçauois qu'apres ma mort, elle deust estre femme d'vn homme, qui ne*

fust pas seruiteur du Roy, ie l'estranglerois, tout à cette heure, de mes propres mains.

Mais si le Ministre n'est point marié, & s'il garde mesme continence, ce sera vn auantage aux Affaires de son Maistre, encore plus asseuré, & suiet à moins d'inconueniens. Ce ne sera pas peu que celuy qui doit perpetuellement agir, soit du courage, soit de l'esprit, ne connoisse point les voluptez defenduës, qui ont abruti tant de Sages, & mené tant de Victorieux en triomphe : Mais la bonne chose qu'il n'ait pas mesme de legitimes passions, qui amusent pour le moins, & diuertissent, si elles ne desbauchent, & ne corrompent. Les soins domestiques, qui vsurpent tant de temps, sur les affaires, n'emporteront pas vne heure de ce Ministre. Il ne pensera point à la durée de sa Famille; Il n'aura de pensée que pour l'eternité de l'Estat. Son affection qui eust esté diuisée entre vne Femme, des Fils, & des Gendres, qui se fust ecoulée en d'autres suites, & d'autres dependances du Mariage,

& dont la moindre partie fuſt venüe à ſon Maiſtre, ſera vnie & ramaſſée en ce ſeul Obiet. Son Ame, eſtant vuide des petits ſoins, ſe remplira toute de ceux du Public, &c.

APres quoy, il ne ſera point en peine de chercher des Langues venales, & des Plumes mercenaires. Il ſera bien mieux loüé, par la Voix publique, que par celle des Particuliers. Ce ne ſeront pas quelques Orateurs affamez, & mendians; quelques Poëtes crottez, & mal veſtus, qui diront du bien de luy: Ce ſeront des Prouinces entieres, ſoulagées de Tailles, & de Subſiſtances: Ce ſeront de grandes & bonnes Villes, conſeruées dans leurs anciens Priuileges. Les Benedictions, les Applaudiſſemens le ſuyuront par tout. On l'appellera, en meſme temps, le Port des Miſerables, & l'Eſcueil des Violents; la Conſolation du Peuple, & l'effroy des Eſtrangers, à cauſe qu'il les mettra à

la raiſon, par ſa prudence, & ne les offenſera pas, par ſa vanité.

Ainſi les Ennemis de l'Eſtat admireront la Vertu, dont ils auront ſuiet de ſe plaindre. Et que ne donneroient-ils alors pour vn Homme, qui leur donnera tant de peine ? De combien de leurs Millions voudroient-ils acheter noſtre Miniſtre ? Quelles promeſſes, quels artifices n'employeroient-ils, s'il y auoit moyen, ie ne dis pas de le desbaucher tout à fait, mais de l'adoucir le moins du monde ? Il n'eſt rien qu'ils ne fiſſent, pour ammollir la fermeté de ce cœur, & pour empeſcher cette bouche, de dire la verité. Mais celuy qui croit poſſeder *la ſource des Perles & la racine de l'Or* ; Ce Roy qui ſe vante, d'auoir le prix de toute choſe, en ſes coffres, n'eſt pas aſſez riche, pour payer ſeulement le ſilence du Miniſtre, que ie me figure.

Noſtre Conference finit par vne Digreſſion, qui ne fut pas deſagreable à la Compagnie, & par deux Exemples, qui

ſont bien eloignez l'vn de l'autre, mais qui tous deux vous plûrent egalement. Il ne faut pas que i'oubliëe ce dernier point de L'AVIS de l'autre iour.

VNe Femme & des Enfans ſont de puiſſans empêchemens, pour arreſter vn Homme, qui court à la Gloire. Quiconque en a, a baillé des gages à la Fortune, & n'entreprend rien qu'auec retenuë, de peur de perdre ce qu'il a baillé. La triſte repreſentation du deüil de ſa Veufue, & du bas âge de ſes Enfans, luy paſſe continüellement, deuant les yeux; Elle entre, en toutes ſes deliberations. Et quand ſon eſprit s'eſchappe, par vn mouuement genereux, cette ſeconde penſée vient incontinent, qui le remet, dans le train ordinaire des ames communes. Il ne marche à la Campagne, que ſelon qu'on luy fait ſigne de la Cour: Il leue le ſiege de deuant vne Place, qui n'en peut plus, pour

obeïr aux ordres ſecrets qu'il a receus de ſa Femme. Dans les plus honnorables occaſions, il regrette la fumée d'Ithaque : il ſouſpire l'abſence de Penelope : Il prefere les rides d'vne Vieille, qui l'attend au logis, à l'Immortalité qu'on luy promet, s'il veut demeurer à l'Armée.

Cet Homme qui s'eſt marié, eſt deuenu vn autre dans le mariage. Auparauant il croyoit que c'eſtoit pieté, de ſe hazarder, pour la Patrie ; & il croit à cette heure que c'eſt cruauté, de ne ſe pas conſeruer, pour ſa Maiſon. Il ne ſonge plus à la Vertu, parce qu'il ne la peut pas laiſſer, par ſon Teſtament : Il ne ſe ſoucie que des Richeſſes & des Charges, qui peuuent paſſer de luy aux Siens ; pour leſquels il a des deſirs ſi dereglez, & vne ambition ſi aueugle, qu'il ne connoiſt plus, ni Dieu, ni Roy, & ne s'arreſte, ni aux Autels, ni aux Throſnes, quand il s'agit de leur intereſt.

Si Stilicon n'euſt point eſté marié, ſa fin euſt eſté auſſi heureuſe, que la pre-

miere partie de ſa vie auoit eſté eclatante. L'Empereur Theodoſe, à qui il auoit rendu de tres-vtiles, & de tres ſignalez ſeruices, le iugea digne de ſon Alliance, & luy donna en mariage ſa niepce Serene, qui eſtoit ſa Fille, par adoption. Il receut depuis, vne ſeconde marque de Grandeur, & eut l'honneur d'eſtre Beau-pere de l'Empereur Honorius. Mais il luy ſembla peu que ſa Fille fuſt Imperatrice, ſi ſon Fils eſtoit cependant Suiet de ſa Sœur, & demeuroit perſonne priuée. Le malheur voulut qu'il eut ce Fils, & qu'il aima ce Fils plus que ſon deuoir. Eucherius fut cauſe que Stilicon mourut Criminel de Leze Maieſté, & Ennemi de l'Eſtat; quoy qu'auparauant il euſt eſté Tuteur du Prince, & Protecteur de l'Eſtat; quoy qu'il euſt deffendu l'vn & l'autre, contre les trahiſons de Ruffin, & les entrepriſes des Barbares.

LE Prince d'Orange Maurice n'eſtoit pas vn homme commun, & ſes actions

tions meritent bien d'estre regardées. Particulierement, il est à considerer (ces reflexions sont d'vn Academicien d'Italie) qu'encore qu'il fist profession d'vne Secte, qui ne permet pas seulement le mariage, mais qui l'ordonne, & qui le commande, il n'a iamais neantmoins voulu se marier. Soit qu'il ait crû qu'il ne feroit pas des Enfans, qui luy ressemblassent, soit qu'il ait apprehendé que, s'il en auoit, la consideration de leur fortune le pourroit porter à entreprendre quelque chose, au preiudice de la Liberté publique; soit qu'il n'ait pas voulu partager son affection, qu'il pensoit deuoir toute entiere à sa Patrie.

VOilà à peu pres mon AVIS de l'autre iour. Puis que vous n'auez pas trouué bon qu'il se perdist, en l'air, auec le son des paroles, & que Monsieur nostre Gouuerneur ne sera pas fasché de le voir, sur le papier, vous m'obligerez de le

luy porter, & de luy en faire, de ma part, vn petit present. Si i'estois en estat de sortir, ie vous soulagerois de cette peine, & vous espargnerois vne harangue. Mais ie sçay que les peines, que vous prenez, pour moy, vous sont douces, & que les harangues ne vous coustent gueres.

Ce n'est pas d'auiourd'huy, mon cher Monsieur, que ie m'explique mieux, par vostre bouche, que par la mienne. Vous auez esté plus d'vne fois mon Ambassadeur (ie me sers de vos termes) soit aupres de Monsieur le Mareschal d'Effiat, soit aupres de Monsieur le Comte d'Auaux: Vous-vous estes fait escouter chez ces bons Seigneurs, & m'y auez fait valoir d'vne estrange sorte. Passons plus auant dans nostre Histoire. De ma confidence vous estes entré, en celle de Monsieur l'Archeuesque de Thoulouze, & de Monsieur l'Euesque de Lysieux. Vous leur promettiez de mes Lettres, pour m'obliger de leur en escrire, & ils ont esté au deuant de vous, quand ils ont sçeu que

vous en auiez, à leur donner. Auant qu'il ſe parlaſt de Ianſenius, & des Ianſeniſtes, Monſieur l'Abbé de ſaint Cyran vous appelloit *mon Aurore*: Il vous receuoit à bras ouuerts, & vous auez touſiours eſté bien traitté des autres Illuſtres de noſtre Siecle. Celui-cy à mon auis, ne vous traittera pas moins fauorablement que ceux là. Il a beſoin de ſe diuertir, & vous viendrez, pour cela, tout à propos. Apres tant de faſcheuſes affaires, & tant de triſtes obiets, dont noſtre Prouince a eſté remplie, depuis quelque temps, il pourra ſe delaſſer l'eſprit, & ſe reſioüir les yeux, ſur les Crayons que vous luy mettrez entre les mains.

Pour le PORTRAIT que vous luy auez promis, c'eſt vne autre choſe. Il n'a garde d'eſtre dans ma caſſette, comme vous-vous imaginez. Il eſt encore dans l'Idée du Peintre, & par conſequent il ſeroit difficile que vous puſſiez vous acquiter de voſtre promeſſe. Pareilles pieces demandent du loiſir, & de la meditation.

Vn vieux Artiſan, comme moy, a quelque honneur à perdre, & doit auoir ſoin de conſeruer la bonne opinion qu'on a de luy : Il doit reſpecter le iugement du Public, & n'abuſer pas des faueurs qu'il en a receuës. Ie ne veux plus peindre, mais ie veux encore moins barboüiller.

FIN.



TABLE
DES MATIERES, ET DES CHOSES PLVS REMARQVABLES, CONTENUËS dans ARISTIPPE.

A

mes

L

M

N

O

P

Ils

FIN.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

AR Lettres Patentes du Roy, données à Paris le septiesme Auril mil six cens cinquante-cinq; Il est permis à VALENTIN CONRART, *Conseiller & Secretaire de sa Maiesté*, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de son obeïssance; *l'Aristippe de feu Monsieur de Balzac*; & par tel Imprimeur ou Libraire, en telles marges, en tels caracteres, en vn ou plusieurs Volumes, & autant de fois qu'il voudra, durant Neuf ans entiers, à compter du iour que ledit Liure sera acheué d'imprimer pour la premiere fois; auec defenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de les imprimer, vendre, ni debiter, sous quelque pretexte que ce soit, pendant ledit temps, sans le cōsentement dudit sieur Conrart, ou de ceux qui auront son droit; à peine de six mille liures d'amende, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, comme il est porté plus au long par lesdites Lettres patentes; à l'Extrait & aux copies collationnées desquelles, sa Maiesté veut que foy soit adioustée, comme à l'Original. Signé, Par le Roy en son Conseil, PELISSON EONTANIER. Et Scellé du grand Seau de cire jaune, sur simple queuë.

Et ledit sieur Conrart a cedé & transporté son droit à Augustin Courbé, Marchand Libraire à Paris, pour imprimer & vendre *l'Aristippe* conformément aux clauses & pour le temps porté par ledit Priuilege, suiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 10. Nouembre 1657.

Registré sur le Liure de la Communauté, le 16. Octobre 1657. suiuant l'Arrest du Parlement du 9. Avril 1653.